This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

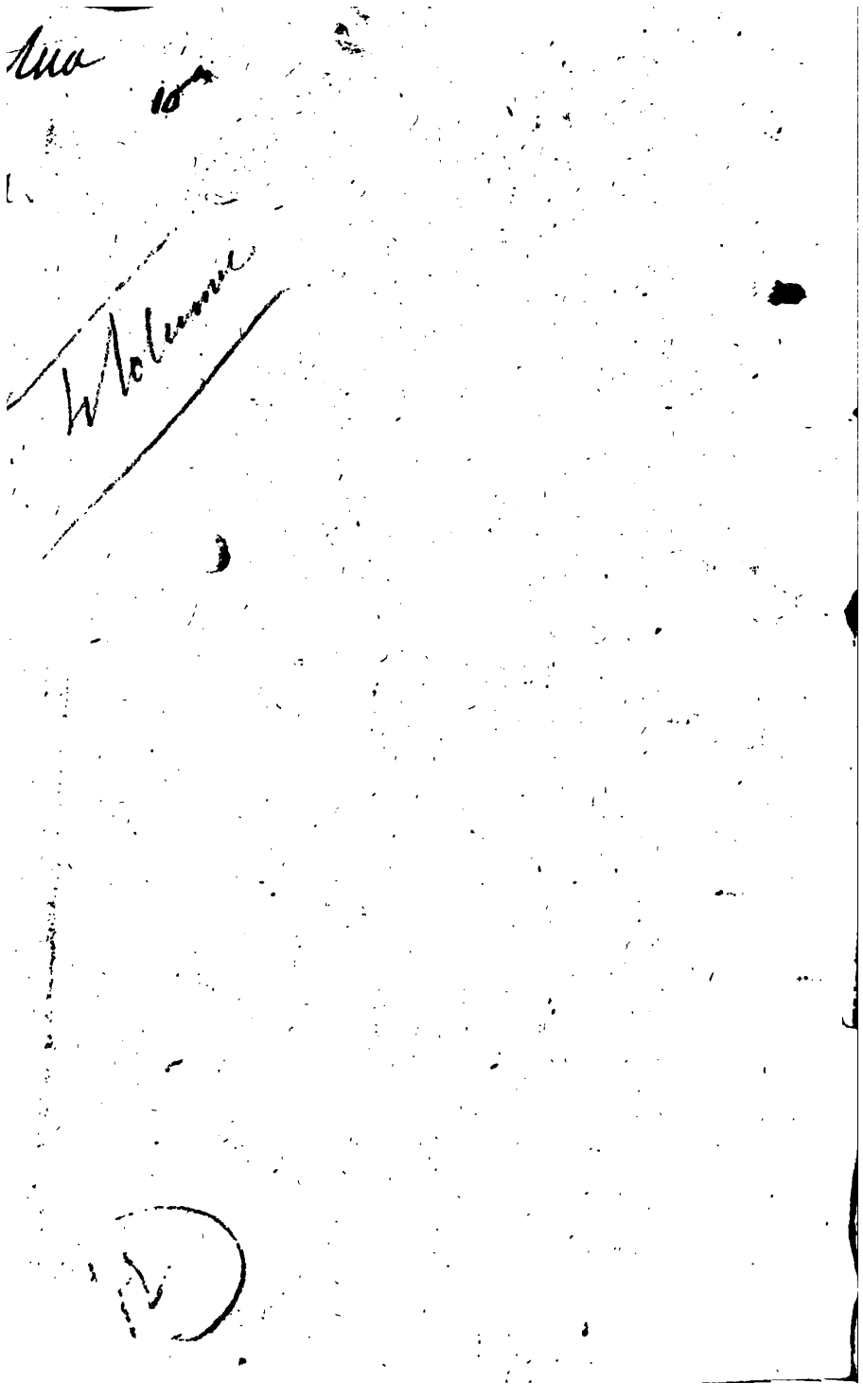
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Ex libris
A. MENDELSSOHN BARTHOLDY
Theatre Francais



THÉÂTRE

DE

CAMPAGNE.

TOME I.

[illegible]

DE

[illegible]

TOME I

THÉÂTRE

DE

CAMPAGNE.

Par l'Auteur des PROVERBES DRAMATIQUES.

TOME PREMIER.

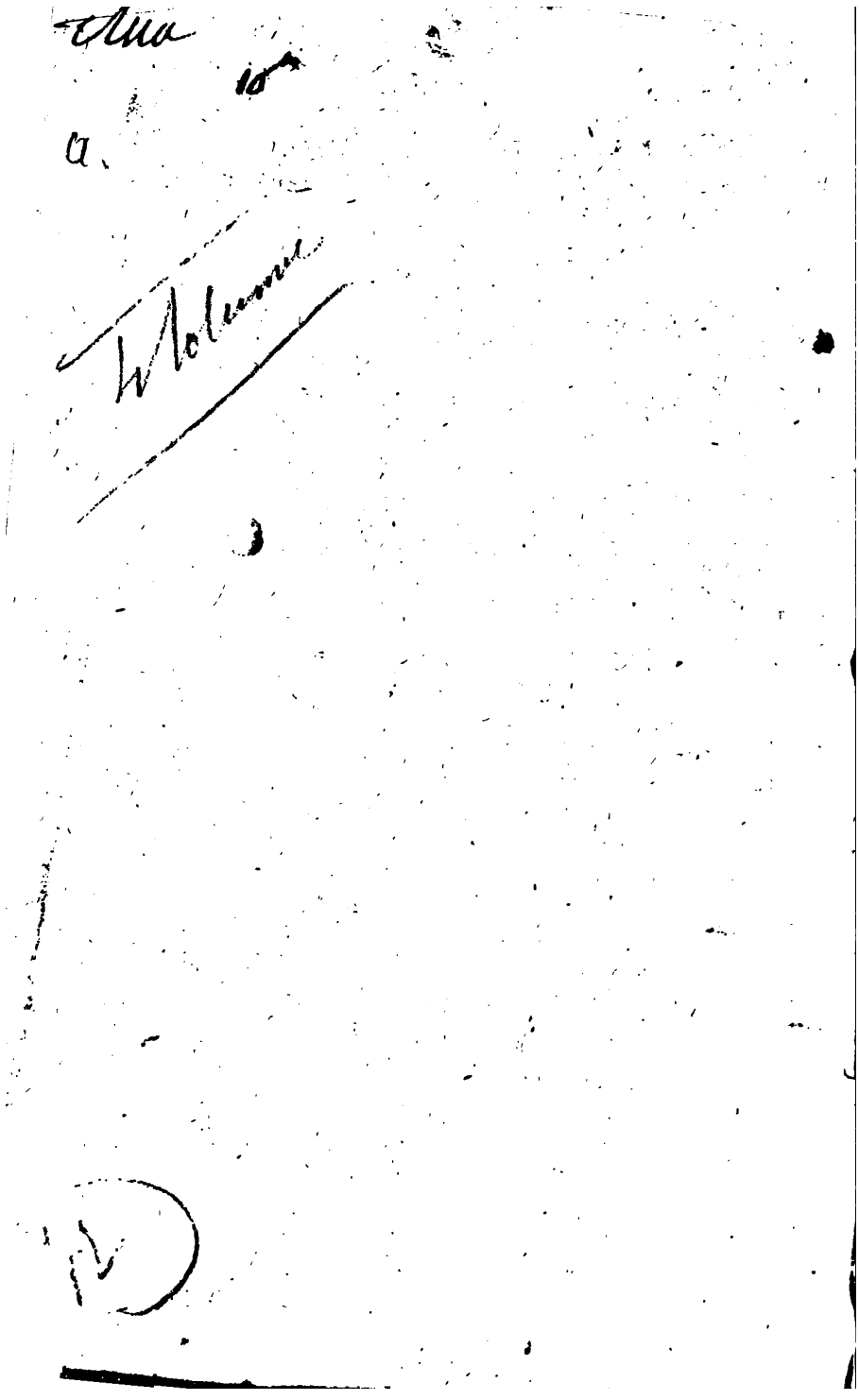
A PARIS,

Chez RUAULT, Libraire, rue de la Harpe.

MDCCLXXV.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

Ex libris
A. MENDELSSOHN BARTHOLDY
Theatre Francais

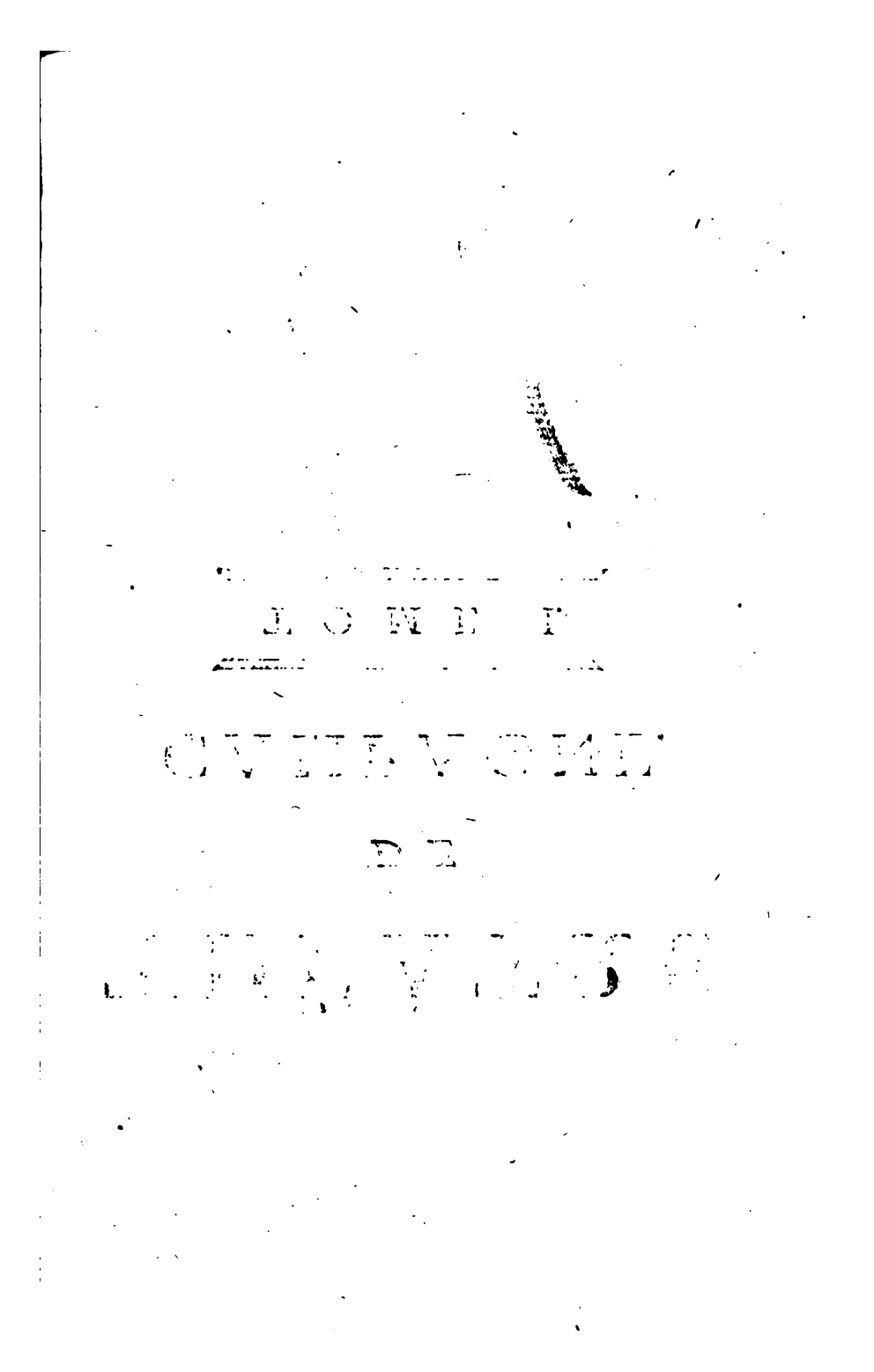


THÉÂTRE

DE

CAMPAGNE.

TOME I.



THÉÂTRE

DE

CAMPAGNE.

Par l'Auteur des PROVERBES DRAMATIQUES.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez RUAULT, Libraire, rue de la Harpe.

MDCCLXXV.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
15 DEC 1949
OF OXFORD

ÉPITRE

AUX SOCIÉTÉS

DE PROVINCE.

C'EST à vous, aimables Sociétés, que je dédie ce Théâtre, vous qu'on affecte de dédaigner, & que, ſans le ſavoir, on prend ſouvent pour modèle. Le charme de la Société, à la Campagne, n'eſt-il pas en effet le même que celui des Sociétés de Province? Il conſiſte à vivre habituellement enſemble. Quand on ſe convient, le plaiſir de ſe retrouver à chaque inſtant, n'eſt-il pas le plus doux de la vie? Tout ce qui amuſe, lie encore davantage. C'eſt d'après cela, ſans doute, qu'on a repris ſi vivement le goût de vivre à la Campagne; en trois jours on s'y voit plus de tems que dans une année à Paris. Et vous, vous jouiſſez ſans ceſſe de cet avantage. Ah! profitez-en

toujours ! c'eſt le goût ſeul des amuſemens qui perpétuera ce bonheur. Doucement occupées de vos plaiſirs, votre vie ſera variée & vous ne connoîtrez jamais l'ennui. Le goût bannira ces mauvaiſes plaiſanteries, ſi ſouvent répétées, qui fatiguent plus qu'elles ne divertiſſent ; les plaiſants & les objets de plaiſanteries diſparoîtront bientôt, & le jeu ne ſera plus auſſi néceſſaire. Ce jeu, même modique, étoit devenu une habitude, on croyoit n'avoir exiſté que par la quantité d'heures que l'on avoit joué ; il n'y avoit plus de converſation, plus de gaieté, plus de plaiſir. Après avoir parlé de ſa ſanté, gémi ſur le tems ou exhalté ſa beauté, ſans avoir le projet d'en profiter, on jouoit, on ſe querelloit, on ſe trouvoit inſupportables, & l'on ſe haïſſoit.

Le goût des Spectacles ne laiſſe qu'aux Vieillards ces triſtes habitudes. L'étude des rôles, les répétitions prennent du tems ; vous liſez au moins des Comédies, & c'eſt où l'on apprend à connoître les hommes, à rire des ridicules & à les éviter, à mépriſer les vices & à les redouter, à admirer les vertus & à s'efforcer de les pratiquer.

L'amour des talens ne laiſſe point de vuide dans l'ame, & le deſir d'en acquérir fait rechercher ceux qui

les poſsèdent : on ſent ce qu'il faut de travaux & de ſoins, même pour avoir un talent médiocre. Ainſi les petits Théâtres de Société qu'on élève en Province, y répandent un nouveau jour qui rend les objets plus brillans, & porte dans l'ame cette innocente gaieté qu'on ne trouve que dans les Sociétés formées hors de la Capitale. La jalouſie, l'envie, les préſéances qui ſont toujours les fruits de l'oiſiveté & de l'ennui, diſparoîtront pour jamais. Les Vieillards n'auront plus de ſtupides admirateurs de leurs raiſonnemens douloureux après la lecture des Gazettes ; ils s'affligeront ſeuls ou ils ne s'affligeront pas. Le goût du jeu ſe reproduira moins. Les oiſifs ne plaiſanteront pas ceux qui ſavent s'occuper, & ne les détourneront plus, & les Académies ſeront moins peuplées de dormeurs, comme il y en a dans pluſieurs Villes.

On voit déja les Comédiens de Province, excités à jouer des Pièces que ceux de Paris ne jouent jamais ; ils conſentent à varier leur répertoire, ſans craindre de ſe fatiguer en apprenant de nouveaux rôles.

Toutes ces conſidérations, aimables Sociétés, m'ont fait croire que vous recevriez avec plaiſir ce Recueil de Comédies ; il a été formé pour une Société de Province, très-aimable, qui les a toutes jouées. S'il y en a qui

puiſſent vous plaire, mon projet, de ſeconder vos amuſemens, ſera rempli, & c'eſt tout ce que peut deſirer un Editeur qui voudroit pouvoir les partager. Je ſuis, &c.

La Lettre ſuivante apprendra ce qui a engagé à recueillir les Pièces qui compoſent le Théâtre de Campagne.

LETTRE

A MADAME LA BARONNE DE JOYENVAL.

Vous me faites l'honneur de me mander, Madame, que toute la Jeuneſſe de votre Province, depuis quatre ou cinq ans, s'eſt appliquée à jouer des Proverbes, & que cet amuſement lui a fait très-grand bien. Je n'en ſuis pas ſurpris; il doit former beaucoup plus que l'habitude de faire des viſites, où l'on ſe préſente ſouvent avec embarras, où l'on eſcamote quelques révérences, les uns derrière les autres, en rougiſſant; après quoi les Hommes courent ſe mettre le dos à la cheminée, & les Femmes vont ſe parler à l'oreille.

La converſation eſt-elle générale, il faut ſe deviner; on parle vîte ou entre ſes dents, perſonne ne prononce, faute de s'être exercé à parler haut; ne pouvant vous entendre, on ne ſauroit vous connoître ni vous bien juger: alors la crainte & la défiance rendent ſouvent très-ennuyeuſe la converſation qui pourroit être fort agréable; il n'y a que les ſots qui oſent toujours tenir les dés, & dire avec confiance les choſes les plus communes. L'habitude de la con-

verſation feroit éclore une multitude d'idées que peuvent avoir les jeunes perſonnes ; elles ne ſe forgeroient pas des ſyſtêmes que rien ne peut détruire ; puiſque ne les ayant pas connus, on n'a pu ſonger à les combattre. On vit donc en ſociété comme ſi on étoit iſolé, penſant à ſa fantaiſie & laiſſant dire aux autres tout ce qu'ils veulent ; auſſi les perſonnes les plus taciturnes dans leur jeuneſſe, & que l'on croit les plus douces, montrent-elles ſouvent, après le mariage, une opiniâtreté & un entêtement dont on ne ſe ſeroit jamais douté.

J'ai toujours été ſurpris de ce qu'on ne fait pas entrer dans le plan de l'éducation, l'art de lire haut, ce qui apprendroit à bien prononcer & à bien parler. Les Comédiens ſeroient des Maîtres excellens. Quel eſt cet art de lire, même chez un Comédien médiocre ! Il montre la valeur de la ponctuation, qui eſt ce que ſont les notes & la meſure au chant.

Combien de Femmes d'eſprit, lorſqu'elles veulent jouer la Comédie, vous étonnent en vous prouvant qu'elles n'ont jamais connu la ponctuation ; auſſi n'eſt-il pas ſurprenant qu'on ne trouve quelquefois dans leurs Lettres, ni points, ni virgules : de-là vient qu'en diſant des vers, les rimes ſont toutes relevées ſur le même ton, que même dans la proſe elles finiſſent leurs phraſes en l'air, & qu'elles ne diſent jamais leurs rôles comme elles parlent, qu'elles croyent qu'on doit leur apprendre à faire des geſtes,

& qu'en vous assurant qu'elles n'en savent pas faire, elles en font beaucoup trop.

Les Proverbes, dites-vous, Madame, ont eu l'avantage de développer votre jeunesse, de lui ôter toutes les disgraces que donne l'embarras, & ils les ont obligés de bien prononcer ; car il y a des gens qui ont l'oreille dure dans les Sociétés, & qui veulent tout entendre, & l'on dit que pour parler aux sourds, il ne faut pas crier, mais bien prononcer.

En jouant des Proverbes, on est occupé de rendre exactement le personnage que l'on doit représenter: quand on a trouvé qu'il ressembloit à quelqu'un de sa connoissance, on l'a observé davantage ; cela accoutume à devenir spectateur dans le monde, & à sortir de soi-même, ce qu'on ne fait pas toujours, soit par négligence, ou parce qu'on n'estime pas assez les autres. Quand on s'est mis une fois à observer, combien le champ est vaste! & que de réflexions à faire sur chaque personne! on évite les uns, on recherche avidement les autres, & l'on sent davantage le besoin & le plaisir d'aimer. On vit donc plus agréablement que ceux qui n'estimant qu'eux, s'éloignent avec dédain de tout le monde, & dont tout le monde, par cette raison, ne manque pas de s'éloigner.

Vos jeunes Gens ont grande raison de vouloir jouer à-présent la Comédie ; ils y réussiront bien mieux & auront beaucoup plus de naturel que ceux

qui n'ont jamais joué des Proverbes. Vous ajoutez, Madame, qu'ils voudroient des Pièces qui ne fussent pas connues, pour ne pas retomber dans la manière & le jeu des Comédiens; ils ont encore grande raison. Rien ne pouvoit autant me déterminer à faire des recherches, aussi j'ai vuidé tous les Porte-feuilles des Gens de ma connoissance, & j'ai l'honneur de vous envoyer des Pièces de tous les genres. Je suis persuadé que vos Acteurs les feront valoir; & s'ils pouvoient, en les représentant, vous amuser, je serois trop heureux d'avoir pu contribuer à vos plaisirs, Madame, & d'avoir eu cette occasion de vous prouver les sentimens d'attachement & de respect, &c.

LE

LE PETIT
DOM QUICHOTTE,

COMÉDIE

En un Acte & en Proſe.

PERSONNAGES.

LA COMTESSE DE GRISEVILLE, *Grand'-mere de Mademoiſelle de Villedour.*

Mlle. DE VILLEDOUR, *âgée de dix ans.*

LE VICOMTE DE GRANDCOUR, *Grand-pere du Marquis de Saint-Arnoud.*

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD, *âgé de treize ans.*

L'ABBÉ RÉDA, *Précepteur du Marquis de Saint-Arnoud.*

JAQUOT, *Fils du Jardinier du Vicomte de Grandcour, âgé de douze ans.*

LA MERE GOURDON, *vieille Payſanne.*

GILLE GOURDON, *Fils de la mere Gourdon, Berger.*

La Scène eſt dans un Bois.

LE PETIT DOM QUICHOTTE,

COMÉDIE.

SCENE PREMIÈRE.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD, JAQUOT.

Le Marquis en Dom Quichotte, & Jaquot en Sancho avec un biſſac.

JAQUOT, *mangeant.*

MAIS Monſieur le Marquis, eſt-ce que nous irons encore bien loin comme cela ?

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Oui, Dom Jaquot.

JAQUOT.

Je n'aime pas ce Dom là, Dom Jaquot! j'aime mieux que vous m'appelliez Jaquot, tout court.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

N'es-tu pas mon Ecuyer?

JAQUOT.

Vous me l'avez dit; mais je ne ſai pas ce que c'eſt, Monſieur le Marquis.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Je ne veux pas que tu m'appelles, Monſieur le Marquis; ne t'en ſouvient-il pas?

JAQUOT.

Dame, c'eſt que je n'oublie pas votre nom de Marquis de Saint-Arnoud, & que je ne me ſouviens jamais de celui de Dom, Dom....

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Dom Brillant de l'Aurore.

JAQUOT.

C'eſt bien long, Monſieur le Marquis.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Eh bien, appelle-moi Seigneur.

JAQUOT.

Seigneur? je m'en ſouviendrai bien. Mais,

Monſieur le Marquis, j'ai bien peur que ma mere ne me cherche quand elle ne me verra pas revenir du Château. Dame, c'eſt qu'elle ſera bien en colere contre moi, quand elle ne me trouvera pas.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Elle ſe conſolera quand elle apprendra que tu ſeras devenu Gouverneur d'une Iſle.

JAQUOT.

Gouverneur ? j'ai encore oublié ce que c'eſt. Je ſuis bien fâché que cette nuit, pendant que nous dormions dans la Forêt, vous ayez perdu votre cheval & moi mon âne; car nous n'irons pas bien loin à pied.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Nous les retrouverons.

JAQUOT.

Oui; mais ſi nous ne les trouvons pas, Monſieur le Vicomte de Grandcour, votre Grand-pere, fera courir après nous, & M. l'Abbé Réda, votre Précepteur, me donnera le fouet pour m'être en allé avec vous.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Je ne ſouffrirai pas qu'on fouette mon Ecuyer.

JAQUOT.

Il vous fouettera peut-être vous-même, Monſieur le Marquis.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Dis donc Seigneur Dom Brillant.

JAQUOT.

Seigneur Dom Bruyant..... Je n'apprendrai jamais ce nom là. Et, où allons-nous aller à préſent ?

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Chercher des aventures.

JAQUOT.

Des aventures ? vous parlez toujours de noms que je ne connois pas. Eſt-ce que tous ces noms là ſont dans ce livre que vous liſiez tous les ſoirs ?

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Eſt-ce que tu ne t'en ſouviens pas ?

JAQUOT.

Non, Monſieur le Marquis.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Veux-tu bien dire Seigneur ?

JAQUOT.

Oui, oui, Seigneur, pourvu que je ne diſe pas Dom Bruyant de.....

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Eh bien dis Seigneur Chevalier.

JAQUOT.

Ah, je me ſouviendrai bien de Chevalier.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Tu ne te ſouviens pas de ce que je te liſois?

JAQUOT.

Non; parce que je m'endormois toujours. Où dînerons-nous aujourd'hui?

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Eh, tu manges actuellement.

JAQUOT.

Oui, je déjeune; mais après, il faut dîner; moi je mangerois toute la journée ſi je voulois. Pourquoi ne déjeunez-vous pas?

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Parce que Dom Quichotte n'a jamais déjeuné, ni tous les Chevaliers dont ce livre là parle.

JAQUOT.

Je crois que c'eſt un mauvais métier que celui que nous allons faire; j'aimerois mieux être au Château de Grandcour, à travailler au Jardin, avec mon pere, ou à tourner la brocle dans votre cuiſine.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Et la gloire ?

JAQUOT.

La gloire ? je ne ſai pas ce que c'eſt non plus.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Tu ne ſais donc pas lire ?

JAQUOT.

Si fait, un peu dans le latin. Mais ſi nous cherchions nos bêtes au lieu de parler de tout cela.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Et qu'eſt-ce que nous faiſons donc ?

JAQUOT.

Nous les cherchons ?

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Sans doute.

JAQUOT.

Je n'en ſavois rien.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Tu ne penſes qu'à manger, tiens, reſte ici, & ſi tu les vois paſſer, tu les arrêteras.

JAQUOT.

Allez, allez toujours, je m'en vais m'aſſeoir là.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Je viendrai t'y retrouver. *Il s'en va.*

JAQUOT.

C'eſt bon; c'eſt bon. Je m'en vais boire un bon coup de vin & puis, ſi j'ai envie de dormir, je dormirai. *Il boit.*

SCENE II.

LA MERE GOURDON, JAQUOT.

JAQUOT.

VELA je crois une femme qui porte une bourée. Il faut que je lui demande ſi elle a vû nos bêtes.

LA MERE GOURDON.

Je ſuis bien laſſe toujours, j'ai envie de me repoſer ici. *Elle jette ſa bourée à terre, & elle s'aſſied deſſus.*

JAQUOT.

Ah, dites-donc la mere?

LA MERE GOURDON.

Eh bien, quoi que veut ce petit garçon-là?

JAQUOT.

Je voulions vous demander ſi vous n'avez pas vû un cheval & un âne, la mere.

LA MERE GOURDON.

Ane toi même. Qu'eſt-ce que c'eſt que ce petit coquin là, les enfans n'ont plus de reſpect pour la vieilleſſe.

JAQUOT.

Dites toujours ſi vous les avez vus.

LA MERE GOURDON.

Je te dis que non, petit garnement. Allons laiſſe-moi en repos.

JAQUOT.

Laiſſez-moi en repos vous-même; car je vais me coucher, & je veux dormir. *Il ſe couche.* Bon ſoir la mere.

LA MERE GOURDON.

Oui bon ſoir, bon ſoir, va te coucher, tu ſouperas demain. Voyez ce petit vilain qui va dormir pendant que ſa mere le cherche peut-être partout. Mon dieu! on eſt bien bon d'aimer ces morveux là. Mais qu'eſt-ce que je vois venir par ici. Je crois que..... oui, c'eſt une petite Demoiſelle, elle paroît bien gentille.

SCENE III.

Mlle. DE VILLEDOUR, LA MERE GOURDON, JAQUOT, *dormant.*

Mlle. DE VILLEDOUR.

BONJOUR, ma bonne Dame.

LA MERE GOURDON.

Bonjour, ma belle Demoiſelle.

Mlle. DE VILLEDOUR.

J'ai bien envie de vous demander une choſe; mais il faut que vous me promettiez de me dire la vérité.

LA MERE GOURDON.

Je ne mentons jamais dans notre Village, ma belle Demoiſelle.

Mlle. DE VILLEDOUR.

C'eſt que je voudrois bien ſavoir ſi vous n'êtes pas une Fée.

LA MERE GOURDON.

Une Fée?

Mlle. DE VILLEDOUR.

Oui, & ſi vous en êtes une, il faut me dire ſi vous êtes bienfaiſante, ou malfaiſante.

LA MERE GOURDON.

Eh ? bon dieu, Mademoiſelle, je ne ſai pas ce que vous voulez dire tant ſeulement.

Mlle. DE VILLEDOUR.

Quoi, vous ne ſavez pas ce que c'eſt qu'une Fée ?

LA MERE GOURDON.

Je n'ons jamais entendu parler de ce bétail là.

Mlle. DE VILLEDOUR.

Vous n'avez donc jamais lu de Contes ?

LA MERE GOURDON.

Oh, des Contes, des Contes ! je ne ſavons que le compte de notre troupeau, voyez-vous ?

Mlle. DE VILLEDOUR.

Vous avez un troupeau ?

LA MERE GOURDON.

Ah, dame, oui, & qui eſt bian gentil.

Mlle. DE VILLEDOUR.

Des moutons ?

LA MERE GOURDON.

Oui, des moutons, des brebis, des agneaux.

Mlle. DE VILLEDOUR.

Et auriez-vous beſoin d'une Bergere ?

LA MERE GOURDON.

Oh, que non; j'ons mon fils qui les garde.

Mlle. DE VILLEDOUR.

Votre fils; il eſt donc Berger?

LA MERE GOURDON.

Eh, vraiment oui.

Mlle. DE VILLEDOUR.

Ah, je voudrois bien le voir, j'aime beaucoup les Bergers.

LA MERE GOURDON.

Eh, pardi vous le varrez; je m'en vais l'appeller. Eh, Gille Gourdon?

SCENE IV.

Mlle. DE VILLEDOUR, LA MERE GOURDON, JAQUOT, *dormant.* GILLE GOURDON, *ſans paroître.*

GILLE GOURDON.

QUOIQUE vous voulez, ma mere?

LA MERE GOURDON.

Eh, viens ici, fieux, vela une belle Demoiſelle qui veut te voir.

GILLE GOURDON.

Une Demoiſelle ?

LA MERE GOURDON.

Oui, oui.

GILLE GOURDON, *paroiſſant.*

Eh bien, me vela.

Mlle. DE VILLEDOUR.

Mais ce n'eſt pas là un Berger.

GILLE GOURDON.

Je ne ſuis pas un Berger ?

Mlle. DE VILLEDOUR.

Eh non, vraiment, vous n'êtes qu'un Payſan.

GILLE GOURDON.

Et vous verrez qu'un Berger n'eſt pas un Payſan.

Mlle. DE VILLEDOUR.

Je ſai bien ce que je veux dire, j'en ai vû dans des tableaux, chez ma grand'mere.

GILLE GOURDON.

Oh, des tableaux; c'eſt de la peinture cela, à ce qu'on dit.

Mlle. DE VILLEDOUR.

Cela eſt vrai. Vous êtes bien habile pour un Payſan.

GILLE GOURDON.

Ah dame, oui, je ſis habile, & ſi j'avois tant ſeulement pû apprendre à lire, on diſoit comme cela que je ſerois peut-être Procureux Fiſcal à préſent.

Mlle. DE VILLEDOUR.

Cela peut bien être.

LA MERE GOURDON.

Ah ç'a, dites-moi donc, Mademoiſelle, pourquoi allez-vous comme-ça toute ſeule?

Mlle. DE VILLEDOUR.

C'eſt que je veux me faire Bergere.

GILLE GOURDON.

Vous?

Mlle. DE VILLEDOUR.

Sans doute.

GILLE GOURDON.

Ah, ah, vela un bon tour! Eſt-ce que vous êtes venue comme cela à pied du Village de Griſeville?

Mlle. DE VILLEDOUR.

Oui, & qui vous a dit que je viens de ce Village là?

GILLE GOURDON.

Ah, je m'en doute ; parce qu'en voilà le chemin. Vous voulez donc être Bergere ?

Mlle. DE VILLEDOUR.

Je voudrois bien avoir un troupeau à moi ; mais, comme je n'ai pas d'argent pour en acheter, ſi vous vouliez, je garderois le vôtre.

LA MERE GOURDON.

Ah, bien, comme vous voudrez.

GILLE GOURDON.

Pour aujourd'hui ſeulement ?

Mlle. DE VILLEDOUR.

Non, pour toujours. Eſt-ce qu'il n'y a pas des Bergeres comme moi dans la campagne ?

GILLE GOURDON.

Ah que oui, oui. *à ſa mere.* La drôle de petite fille.

LA MERE GOURDON, *à ſon fils.*

Eſt-ce que tu la connois, fieux ?

GILLE GOURDON.

Laiſſez, laiſſez-moi faire.

LA MERE GOURDON.

Et comment vous appellez-vous ma belle Demoiſelle ?

Mlle.

Mlle. DE VILLEDOUR.

Aſtrée, ma bonne Dame. Mais dites-donc ſi vous voulez me donner votre troupeau à garder; parce que, ſans cela, j'irai chercher à en garder un autre.

GILLE GOURDON.

Ah, que non, Mademoiſelle, baillez-nous la préférence.

Mlle. DE VILLEDOUR.

Je ſais bien ce qu'il faut faire. Où eſt-il votre troupeau?

GILLE GOURDON.

Il eſt là, tout contre; vous le voyez d'ici.

Mlle. DE VILLEDOUR.

Ah, oui, je m'en y vais. Vous avez un chien?

GILLE GOURDON.

Oui, vous le trouverez auſſi, aſſeyez-vous là. Voulez-vous que j'aille avec vous?

Mlle. DE VILLEDOUR.

Ce n'eſt pas la peine, ce n'eſt pas la peine. Adieu, ma bonne Dame.

LA MERE GOURDON.

Adieu, ma belle Demoiſelle.

SCENE V.

LA MERE GOURDON, GILLE GOURDON, JAQUOT, *dormant.*

LA MERE GOURDON.

EH, dis donc, fieux, eſt-ce que tu la connois c'te petite Demoiſelle ?

GILLE GOURDON.

Pardi oui, je n'en ons pas fait ſemblant comme vous voyez.

LA MERE GOURDON.

Alle a dit un nom que je n'ai jamais entendu dire.

GILLE GOURDON.

Bon, sûrement, alle en a un autre ; c'eſt la petite fille de Madame la Comteſſe de Griſeville, qui eſt ſi folle, à ce qu'on dit.

LA MERE GOURDON.

Eſt-ce que tu l'as vûe cette Comteſſe-là ?

GILLE GOURDON.

Alle vient ſe promener comme-ça dans le bois ſouvent en liſant, alle s'eſt laiſſé tomber l'autre fois par terre ; c'eſt moi qui l'a ramaſſée, & elle m'a baillé un écu.

LA MERE GOURDON.

Et c'te petite Demoiſelle là, étoit avec elle?

GILLE GOURDON.

Oui, voirement, & j'ons bian vû qu'alle ne m'a pas reconnu.

LA MERE GOURDON.

Eh bian, fieux, qu'eſt-ce que j'allons en faire?

GILLE GOURDON.

Ecoutez bian, ma mere.

LA MERE GOURDON.

J'écoute, fieux; j'écoute.

GILLE GOURDON.

Je diſons puiſqu'alle m'a baillé un écu pour l'avoir relevée de terre, cette Comteſſe.....

LA MERE GOURDON.

Oui, alle t'a baillé un écu; c'eſt vrai ça?

GILLE GOURDON.

Laiſſez-moi donc dire. Alle croit peut-être ſa petite fille pardue.....

LA MERE GOURDON.

Pardue?

GILLE GOURDON.

Oui; puiſqu'alle eſt venue toute ſeule.

LA MERE GOURDON.

Ah, oui, alle eſt venue toute ſeule.

GILLE GOURDON.

Si j'allons donc l'y porter la nouvelle qu'alle eſt ici, vela qu'alle me baillera encore bian plus d'argent.

LA MERE GOURDON.

T'as raiſon, fieux.

GILLE GOURDON.

Et par ainſi; c'eſt pourquoi je m'en vas aller à Griſeville, pour le dire à Madame la Comteſſe.

LA MERE GOURDON.

J'allons être tout d'un coup bian riches!

GILLE GOURDON.

Acoutez, il faut en avoir bian ſoin de cet enfant là.

LA MERE GOURDON.

Oh, alle ne s'en ira pas. Et puis je m'en vas l'y chercher du pain & du beurre, pour qu'alle ne meure pas de faim.

GILLE GOURDON.

Vous avez raiſon. Adieu, ma mere.

LA MERE GOURDON.

Adieu, fieux. Je m'en vas porter ma bourée. Et je ſonge que j'ai des poires, je l'y en porterons. *Elle emporte ſa bourée.*

SCENE VI.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD, JAQUOT *dormant.*

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD, *regardant aller la Mere Gourdon.*

CETTE bonne femme ne reviendra peut-être plus. *Il éveille Jaquot.* Allons Jaquot, Jaquot.

JAQUOT *ſe frottant les yeux.*

Eh bien, mon pere, me voilà.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Jaquot, c'eſt moi.

JAQUOT *le regardant.*

Ah! c'eſt vous, Monſieur le Marquis, non, Seigneur Dom... Seigneur Chevalier. N'eſt-ce pas comme cela?

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Oui, oui, lève-toi.

JAQUOT *ſe levant.*

Avez-vous retrouvé nos bêtes?

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Non, non, j'ai trouvé bien autre choſe.

JAQUOT.

Ah bien! j'en retiens ma part.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Et ce n'eſt pas ce que tu crois.

JAQUOT.

Qu'eſt-ce que c'eſt donc?

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

C'eſt une aventure.

JAQUOT.

Une aventure? Je vous dis que je ne ſais pas ce que c'eſt.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

C'eſt une Princeſſe enchantée, qui eſt métamorphoſée en petite Bergere.

JAQUOT.

Une Princeſſe à chanter; elle chante donc?

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Je te dis enchantée.

JAQUOT.

Dame, je ne comprends pas cela.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Cela ne fait rien. Il faut que tu lui faſſe un compliment de ma part.

JAQUOT.

Ah bien, où eſt-elle? Je m'en vais lui dire que vous lui faites bien vos complimens.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Ce n'eſt pas cela, il faut que tu lui diſe que le Chevalier Dom Brillant de l'Aurore....

JAQUOT.

Oh, je ne retiendrai jamais cela.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Je me mettrai derriere toi & je te ſouffierai.

JAQUOT.

Ah, comme à l'école quand on ne ſait pas ſa leçon?

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Oui. Mais comme tu es barbouillé! tes mouſtaches ſont effacées.

JAQUOT.

Vous m'avez fait doubler mon Bonnet de peau de lapin auſſi.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

C'eſt pour être comme Sancho.

JAQUOT.

Oui, mais le poil s'en va, & puis cela me démange, & je me frotte le viſage. Mais vous n'avez qu'une mouſtache vous.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

C'eſt en me mouchant apparemment que j'ai effacé l'autre; cela eſt bien déſeſpérant pour un Chevalier de n'avoir pas encore de barbe! Ah! voici la Princeſſe.

SCENE VII.

Mlle. DE VILLEDOUR, LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD, JAQUOT.

JAQUOT.

LA Princeſſe? Ce n'eſt pas-là une Bergere non plus.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Je te dis que ſi.

JAQUOT.

Elle ne reſſemble point à ma Sœur, qui garde nos Vaches.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Je le crois bien, bélître.

Mlle. DE VILLEDOUR *à ſes Moutons qui paroiſſent.*

Reſtez, reſtez ici, petits Moutons, vous y ſerez à l'ombre, & vous n'y aurez pas ſi chaud.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Allons, Jaquot.

JAQUOT.

Qu'eſt-ce qu'il faut que je diſe?

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Mets un genou en terre & ôte ton Bonnet.

JAQUOT, *un genou à terre, ſon Bonnet à la main.*

Après.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Adorable Princeſſe....

JAQUOT.

Ado... n'eſt-ce pas ado...?

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Oui.

JAQUOT.

Ado... J'ai oublié le reſte.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Adorable Princeſſe.

JAQUOT.

Rable Princeſſe.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Vous voyez devant vous.

JAQUOT.

Vous voyez.... c'eſt derriere moi qu'il faut dire.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Non, vous voyez devant vous....

JAQUOT.

Non, vous voyez devant vous.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Le Chevalier Dom Brillant de l'Aurore.

JAQUOT.

Le Chevalier.... je ne dirai jamais le reſte.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Ote-toi delà, Bélître.

JAQUOT *ſe relevant en mettant ſon Bonnet.*

Ah bien! tant mieux.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD *un genou en terre.*

Adorable Princeſſe, vous voyez dans le Chevalier Dom Brillant de l'Aurore, le plus humble de vos ſerviteurs & le plus amoureux. A travers cet enchantement, mon cœur vous a reconnu ; ſouffrez que je vous conſacre à jamais & ma vie & mes armes.

Mlle DE VILLEDOUR.

Arrêtez, Monſieur le Chevalier.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Quoi, Madame, mon amour pourroit-il vous déplaire ?

Mlle DE VILLEDOUR.

Vous me parlez d'amour ! oubliez-vous qui je ſuis & ce que vous êtes ?

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

O ciel ! aurois-je pu vous offenſer ?

Mlle DE VILLEDOUR.

Reconnoiſſez en moi la Bergere Aſtrée.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Non, Madame, vous n'êtes point une Bergere.

Mlle. DE VILLEDOUR.

C'eſt vous qui n'êtes pas un Berger, & ce n'eſt qu'un Berger qui pourra m'aimer.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Je deviendrai Berger, ſi vous le voulez; Renaud n'avoit-il pas tout quitté pour Armide?

Mlle. DE VILLEDOUR.

Quand vous ſeriez Berger, vous n'auriez pas dû me parler de votre amour. Allez vous noyer à préſent, & ne me voyez jamais. Adieu. *Elle ſort, & les Moutons diſparoiſſent.*

SCENE VIII.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD, JAQUOT.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

EST-IL malheur pareil au mien! ce cruel enchantement l'a empêché de me reconnoître, je veux la ſuivre & mourir à ſes pieds.

JAQUOT.

Ah, mon Dieu, voilà un malheur bien plus

grand! je vois Monſieur l'Abbé Réda, votre Précepteur.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Non, ce n'eſt pas lui.

JAQUOT.

Regardez, il vient à nous.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

C'eſt un Géant enchanteur, qui a pris ſa figure pour m'épouvanter; mais je vais chercher mes armes que j'ai pendues à un arbre, & avec le conſentement de la Princeſſe, je reviens ici pour le combattre.

JAQUOT.

Pour moi, je vais m'enfuir à quatre pattes dans les brouſſailles, de peur d'avoir le fouet.

Il s'enfuit à quatre pattes.

SCENE IX.

LE VICOMTE DE GRANDCOUR, L'ABBÉ RÉDA.

L'ABBÉ RÉDA.

AH, Monſieur le Vicomte, n'avancez pas, je crois qu'il faut nous en aller, j'ai vu marcher quelque choſe.

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Qu'eſt-ce que c'eſt, l'Abbé?

L'ABBÉ RÉDA.

Je n'en ſais rien, je n'avois pas ma lorgnette; mais c'eſt peut-être un Sanglier ou un Loup.

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Nous leur aurons fait peur. Je parierois tout au monde que mon fils a paſſé la nuit dans ce bois, ſur ce que l'on nous a dit qu'on l'avoit vu de ce côté-ci, & ſur ce que ſon cheval & l'âne du Jardinier qui ſont revenus, paroiſſoient avoir mangé des feuilles.

L'ABBÉ RÉDA.

Cela pourroit bien être, Monſieur; mais rien ne nous montre leurs traces. Si je les re-

trouve ils ſe ſouviendront, tous les deux, des alarmes qu'ils m'ont données & qu'ils me donnent encore.

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Monſieur l'Abbé, ſi nous étions en tems de guerre, & que mon petit-fils y fût allé, cela ne m'étonneroit pas, & j'en ſerois même charmé.

L'ABBÉ RÉDA.

Il ne devroit pas y aller ſans votre permiſſion ni la mienne.

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Si vous n'aviez pas été dîner avec tous vos Curés, vous ne l'auriez pas quitté, & cela ne ſeroît pas arrivé; ceci a tout l'air d'un projet, & il a ſaiſi l'occaſion de l'exécuter; cela eſt très-bien fait à lui.

L'ABBÉ RÉDA.

Monſieur, je peux avoir tort; mais....

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Je ne vous reproche rien; d'ailleurs tous les gens que j'ai mis en campagne le ramèneront sûrement.

L'ABBÉ RÉDA.

Je le crois comme vous; mais après la clef

des champs qu'il a priſe, comment le remettre à l'étude, c'eſt votre faute à vous, Monſieur le Vicomte, s'il a fait cette eſcapade.

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Il a donc plus profité de mes leçons que des vôtres.

L'ABBÉ RÉDA.

Celà pourroit bien être, vous ne lui parliez que de guerre, de combats; toutes vos tapiſſeries repréſentent les Aventures de Dom Quichote, vous m'avez ordonné de lui acheter ce livre-là. Et depuis un an il ne lit pas autre choſe.

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Tant mieux; c'eſt un livre excellent pour la morale.

L'ABBÉ RÉDA.

Oui, les enfans ſe ſoucient bien de la morale d'un livre, ils la paſſent toujours pour s'attacher au merveilleux, ou à ce qui les fait rire.

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Dom Quichotte étoit brave, & j'en ai toujours fait grand cas.

L'ABBÉ RÉDA.

C'étoit un fou.

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Monſieur l'Abbé, halte-là, plus de reſpect pour la bravoure; c'eſt la premiere de toutes les qualités.

L'ABBÉ RÉDA.

Monſieur le Vicomte, Homère & Virgile cependant....

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Ne la connoiſſoient pas, leurs Héros étoient toujours protégés par quelques Divinités, je vous défends de faire lire ces Auteurs à mon fils.

L'ABBÉ RÉDA.

Oui, ſi nous le retrouvons; mais s'il eſt rencontré par quelques bêtes féroces.

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Croyez qu'il ſe défendra. N'a-t-il pas ſon épée?

L'ABBÉ RÉDA.

Oui, Monſieur. Mais s'il rencontre des voleurs?

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Il les arrêtera & les aménera pieds & poings liés.

L'ABBÉ RÉDA.

Un enfant ?

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Un enfant, Monſieur Réda, un enfant! il eſt mon petit-fils, il n'y a point d'enfance pour les Héros. Ecoutez l'Abbé, j'ai combattu dès l'âge de dix ans.

L'ABBÉ RÉDA.

Vous ?

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Oui, moi, & l'amour & la gloire ont occupé tous les inſtans de ma vie. Depuis la paix un malheureux amour m'a fait retirer dans mon Château de Grandcour.

L'ABBÉ RÉDA.

Vous êtes amoureux, Monſieur le Vicomte ? Vous plaiſantez.

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

On ne plaiſante point avec l'amour, & ſi l'amour avoit cauſé la fuite de mon petit-fils, je la lui pardonnerois encore.

L'ABBÉ RÉDA.

Quoi ! vous voudriez qu'à ſon âge une funeſte paſſion....

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Funeſte, il eſt vrai, je l'éprouve depuis vingt ans.

L'ABBÉ RÉDA.

Je ne ſaurois le croire.

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Vous n'avez donc jamais vu la Comteſſe de Griſeville?

L'ABBÉ RÉDA.

Qui demeure ici près?

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Elle même; oui, ſes rigueurs me tournent toujours la tête, voilà tout le défaut que je lui connois, & il n'en eſt pas un; c'eſt une preuve de ſa vertu.

L'ABBÉ RÉDA.

Elle paſſe pour une folle.

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Qu'oſez-vous dire, malheureux?

L'ABBÉ RÉDA.

Moi? Rien, Monſieur le Vicomte.

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Sa grace, ſes charmes....

L'ABBÉ RÉDA.

Monſieur, voilà une bonne femme, il faudroit lui demander des nouvelles de Monſieur le Marquis ?

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Faites, Monſieur Réda.

SCENE X.

LE VICOMTE DE GRANDCOUR, LA MERE GOURDON, L'ABBÉ RÉDA.

LA MERE GOURDON *un petit panier au bras.*

AH, Meſſieurs, je ſuis bien-aiſe de vous rencontrer : ne cherchez-vous pas une petite Demoiſelle ?

L'ABBÉ RÉDA.

Non, ma bonne femme, nous cherchons le Petit-fils de Monſieur le Vicomte, qui eſt perdu depuis hier, & qui a avec lui un petit garçon.

LA MERE GOURDON.

Un petit garçon, n'a-t-il pas un bonnet rouge ?

L'ABBÉ RÉDA.

Je crois que oui.

LA MERE GOURDON.

Il a dormi ici une heure tantôt, & je crois que je viens de les voir tous les deux par là-bas, qui cherchoient quelque choſe à terre.

L'ABBÉ RÉDA.

Je ſerai bien aiſe de les retrouver, je leur apprendrai à nous donner comme cela de l'inquiétude.

LA MERE GOURDON.

Oh, mais ſi vous vous fâchez & ſi vous leur faites du mal, je ne vous enſeignerai pas où ils ſont.

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Cette bonne femme a raiſon, Monſieur l'Abbé. Allez voir ſi ce ſont eux; quand vous les aurez reconnus, vous viendrez me le dire, & je vous défends d'en approcher & de vous en faire reconnoître avant de m'avoir rendu compte.

L'ABBÉ RÉDA.

Je ferai, Monſieur, ce que vous m'ordonnez.

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Allez donc.

LA MERE GOURDON.

En ce cas-là, venez, ne faites pas de bruit, je vais vous les montrer.

SCENE XI.

LA COMTESSE DE GRISEVILLE, LE VICOMTE DE GRANDCOUR, GILLE GOURDON.

LA COMTESSE DE GRISEVILLE *en arrivant.*

MON ami, je ſuis enchantée de tout ce que vous me dites-là.

GILLE GOURDON.

C'eſt bien vrai, Madame la Comteſſe.

LA COMTESSE DE GRISEVILLE.

Je ſerai charmée de la voir avec ſon troupeau. Ah! qu'elle tient bien de moi!

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Que vois-je! Quoi, c'eſt vous, Madame? Après m'avoir ſi longtems refuſé le bonheur

de vous voir, je vous retrouve & vous ne me regardez plus avec cet air ſévere....

LA COMTESSE DE GRISEVILLE.

Non, Monſieur le Vicomte....

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Mon bonheur me confond!

LA COMTESSE DE GRISEVILLE.

Apprenez....

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Que de graces, que de charmes!

LA COMTESSE DE GRISEVILLE.

Quoi, vous trouvez encore....

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Ah, jamais vous n'avez été ſi belle.

LA COMTESSE DE GRISEVILLE.

Vous me flattez.

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Non, mon cœur me dit que je ne puis vous tromper, l'amour le plus pur & le plus violent en meme-tems y régnera toujours; ſans ceſſe occupé de vous.... Mais votre ſévérité auroit-elle un terme enfin, vous laſſeriez-vous de cet excès de rigueurs? Ah, Madame! *Il tombe à genoux.*

LA COMTESSE DE GRISEVILLE.

Levez-vous, Vicomte, vous avez vous-même cauſé tous vos malheurs.

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Moi, Madame, que dites-vous!

LA COMTESSE DE GRISEVILLE.

Oui, ingrat, au moment où j'allois enfin me rendre, vous me fuyez, vous me quittez.

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Eh, Madame, c'étoit pour devenir plus digne de vous; depuis ſix ans je vous adorois ſans pouvoir eſpérer de vous toucher, Mars m'ouvre le champ de gloire, je vole à Mahon, eſpérant joindre les lauriers de la victoire aux myrthes de l'amour, & vous refuſez à mon retour de me voir....

LA COMTESSE DE GRISEVILLE.

Je vous ai cru infidèle.

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Moi, j'aurois pû l'être! grands Dieux! mais pourquoi n'avoir pas voulu m'entendre? Pourquoi me renvoyer mes lettres ſans les lire?

LA COMTESSE DE GRISEVILLE.

La vertu me l'ordonnoit, & peut-être.....

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Ahevez.... Mais qui change en ce moment cet air ſévere ? qui me procure cet inſtant fortuné ?

LA COMTESSE DE GRISEVILLE.

Une choſe ſinguliere, qui ravit mon ame, qui doit vous toucher, ſi la vôtre eſt encore ſenſible. Ma Petite-Fille, l'objet de tous mes ſoins, que je me plaiſois à élever, vient de me donner la preuve la plus convaincante que tous ſes goûts, ſes ſentimens, ſe rapporteront aux miens, ma joie eſt ſans égale!

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Ah, que je la partage! expliquez moi quel en eſt l'objet.

LA COMTESSE DE GRISEVILLE.

Vous connoiſſez le Roman de l'Aſtrée.

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Ah, ſûrement.

LA COMTESSE DE GRISEVILLE.

Il me charme toujours de plus en plus, je ne me laſſe point de le lire, ma Petite-fille l'aime auſſi, mais au point qu'elle eſt ſortie ce matin avec un petit chapeau de paille, & qu'elle eſt venue trouver ici la mere de ce gar-

çon, pour lui demander de garder ſon troupeau ; elle eſt Bergere, Vicomte, cela n'eſt-il pas charmant ! j'en mourrai de joie.

SCENE XII.

LA COMTESSE DE GRISEVILLE, LE VICOMTE DE GRANDCOUR, L'ABBÉ RÉDA, GILLE GOURDON.

L'ABBÉ RÉDA.

AH, Monſieur, je vous le diſois bien, Monſieur votre Petit-fils s'eſt fait Chevalier Errant.

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Je le voudrois de tout mon cœur.

LA COMTESSE DE GRISEVILLE.

Chevalier Errant ?

L'ABBÉ RÉDA.

Oui, Madame, il eſt armé de pied en cap, comme on nous repréſente Dom Quichotte.

LA COMTESSE DE GRISEVILLE.

Chevalier Errant ! mais, Vicomte, eſt-ce que vous n'êtes point tranſporté de cet héroïſme ?

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

L'Abbé croyoit que j'avois tort de ne lui parler que de ſiéges, de combats & de galanterie.

LA COMTESSE DE GRISEVILLE.

Il ne s'y connoît pas.

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Les hommes ne ſont que ce qu'on les fait, l'Abbé.

L'ABBÉ RÉDA.

Mais, Monſieur le Vicomte, permettez-moi de vous dire....

LA COMTESSE DE GRISEVILLE.

Allons, Monſieur l'Abbé, vous me feriez croire que vous n'avez point de part à ce ſuccès. Chevalier Errant! & ma petite fille Bergere! Vicomte nous ſommes trop heureux!

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Ma joie eſt égale à la vôtre.

L'ABBÉ RÉDA *à part.*

Ils ſont auſſi foux l'un que l'autre.

LA COMTESSE DE GRISEVILLE.

Voilà des enfans comme on n'en voit point.

SCENE XIII.

LA COMTESSE DE GRISEVILLE, LE VICOMTE DE GRANDCOUR, GILLE GOURDON, LA MERE GOURDON, L'ABBÉ RÉDA.

LA MERE GOURDON.

MONSIEUR le Vicomte, voilà votre petit Monſieur, qui vient par ici avec la petite Demoiſelle de Madame, voulez-vous.....

LA COMTESSE DE GRISEVILLE.

Avec ma Petite-fille?

LA MERE GOURDON.

Oui vraiment.

LA COMTESSE DE GRISEVILLE.

Je voudrois qu'il en fût amoureux. Vicomte, cachons-nous pour les entendre. Vous autres, mettez-vous auſſi derriere ces arbres.

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Allons, Madame. *Ils ſe cachent tous.*

SCENE XIV.

Mlle DE VILLEDOUR, LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD, JAQUOT.

Mlle DE VILLEDOUR.

NON, Monſieur, je n'écoute rien.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Mais, Madame, permettez....

Mlle DE VILLEDOUR.

Songez que je vous ai ordonné de ne me plus revoir.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Je ne vous demande qu'une grace.

Mlle DE VILLEDOUR.

Et quelle eſt-elle?

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

C'eſt la permiſſion de combattre l'Enchanteur qui vous perſécute, de vous remettre en poſſeſſion de vos Etats, après vous me bannirez pour toujours de votre préſence, ſi je continue à avoir le malheur de vous déplaire.

Mlle DE VILLEDOUR.

Je ne connois point d'Enchanteur....

SCENE DERNIÈRE.

LA COMTESSE DE GRISEVILLE, LE VICOMTE DE GRANDCOUR, Mlle DE VILLEDOUR, LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD, LA MERE GOURDON, GILLE GOURDON, L'ABBÉ RÉDA, JAQUOT.

LA COMTESSE DE GRISEVILLE.

JE n'y puis plus tenir, votre Petit-fils eſt charmant, il faut que je l'embraſſe, *Elle embraſſe le Marquis de Saint-Arnoud.*

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Il eſt trop heureux, Madame.

Mlle DE VILLEDOUR.

Ah, ma belle Maman, vous étiez-là?

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Mon bon Papa, je crains bien....

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Non, mon fils, ne craignez rien, vous avez voulu prendre la cauſe du beau ſexe, c'eſt très-bien fait.

JAQUOT.

Ah, Monſieur le Marquis, voilà Monſieur l'Abbé défendez-moi.

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Jaquot, vous avez ſuivi votre Maître & vous avez très-bien fait; l'Abbé ne vous grondera ſeulement pas.

LA COMTESSE DE GRISEVILLE.

Ils ſont tous délicieux! divins! juſqu'au petit Jaquot. Ma Fille embraſſe-moi auſſi. *Elle embraſſe ſa Fille.*

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Quoi, mon Grand-papa, il eſt bien vrai que c'eſt-là Monſieur l'Abbé Réda?

LA COMTESSE DE GRISEVILLE.

Pourquoi donc pas?

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Et que ce n'eſt pas l'Enchanteur qui perſécute la Princeſſe?

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Mon Petit-fils, la Princeſſe eſt Mademoiſelle de Villedour, la Petite-fille de Madame la Comteſſe de Griſeville; dans tout ceci il n'y a point d'enchantement, les enchantemens ſont fabuleux; mais la valeur & la vertu ſont un

don du Ciel, & l'amour eſt l'effet des charmes de ces Dames.

LA COMTESSE DE GRISEVILLE.

Vicomte, il ſemble que cette aventure ſoit faite pour nous prouver que nos enfans ſont faits l'un pour l'autre, & ſi vous y conſentez....

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

Je vous entends, Madame, ils ſe conviennent parfaitement, leur fortune eſt à peu près égale, & leur bonheur eſt sûr; mais moi ſerai-je toujours malheureux?

LA COMTESSE DE GRISEVILLE.

Si vous me promettez de n'être plus volage, Vicomte....

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

L'ai-je jamais été? Et qui pourroit me le rendre ayant le bonheur de vous poſſéder.

LA COMTESSE DE GRISEVILLE.

Allons, je ne peux plus vous réſiſter, dès ce moment, venez chez moi, un doux hymen couronnera notre amour & apprendra à nos enfans que c'eſt de lui que dépend le vrai bonheur de ma vie.

LE VICOMTE DE GRANDCOUR *baiſant la main de la Comteſſe.*

Mon exemple ſera auſſi pour mon fils un modèle de la reconnoiſſance que je vous prouverai toujours.

LA COMTESSE DE GRISEVILLE.

Embraſſez-vous mes enfans, en attendant le jour qui doit vous unir, vous vous verrez ſans ceſſe. *Les Enfans s'embraſſent.*

Mlle DE VILLEDOUR.

Pour moi, j'en ſuis bien aiſe; parce que je ne m'ennuierai plus.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Je vous promets de ne plus chercher d'aventures.

L'ABBÉ RÉDA *à part.*

S'ils pouvoient ne plus voir leurs parens, peut-être deviendroient-ils ſages.

LA COMTESSE DE GRISEVILLE.

Que dites-vous, Monſieur l'Abbé?

L'ABBÉ RÉDA.

Je dis qu'ils ſont bienheureux à leur âge.

LA COMTESSE DE GRISEVILLE.

Et vous avez raiſon. L'Abbé, vous ne nous quitterez pas, je veux auſſi avoir le petit Jaquot.

L'ABBÉ RÉDA.

Allons, Jaquot, remerciez donc Madame.

JAQUOT.

Madame, je vous ſuis bien obligé.

LA COMTESSE DE GRISEVILLE.

J'aurai ſoin auſſi de cette bonne femme & de ſon fils; ce jour eſt fait pour rendre tout heureux.

VAUDEVILLE.

AIR : *Il n'y a qu'un pas du mal au bien.*

L'ABBÉ RÉDA.

A DES Enfans, dans leur jeune âge,
On dit, lorſqu'ils ſeront époux,
Qu'ils goûteront un ſort bien doux,
Ma foi la vieilleſſe eſt peu ſage.
Ce qu'on apprend avec des foux;
C'eſt à heurler avec les Loups.

CHŒUR.

C'eſt à heurler avec les Loups.

LA COMTESSE DE GRISEVILLE.

Je croyois toujours reſter veuve ;
Mais réſiſte-t-on à l'Amour ?
Tôt ou tard on ſe rend un jour,
Tous les Romans en ſont la preuve ;
Si l'Amour ne fait que des foux,
Il faut heurler avec les Loups.

CHŒUR.

Il faut heurler avec les Loups.

LA MERE GOURDON.

L'on ſe moque de la Vieilleſſe
Lorſqu'elle cherche les plaiſirs,
Heureuſe d'avoir des deſirs,
Elle vaut ſouvent la jeuneſſe :
Si ceux qui s'amuſent ſont foux,
Il faut heurler avec les Loups.

CHŒUR.

Il faut heurler avec les Loups.

Mlle DE VILLEDOUR.

Sans objet nous cherchons à plaire,
On nous dit qu'il faut tout charmer ;
Je ſais de plus qu'il faut aimer,
Que c'eſt tout l'art d'une Bergere.
Les Bergers ſeroient-ils des foux,
Il faut heurler avec les Loups.

CHŒUR.

Il faut heurler avec les Loups.

LE MARQUIS DE SAINT-ARNOUD.

Je ne trouvois pas que l'étude
Eût des attraits assez puissans;
Mais pour vous mériter, je sens
Qu'elle n'aura plus rien de rude;
Les Grecs, les Latins, sont-ils foux?
Il faut heurler avec les Loups.

CHŒUR.

Il faut heurler avec les Loups.

LE VICOMTE DE GRANDCOUR.

En amour, la douce espérance
Entretient les tendres desirs:
On voit toujours par les plaisirs
Couronner la persévérance:
Si les Amans sont toujours foux,
Il faut heurler avec les Loups.

CHŒUR.

Il faut heurler avec les Loups.

JAQUOT.

J'étois Jardinier, Tournebroche,
Ensuite on m'a fait Ecuyer;
Pour vous amuser le métier
De Comédien est sans reproche,
Si vous dites, nous trouvant foux,
Il faut heurler avec les Loups.

CHŒUR.

Il faut heurler avec les Loups

FIN.

LES AMANS INDISCRETS.

COMÉDIE

En un Acte & en Proſe.

PERSONNAGES.

LA BARONNE DE CHONVAL.

LA COMTESSE DE SAINT-EDMONT.

LA MARQUISE D'ORSANT.

LE MARQUIS D'ORSANT.

LE CHEVALIER DE GRÉPIERES.

LE VICOMTE DE CLAIRSIGNY.

LECLERC, *Valet-de-Chambre de la Comteſſe de Saint-Edmont.*

La Scène eſt chez la Comteſſe de Saint-Edmont.

LES AMANS INDISCRETS,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER, LE VICOMTE.

LE CHEVALIER.

AH! bon jour, Vicomte; où vas-tu donc?

LE VICOMTE.

La Comteſſe eſt en affaire. Eh bien, viens-tu avec nous à la campagne, chez la Bourdiniere?

LE CHEVALIER.

Mais, je n'en ſais trop rien encore.

LE VICOMTE.

Oh, je ſais bien, moi, que tu n'y viendras pas.

LE CHEVALIER.

Comment tu le ſais ? Cela eſt admirable !

LE VICOMTE.

Qu'eſt-ce qu'il y a là d'étonnant ? Il faut bien que tu reſtes ici pour la Marquiſe.

LE CHEVALIER.

Quelle Marquiſe ?

LE VICOMTE.

La Marquiſe d'Orſant.

LE CHEVALIER.

Paix donc.

LE VICOMTE.

Parbleu, voilà un beau myſtère ! j'admire ta diſcrétion ! deux jours plutôt, deux jours plus tard, ne le ſaura-t-on pas ?

LE CHEVALIER.

Mais qui diable a pu te dire ?...

LE VICOMTE.

C'eſt l'Abbé d'Urmont. Ne t'a-t-il pas trouvé hier chez Madame d'Orſant ?

LE CHEVALIER.

Il eſt vrai.

LE VICOMTE.

Il en étoit furieux ; il avoit des vues ſur elle & il a jugé, en te voyant, qu'il ne devoit rien eſpérer. Suis-je au fait ?

LE CHEVALIER.

Je l'ai bien maudit.

LE VICOMTE.

Il s'eſt un peu vengé en vous tourmentant & en ne voulant pas vous laiſſer ſeuls.

LE CHEVALIER.

Tout cela eſt vrai.

LE VICOMTE.

C'eſt une femme aimable, & tu feras très-bien.

LE CHEVALIER.

Le Mari ?...

LE VICOMTE.

Vit avec des Filles, il ne paroît pas chez elle.

LE CHEVALIER.

Non, je ne l'ai jamais vu. Adieu.

LE VICOMTE.

Tu ne vois pas la Comteſſe ?

LE CHEVALIER.

Je reviendrai. *Il s'en va.*

LE VICOMTE.

Tu as raiſon, voilà l'heure des Amans, tu n'a pas de tems à perdre.

SCENE II.

LA COMTESSE, LE VICOMTE.

LA COMTESSE *ſortant de ſa Chambre.*

VOUS entendez bien, Meſdemoiſelles, ſurtout n'oubliez rien. *Au Vicomte.* On m'avoit dit que le Chevalier étoit avec vous, Vicomte.

LE VICOMTE.

Il eſt vrai, il ſort dans l'inſtant.

LA COMTESSE.

Pourquoi ne m'a-t-il pas attendu ?

LE VICOMTE.

Il a une affaire très-importante dans ce moment-ci. Il reviendra.

SCENE III.

LA COMTESSE, LE VICOMTE, LECLERC.

LECLERC, *annonçant.*

MADAME la Baronne de Chonval.

LE VICOMTE.

La Baronne! je me ſauve.

LA COMTESSE.

Pourquoi donc?

LE VICOMTE.

Je vous dirai cela. *Il ſort.*

SCENE IV.

LA COMTESSE, LA BARONNE.

LA BARONNE, *en entrant.*

EN vérité je ne vous reconnois pas, Comteſſe, quelle diligence! déja prête!

LA COMTESSE.

Je ne ſais pas pourquoi j'ai la réputation d'être pareſſeuſe; car jamais je ne me fais attendre.

LA BARONNE.

La dernière fois pourtant, vous conviendrez bien....

LA COMTESSE.

Quand donc ?

LA BARONNE.

Le jour de l'Opéra nouveau, nous n'avons pas vu le premier Acte.

LA COMTESSE.

Cela eſt tout ſimple ; eſt-ce que vous en avez jamais vu, vous, Madame ?

LA BARONNE.

Autant qu'il m'eſt poſſible, je ne veux rien perdre de tout ce qui m'amuſe.

LA COMTESSE.

Oh bien oui, je ſuis comme vous ; mais dans le premier acte, qu'eſt-ce qui danſe jamais ? toutes les Petites-filles, les Prévôts des danſeurs.

LA BARONNE.

Cela ne fait rien. Vous avez-là une jolie robe.

LA COMTESSE.

Je ne le trouve pas moi, je ne puis pas la ſouffrir.

LA BARONNE.

Je vous assure qu'elle est charmante; voilà une petite fleur qui est la plus jolie du monde, & puis cette raie-là, regardez donc.

LA COMTESSE.

Mais oui, en vérité vous me la ferez aimer. Pour la campagne, je crois qu'elle ne sera pas trop mal. A propos, à quelle heure comptez-vous partir?

LA BARONNE.

Mais, comme cela, sur les six heures.

LA COMTESSE.

Avec la Marquise d'Orsant, il en sera bien sept. Et son Mari vient-il?

LA BARONNE.

Mais je crois que oui.

LA COMTESSE.

Ce qu'il dépense avec cette petite Aglaé, est affreux!

LA BARONNE.

Bon! il ne l'a plus.

LA COMTESSE.

Il en a donc une autre?

LA BARONNE.

Oui; j'ai oublié ſon nom. C'eſt une Chanteuſe.

LA COMTESSE.

Ah! cela eſt d'un bien mauvais ton! je voudrois bien ſavoir quelle adreſſe ces créatures-là ont pour tirer tant d'argent de nos Maris, quand nous ne ſaurions en avoir dix louis de plus que ce qu'ils ſont convenus de nous donner. Cela m'impatiente quand j'y penſe.

LA BARONNE.

Cela eſt vrai; car la Marquiſe n'a jamais le ſol.

LA COMTESSE.

Non, & elle perd toujours au jeu.

LA BARONNE.

Cela ne fait rien du tout à ſon mari, par exemple.

LA COMTESSE.

Je vous dis! ces Meſſieurs-là ne ſont inſenſibles que pour leurs femmes.

SCENE V.

LA COMTESSE, LA BARONNE, LE MARQUIS, LECLERC.

LECLERC, *annonçant.*

MONSIEUR le Marquis d'Orſant.

LA BARONNE.

Ah! nous parlions de vous, Marquis.

LE MARQUIS.

Ma foi, Meſdames, vous parliez d'un homme qui ne ſe porte pas trop bien. *Il s'aſſied.*

LA COMTESSE.

Qu'avez-vous donc?

LE MARQUIS.

Je n'en ſais rien, je vous dis, je ne ſuis pas bien.

LA BARONNE.

Mangez-vous?

LE MARQUIS.

Oui, je dors même aſſez.

LA COMTESSE.

Vous avez peut-être des vapeurs. Il faut monter à cheval.

LE MARQUI

J'y monte tous les jours, je cours à pied, je fais tout l'exercice poſſible, je me fatigue, & rien ne m'amuſe.

LA BARONNE.

Vous avez cependant des connoiſſances, des goûts.

LE MARQUIS.

Oui; mais toutes ces choſes-là n'ont qu'un tems.

LA COMTESSE.

C'eſt que vous ſatisfaites trop aiſément tous vos deſirs, peut-être.

LE MARQUIS.

Oh, comme cela; il eſt vrai que j'ai fait bien des folies, & qui m'ont même coûté fort cher.

LA BARONNE.

Etes-vous corrigé?

LE MARQUIS.

Corrigé? Je n'en ſais rien. Il y a un vuide dans le monde qui fait qu'on ſe trouve iſolé, chacun y eſt pour ſoi, & l'on n'y intéreſſe perſonne.

LA

LA COMTESSE.

Oui, dans le monde où vous vivez.

LE MARQUIS.

Mais je crois vivre avec ce qu'il y a de mieux.

LA BARONNE.

Pas toujours.

LE MARQUIS.

Oh, je ſais bien ce que vous voulez dire; mais examinons un peu, pourquoi l'on donne tant de torts aux hommes?

LA COMTESSE.

Parce qu'ils ne vivent pas avec leurs femmes.

LE MARQUIS.

Mon Dieu, Meſdames, vous en ſeriez bien fâchées.

LA BARONNE.

Pourquoi donc?

LE MARQUIS.

Parce que ces mêmes hommes vous ennuieroient beaucoup, ils vous contraindroient, & vous ſeriez bien embarraſſées.

LA COMTESSE, *ſouriant.*

Au contraire, on trouveroit bien plus de

plaiſir à les tromper, au lieu qu'à préſent les Amans mêmes ne ſont pas jaloux.

LE MARQUIS.

Il ne faut pas dire cela.

LA BARONNE.

Oui de vous autres, qui ſacrifiez tout à vos Demoiſelles, pour qu'elles ne vous quittent pas; mais c'eſt par vanité ou par économie que vous voulez les conſerver, & vous n'en êtes pas moins leur dupe.

LE MARQUIS.

C'eſt la jalouſie qui vous fait parler.

LA COMTESSE.

La jalouſie? Nous ſerions jalouſes de ces eſpèces-là? On n'eſt jaloux que de ce qu'on eſtime.

LE MARQUIS.

On ne mpriſe pas ce qui nous eſt indifférent.

LA BARONNE.

C'eſt par conſéquent votre indifférence, Meſſieurs les Maris, qui nous ſauve votre mépris.

LE MARQUIS.

Je répondrai pour moi, je fais très-grand cas de Madame d'Orſant.

LA COMTESSE.

Et pourquoi ne l'aimez-vous pas.

LE MARQUIS.

Et qui vous dit que je ne l'aime pas?

LA BARONNE.

Votre conduite.

LE MARQUIS.

Voilà bien comme on juge les gens ſans les entendre. Eh bien, apprenez que j'aimerois fort à vivre avec elle, à changer mon genre de vie.

LA COMTESSE.

Et qui vous en empêche?

LE MARQUIS.

Son caractère, ſa froideur, ſon inſenſibilité.

LA BARONNE.

Son inſenſibilité?

LE MARQUIS.

Oui, je crois que je lui paſſerois plutôt d'avoir eu des Amans, que d'être comme elle eſt: vous me direz; *mais c'eſt une femme ſage*, & moi je vous répondrai; c'eſt une femme triſte.

LA COMTESSE.

Elle ne paſſe pas pour cela.

LE MARQUIS.

Mais je la connois mieux que perſonne apparemment.

LA COMTESSE.

Cela n'eſt pas sûr ; nous qui vivons avec elle, nous la trouvons fort aimable.

LE MARQUIS.

Je ſais bien qu'elle a de quoi l'être ; mais depuis trois mois, vous conviendrez bien qu'elle eſt moins gaie que jamais.

LA BARONNE.

C'eſt ſa ſanté qui en eſt cauſe.

LE MARQUIS.

Sa ſanté ? Je ne le crois pas.

LA COMTESSE.

Mais vous dites vous-même que votre ſanté eſt dérangée, parce que tout vous ennuie.

LE MARQUIS.

Cela eſt différent.

LA BARONNE.

Tenez, vous vous plaignez des autres, & voilà comme on ne voit que ſoi.

LA COMTESSE.

Ah ! vous méritez cela, Marquis.

SCENE VII.

LA COMTESSE, LA BARONNE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LECLERC.

LECLERC, *annonçant.*

MONSIEUR le Chevalier de Grépieres.

LE CHEVALIER, *aux Dames qui ſe lèvent.*

Eh bien, Meſdames, eſt-ce comme cela que vous me traitez ?

LA COMTESSE.

Chevalier, mettez-vous auprès de moi. *Il s'aſſied.*

LA BARONNE.

Eh bien, vous venez toujours ce ſoir avec nous, ſans doute.

LE CHEVALIER.

Non, Madame.

LA COMTESSE.

Demain donc ?

LE CHEVALIER.

Je ne le pourrai pas non plus.

LA BARONNE.

Pourquoi cela ?

LE CHEVALIER.

C'eſt qu'il m'eſt ſurvenu une affaire.

LA BARONNE.

Mauvaiſe excuſe & que je ne reçois point.

LE CHEVALIER.

Non, d'honneur.

LA COMTESSE.

Et reſtez-vous à Paris ?

LE CHEVALIER.

Non, vraiment.

LA BARONNE.

C'eſt pour aller ailleurs ? cela eſt tout-à-fait honnête.

LE CHEVALIER.

Si vous ſaviez....

LA BARONNE.

Et où cela ?

LE CHEVALIER.

Je n'en ſais rien.

LA COMTESSE.

La préférence eſt touchante !

LE CHEVALIER.

Mais, m'aviez-vous dit où vous me meniez?

LA BARONNE.

Non.

LE CHEVALIER.

Eh bien, c'eſt la même choſe; on nous engage ſouvent comme cela, nous autres hommes; vous le ſavez bien.

LA COMTESSE.

Il falloit dire que vous étiez engagé avec nous.

LE CHEVALIER.

Je ne le pouvois pas.

LA BARONNE.

Et pourquoi?

LE CHEVALIER.

Oh! vous voulez tout ſavoir.

LA BARONNE.

Sans doute; c'eſt bien le moins.

LE CHEVALIER.

Si je vous avois nommées, on auroit pû prendre de la jalouſie, & ce n'étoit pas le moment, il falloit, au contraire, inſpirer de la confiance.

LA COMTESSE.

Ceci devient intéreſſant. Eh bien ?

LE CHEVALIER.

Je ne vous ai pas nommées, voilà tout.

LA BARONNE.

Et vous ne nous direz pas avec qui vous allez ?

LE CHEVALIER.

Non, cela m'eſt impoſſible.

LA COMTESSE.

Il meurt d'envie de nous le dire.

LE CHEVALIER.

Non, aſſurément, je ne ſuis pas aſſez indiſcret.

LA BARONNE.

Vous avez cependant l'air d'un homme heureux.

LE CHEVALIER.

Oh ! heureux....

LA COMTESSE.

Il fait le modeſte & il ſourit.

LA BARONNE.

Il n'eſt pas fâché qu'on le croye.

LA COMTESSE.

Allons, dites donc, Chevalier?

LE CHEVALIER, *ſérieuſement.*

Je ne le peux pas en honneur.

LA COMTESSE.

Si c'eſt le Marquis que vous craignez, vous avez tort, il eſt homme du monde & diſcret.

LE CHEVALIER.

J'en ſuis perſuadé.

LA BARONNE.

Vous ne nommerez pas.

LE CHEVALIER.

Je vous dis, cela eſt impoſſible.

LA COMTESSE.

Finiſſez donc.

LE CHEVALIER.

C'eſt que c'eſt une aventure....

LA BARONNE.

Toute ſimple, je parie.

LE CHEVALIER.

Non pas abſolument.

LA BARONNE.

En vérité, Chevalier, vous êtes odieux!

LE CHEVALIER.

Mais ſeriez-vous bien aiſe?...

LA COMTESSE.

Vous perdez du tems, il peut venir quelqu'un....

LE CHEVALIER.

Eh bien, une femme que je connois depuis du tems, qui eſt charmante, mais bien plus encore que je ne le croyois, parce qu'elle ne s'étoit jamais occupée de moi....

LA COMTESSE.

Tenez, il eſt vrai, voilà comme les hommes nous jugent; c'eſt la maniere dont nous les voyons qui les décident.

LA BARONNE.

Ah! Madame, laiſſez-le donc dire. Il ne nous dit pas qu'il n'avoit pas penſé à cette femme non plus, lui.

LE CHEVALIER.

Pardonnez-moi; mais je ne l'avois connue qu'occupée ſucceſſivement de deux hommes de mes amis qu'elle a beaucoup aimés; ainſi ce n'étoit pas le moment, comme vous voyez.

LE MARQUIS.

Il a raiſon. Eh bien, Monſieur le Chevalier?

LA COMTESSE.

Ah! voilà le Marquis qui prend intérêt à ceci.

LA BARONNE.

Paix donc, Madame.

LE CHEVALIER.

Le dernier homme a fini avec elle, on ne peut pas plus mal, il y a trois mois; c'eſt une femme d'une ſenſibilité ſinguliere, elle ſavoit que j'étois lié avec lui, & que je blâmois ſa conduite très-fort; malgré cela je n'oſois pas la voir.

LE MARQUIS.

Pourquoi donc? J'aurois à votre place eſſayé de la conſoler.

LA COMTESSE.

Voyez comme ces Meſſieurs penſent de nous, & s'ils ne nous dictent pas la conduite que nous devrions tenir.

LE MARQUIS.

Nous penſons d'après ce que nous avons vu & ce que nous voyons arriver tous les jours.

LE CHEVALIER.

Pour moi, je l'avoue, je n'eſpérois rien.

LA BARONNE.

Eſt-ce une veuve?

LE CHEVALIER.

Non, elle a un mari; mais qu'on ne voit jamais chez elle; je ne le connois pas du tout.

LA COMTESSE.

Oui, il y a des Maris comme cela, n'eſt-ce pas, Marquis?

LE MARQUIS.

Laiſſez finir Monſieur le Chevalier.

LE CHEVALIER.

Hier donc, ſans aucun deſſein, je vais faire une viſite....

LA BARONNE.

A cette femme?

LE CHEVALIER.

Oui. Elle eſt très-bien faite, je la trouve en négligé, coëffée cependant, elle m'a paru comme je ne l'avois jamais vue.

LE MARQUIS.

A merveilles, Monſieur le Chevalier, cela promet.

LE CHEVALIER.

Elle me fait beaucoup de reproches ſur ce qu'il y a longtems que je ne ſuis venu chez elle. Je lui réponds que je ſavois trop le danger qu'il y avoit de la voir ſouvent.

LE MARQUIS.

Fort bien !

LE CHEVALIER.

Que d'ailleurs, comme j'avois été ami d'un homme dont elle avoit eu à ſe plaindre, j'avois craint qu'elle n'eût mal penſé de moi. Là-deſſus elle m'interrompt pour me dire qu'elle n'a jamais eu de moi que la meilleure opinion ; je me jette ſur ſa main pour la remercier ; ſans la retirer, elle me dit les choſes les plus honnêtes, cela m'encourage, elle me paroît plus belle que jamais ; je deſire ardemment de lui plaire ; je le lui dis, elle feint de ne me pas croire ; mais elle me paroît émue, je crus même l'entendre ſoupirer, & je ne me trompois pas.

LE MARQUIS.

Allez donc, Monſieur le Chevalier.

LE CHEVALIER.

Je me jette à ſes pieds, elle veut que je me

relève, & je n'y consens qu'après qu'elle m'a promis de souffrir mes soins; je la presse de dire si je peux espérer de la toucher un jour; elle me regarde languissamment; j'entends ce que cela veut dire; tout sembloit m'annoncer le sort le plus heureux, lorsqu'on annonce un diable d'Abbé....

LE MARQUIS.

Que venoit-il faire-là? Je parie que c'est l'Abbé d'Urmont.

LE CHEVALIER.

Lui-même.

LE MARQUIS.

C'est un homme insupportable! il vient toujours mal-à-propos. Il est jaloux de tout.

LA BARONNE.

Laissez-le donc achever.

LE MARQUIS.

Bon, l'Abbé sera demeuré.

LE CHEVALIER.

Jusqu'à ce qu'il soit venu du monde, & il n'est sorti que lorsqu'il y a eu cinq ou six personnes.

LE MARQUIS.

Je vous le dis, voilà comme il eſt.

LA COMTESSE.

Je ris de la colère du Marquis.

LE MARQUIS.

Mais n'ai-je pas raiſon? vous y êtes retourné, apparemment?

LE CHEVALIER.

Sans doute. Sorti de chez elle, j'étois comme un fou, je ne voyois rien, je ne penſois qu'à elle, j'éprouvois que juſqu'à ce moment je n'avois point encore aimé. Ce matin je lui ai écrit tout ce que je ſentois, combien je deſirois de la revoir.

LE MARQUIS.

Eh bien?

LE CHEVALIER.

Elle m'a mandé qu'elle y conſentoit; mais que ce ne ſeroit que pour un inſtant. J'y ſuis allé à l'heure indiquée; je me ſuis plaint de l'Abbé; elle m'a aſſuré qu'elle ne pouvoit pas le ſouffrir, & qu'elle lui avoit fait fermer ſa porte, ainſi qu'à tout le monde, parce qu'elle devoit ſortir de bonne heure. Je l'ai remerciée avec vivacité de la bonté qu'elle avoit de me

recevoir; enfin après m'être assuré de toute sa sensibilité, mon bonheur a été troublé....

LE MARQUIS.

Encore?

LE CHEVALIER.

Par l'inquiétude de la perdre.

LE MARQUIS.

Comment?

LE CHEVALIER.

Elle m'a appris qu'elle partoit dans le moment pour la campagne; il m'étoit impossible de m'en séparer; elle ne vouloit pas me dire où elle alloit; j'ai craint que le tems, les réflexions ne la fissent changer; je l'ai conjurée de me mener avec elle; elle s'est rendue, & je ne l'ai quittée que pour venir ici me dégager & retourner chez elle, où elle me reviendra prendre, après une visite qu'elle doit faire.

LE MARQUIS.

Mesdames, il n'y a pas à héfiter, & vous devez rendre à Monsieur le Chevalier sa parole.

LA BARONNE.

Quoi! vous le croyez, Marquis?

LE

LE MARQUIS.

Comment, ſi je le crois? Il n'y a pas même un moment à perdre.

LE CHEVALIER.

Monſieur, il eſt très-honnête à vous d'intercéder pour moi.

LE MARQUIS.

Et n'ai-je pas raiſon?

LA COMTESSE, *ſouriant.*

Mais vous ne ſavez pas ſi l'une de nous n'a pas des deſſeins ſur le Chevalier.

LE MARQUIS.

Oui, des deſſeins? Voilà comme ſont les femmes, elles ſont toujours jalouſes du bonheur d'une autre femme.

LA BARONNE.

Le Marquis le croit réellement.

LE MARQUIS.

Je n'en ſai rien; mais ce que je dis là eſt vrai; vous n'auriez pas penſé à Monſieur le Chevalier, qu'à préſent vous en auriez envie.

LA COMTESSE.

En vérité, Marquis, vous avez-là une jolie opinion de nous.

LE MARQUIS.

Ce que je dis-là eſt général.

LA BARONNE.

Il me ſemble que vous vous portez mieux quand il eſt queſtion de dire du mal des femmes; cela vous ranime.

LE MARQUIS.

Laiſſez-les dire, Monſieur le Chevalier, c'eſt ſur moi qu'elles vont diriger leur fiel. Allez, allez avec votre Dame; je vous aſſure que je voudrois bien être à votre place. Voilà ſûrement une femme que je répondrois bien d'aimer long-tems.

SCENE VII.

LA MARQUISE, LA COMTESSE, LA BARONNE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LE CLERC.

LE CLERC, *annonçant.*

MADAME la Marquiſe d'Orſant.

LA BARONNE.

Ah, la voilà pourtant, cette Marquiſe!

LA COMTESSE.

Qu'avez-vous donc, Chevalier?

LE CHEVALIER, *ému.*

Rien, Madame.

LA COMTESSE.

Connoiſſez-vous la Marquiſe?

LE CHEVALIER.

Oui, Madame.

LA BARONNE.

On diſoit que vous nous feriez attendre.

LA MARQUISE.

Je vous aſſure même que je ſerois venue bien plutôt, ſans le Chevalier de Grépieres qui m'a retardée beaucoup par mille folies....

Et le voilà, le Chevalier? Quoi! Meſdames, vous le connoiſſez?

LA COMTESSE.

Oui, Madame.

LE MARQUIS.

Quoi, le Chevalier....

LA MARQUISE.

Eſt un homme charmant que vous ſerez bien aiſe de connoître, Monſieur.

LE MARQUIS.

Quoi! c'eſt vous?....

LA MARQUISE.

Comment, c'eſt moi?... Qu'avez-vous donc? Meſdames, je venois vous faire une prière, que je crois que vous m'accorderez aiſément, puiſque vous connoiſſez Monſieur le Chevalier; c'eſt de l'enmener avec nous à la campagne; ne le voulez-vous pas bien, Madame la Comteſſe? je comptois vous le préſenter; mais....

LA COMTESSE.

Madame, il devoit y venir.

LA MARQUISE *riant.*

Ah! cela eſt excellent! il ne me l'avoit pas dit.

LE CHEVALIER *à la Comteſſe.*

Madame ; eſt-ce que ce ſeroit là le Marquis d'Orſant ?

LA COMTESSE.

C'eſt lui-même ; pourquoi ?

LE CHEVALIER *ſortant.*

Ah ! je ſuis perdu !

LA MARQUISE *au Chevalier.*

Eh bien, où allez-vous donc, Monſieur le Chevalier ? Madame, il ne me répond pas ; eſt-ce qu'il ſe trouveroit mal ?

SCENE DERNIERE.

LA MARQUISE, LA COMTESSE, LA BARONNE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS *à la Marquiſe.*

CACHEZ vos allarmes, Madame, croyez-moi, elles ne ſont pas néceſſaires pour me prouver ce que je ne ſais déja que trop.

LA MARQUISE.

Que voulez-vous dire, Monſieur? ſeriez-vous devenu jaloux à préſent? cela ſeroit comique!

LE MARQUIS.

Pas tant que vous le croyez, Madame. Vous venez, en un moment, de changer l'opinion que j'avois conçue de vous.

LA MARQUISE.

Ce ton me paroît bien extraordinaire.

LE MARQUIS.

Vous ne devez vous en prendre qu'à votre imprudence; vous vous êtes trahie vous-même. Oui, Madame.

LA MARQUISE.

Quoi! parce que je crains qu'un de mes amis ne ſe trouve mal, vous conjecturez....

LE MARQUIS.

Que c'eſt votre amant?

LA MARQUISE.

Monſieur.....

LE MARQUIS.

Madame, je ſais plus, j'en ſuis ſûr & je peux vous en convaincre.

LA COMTESSE.

Marquis....

LE MARQUIS

Non, non; ne m'arrêtez pas, Madame. *A la Marquiſe.* L'Abbé d'Urmont, hier, vous a fort contrarié.

LA MARQUISE.

Quoi! il ſeroit capable?...

LE MARQUIS.

Non, ce n'eſt pas lui qui m'a inſtruit; vous lui avez fait défendre votre porte aujourd'hui, ainſi qu'à tout le monde; il n'y a qu'au Chevalier de Grépieres qu'elle étoit ouverte.

LA MARQUISE.

Le Chevalier auroit pu?.... Monſieur, plaignez-moi, mais ne me condamnez pas.

LA BARONNE

En vérité, Marquis, il eſt affreux à vous de faire de pareils reproches.

LE MARQUIS.

J'ai mes raiſons, Madame, & vous les allez ſavoir.

LA COMTESSE *à la Marquiſe.*

C'eſt lui qui a tendu le piége au Chevalier, qui n'eſt point coupable; Marquiſe, vous devez nous croire, & ſans vous-même, il n'auroit point de tort.

LA MARQUISE.

A qui ſe fiera-t-on à préſent?

LE MARQUIS.

A moi, Madame.

LA MARQUISE.

Que dites-vous? non, Monſieur, je ne vous reverrai de ma vie; vous êtes ſeul l'auteur de toutes mes erreurs & de tous mes maux; oui, c'eſt votre exemple & celui de tous vos ſemblables qui nous perd.

LE MARQUIS.

Eh bien, Madame, je veux tout réparer. Je mène depuis long-tems une vie languiſſante; je déſirois de vivre avec vous, je vous craignois, je n'oſois vous le propoſer; oubliez mes torts, les vôtres ſont effacez.

LA MARQUISE.

Je ne vous reprocherai jamais rien; mais ce que je me dois à moi-même, ne fera-t-il pas naître ſans ceſſe de nouveaux remords dans mon ame?

LE MARQUIS.

Oui, ſi vous vous y livrez; mais ſi vous êtes ſenſible à un retour auſſi ſincère & auſſi tendre, il doit vous occuper ſans ceſſe, & la douceur que vous goûterez à faire mon bonheur, fera naître le vôtre; nos erreurs paſſées nous garantiront de l'avenir; ce ne ſera pas des ſacrifices que nous nous ferons; rien ne pourra rompre des liens auſſi forts.

LA MARQUISE.

Il eſt affreux d'avoir à ſe repentir; mais il eſt bien doux de ſentir qu'on ne peut refuſer l'eſtime à ce que l'on doit aimer.

LE MARQUIS.

Je vous le jure, vous ſeule comblerez déſormais tous mes vœux. *Il embraſſe la Marquiſe.*

LA COMTESSE.

Vous êtes tous deux trop raiſonnables pour ne pas devenir heureux.

LA BARONNE.

Si vous vous étiez mieux connus d'abord, vous l'auriez ſûrement toujours été.

LA MARQUISE.

Baronne, Comteſſe, félicitez-moi donc?

LA COMTESSE.

Partons, nous aurons tout le tems de mieux jouir d'un exemple qui, s'il étoit plus ſuivi, empêcheroit la ruine & les malheurs de tant de gens nés pour être heureux.

FIN.

LE CHAT PERDU,

COMÉDIE

En un Acte & en Proſe.

PERSONNAGES.

LA MERE DURAND.

THERESE, *Fille de la Mere Durand.*

LE COMPERE MORIN.

VINCENT, *Neveu du Compere Morin.*

La Scène eſt dans la Maiſon de la Mere Durand.

LE CHAT PERDU,

COMÉDIE.

SCENE PREMIÈRE.

LA MERE DURAND, THERESE.

LA MERE DURAND, *ſortant d'une Chambre dont elle ferme la porte, & met la clef dans ſa poche.*

JE ne le trouve nulle part. Il ſera ſûrement perdu ce Chat.

THERESE.

Mais, ma Mere....

LA MERE DURAND.

Ma Mere, mon Pere.... c'eſt votre faute.

THERESE.

A moi?

LA MERE DURAND.

Sans doute, ſi vous faiſiez ce que je vous dis, cela ne ſeroit pas arrivé.

THERESE.

Eſt-ce que je peux garder votre Chat, moi?

LA MERE DURAND.

Et pourquoi pas? Vous dites que vous l'aimez tant.

THERESE.

Cela eſt bien vrai. Robin, Robin.

LA MERE DURAND.

Oui Robin. Si vous n'aviez pas laiſſé la porte ouverte, après le ſouper, il ne ſeroit pas ſorti. Vous ne pouvez pas filer dans la maiſon, ſans vouloir voir tous ceux qui paſſent devant la porte.

THERESE.

Quoi! par le tems qu'il fait, je ne pourrai ſeulement pas prendre l'air?

LA MERE DURAND.

Prendre l'air ! oh ! je ſais bien pourquoi ? c'eſt pour voir paſſer les garçons.

THERESE.

Les garçons ?

LA MERE DURAND.

Oui, votre Vincent ; mais je vous l'ai déja dit ; que je le voie encore venir ici.

THERESE.

Et quelle raiſon avez-vous ?

LA MERE DURAND.

Je vous rendrai compte, oui ; en un mot comme en cent, je vous dis que je ne le veux pas.

THERESE.

Mais n'eſt-ce pas un honnête garçon ?

LA MERE DURAND.

Je n'en ſais rien : il peut être honnête homme pour vous, mais il ne l'eſt pas pour moi.

THERESE.

Il a du bien.

LA MERE DURAND.

Je n'ai que faire de ſon bien, qu'il le garde.

THERESE.

Ah ! ſi vous pouviez en avoir quelque choſe, vous ne diriez pas cela.

LA MERE DURAND.

Qu'eſt-ce que cela veut dire ? Eſt-ce que j'ai jamais rien pris à perſonne ?

THERESE.

Je ne le dis pas non plus.

LA MERE DURAND.

Je ſais bien ce que vous voulez dire, vous me croyez avare.

THERESE.

Mais....

LA MERE DURAND.

Non, j'ai tort de ne pas tout jetter par les fenêtres ; voilà comme ſont les enfans, ils vous croient toujours plus riches que vous n'êtes ; ſi votre pere n'avoit pas tout mangé, je ne ſerois pas obligée de tant épargner que je fais.

THERESE.

Mon pere ! il n'oſoit pas broncher devant vous.

LA MERE DURAND.

Pardi, je le crois bien.

THERESE.

Comment a-t-il donc tout mangé?

LA MERE DURAND.

Allons, allons, taiſez-vous? elle veut raiſonner, je crois, voilà encore une belle morveuſe.

THERESE.

Mais dites-moi pourquoi vous n'aimez pas Vincent?

LA MERE DURAND.

Pourquoi?.... parce que.... il eſt cauſe que mon chat eſt perdu.

THERESE.

Voilà une belle raiſon! vous ne l'aimiez pas plus hier; mais je ſais bien pourquoi.

LA MERE DURAND.

Comment, comment, vous le ſavez?

THERESE.

Oui, je le ſais, & vous n'en aimeriez pas plus un autre.

LA MERE DURAND.

Un autre? cela peut bien être...

THERESE.

Oui, parce que vous ne voulez pas me marier.

LA MERE DURAND.

Vous marier! vous marier! comment oſez-vous prononcer ce mot-là?

THERESE.

Je ſavois bien moi que c'étoit cela.

LA MERE DURAND.

Vous marier! dans dix ans nous y penſerons. Enfin, que je ne voie plus Vincent ici, je vous le répète. Allons, je m'en vais chercher notre chat: ayez ſoin de fermer la porte; entendez-vous?

THERESE.

Oui, ma mere.

SCÉNE II.

THERESE, *auprès de la porte.*

J'AI envie de ne pas fermer la porte tout-à-fait; Vincent viendra peut-être.... oui; mais s'il vient, il voudra entrer.... & puis ma Mere

n'auroit qu'à nous ſurprendre..... allons, il vaut mieux la fermer.

Elle ferme la porte; elle prend ſon rouet & elle ſe met à filer.

Ce que c'eſt que l'avarice!.... il faudra bien tôt ou tard qu'elle me marie.... Que je ſuis malheureuſe de n'avoir que dix-ſept ans!... Vincent s'ennuiera peut-être d'attendre, & puis.... mais il m'a promis de m'aimer toujours.... Manqueroit-il à ſa parole? oh, je ſuis bien ſûre que non; car je n'y manquerois pas moi, & il m'aime autant que je l'aime, du moins je le crois..... On dit pourtant que les garçons ſont des trompeurs; ſi cela étoit vrai.... Il faut abſolument que je lui parle, oui.... Mais comment lui parler? Qu'eſt-ce que j'entends gratter à notre porte?.... ſeroit-ce Robin? Ecoutons.

SCENE III.

THERESE, VINCENT, *en dehors.*

VINCENT, *contrefaisant le chat.*

MIAOU, miaou.

THERESE.

C'eſt lui-même. *Elle quitte ſon ouvrage pour aller ouvrir la porte.*

Robin, Robin, attends-moi.

VINCENT, *en dehors.*

Miaou, miaou.

THERESE.

Allons, entre; ah! c'eſt Vincent.

VINCENT.

Oui, c'eſt moi.

THERESE.

Et le chat?

VINCENT.

Il n'y eſt pas; c'eſt moi qui miauloit.

THERESE.

Eh bien, qu'eſt-ce que tu veux?

VINCENT.

Je veux te voir.

THERESE.

Non, non; ma mere m'a défendu de te parler; allons, ſors.

VINCENT.

Quoi! tu aurois le cœur de me renvoyer?

THERESE.

Oui, oui; veux-tu que je ſois grondée par ma mere?

VINCENT.

Bon! elle eſt bien loin, elle ne reviendra pas de ſi-tôt; laiſſe-moi entrer.

THERESE.

Mais, en es-tu bien ſûr?

VINCENT.

Oui: elle cherche ſont chat par tout le village, elle ſera long-tems. Je m'en vais fermer la porte. *Il ferme la porte.*

THERESE.

Mais ſi elle revient?

VINCENT.

Je te dis que non. D'abord, elle ne trouvera pas le chat, car c'eſt moi qui l'ai caché chez nous; elle le cherche bien loin quand il eſt bien près.

THERESE.

Il eſt chez toi ;

VINCENT.

Oui.

THERESE.

Cela eſt bien mal de la faire courir comme cela.

VINCENT.

Non, parce que je l'ai fait exprès pour pouvoir te parler pendant qu'elle le cherchera.

THERESE.

Et qu'eſt-ce que tu as à me dire ?

VINCENT.

Peux-tu me le demander ? tu ne crois donc pas que je t'aime ?

THERESE.

Si, Vincent, je le crois ; mais....

VINCENT.

Comment, mais !... Thérèſe, tu as du chagrin.

THERESE.

Eh bien oui, Vincent ; c'eſt que je crains que tu ne m'aimes plus un jour.

VINCENT.

Moi ?

THÉRESE.

Oui, quand tu ſauras....

VINCENT.

Achèves donc ?

THERESE.

Quand tu ſauras que ma mere ne veut pas me marier de bien' long-tems.

VINCENT.

De bien long-tems ? Eh bien, qu'eſt-ce que cela fait ? pourvu que ce ſoit avec moi.

THERESE.

Voilà ce que je ne ſais pas encore ; mais eſt-ce que tu attendrois ?

VINCENT.

Comment, ſi j'attendrois ? aſſurément, puiſque je n'en aurai jamais d'autre que toi.

THERESE.

Nous avons de la patience, nous, mais les hommes n'en ont guère, à ce qu'on dit.

VINCENT.

Oui, quand on n'eſt pas aimé ; mais.... *Il veut l'embraſſer.*

THERESE, *prenant une lampe.*

Finis donc, laiſſes-moi.

VINCENT.

Que veux-tu faire?

THERESE.

Je veux allumer la lampe, le jour eſt tombé & l'on ne voit preſque plus clair.

VINCENT.

Eſt-ce que tu crains quelque choſe avec moi?

THERESE.

Non, mais je ſuis bien aiſe d'y voir, de peur de malheur; la nuit on ne ſait pas ce que l'on fait.

VINCENT, *ſuivant Thérèſe.*

Bon!

THERESE.

Allons, reſtes là.

VINCENT.

Eh bien, j'y reſterai, puiſque tu le veux; mais ſi tu m'aimois....

THERESE, *allumant la lampe.*

C'eſt parce que je t'aime que je veux te voir.

VINCENT.

C'eſt que tu te méfie de moi.

THERESE.

Peut-être.

VINCENT.

Eh bien, à préſent que tu vois clair, laiſſes-moi t'embraſſer.

THERESE.

Non, Vincent, je ne le veux pas, profitons plutôt du tems pour parler de nos affaires.

VINCENT.

Mais cela ſeroit bien-tôt fait.

THERESE.

Je te dis encore une fois, que je ne le veux pas; dis-moi plutôt comment nous ferons pour déterminer ma mere?

VINCENT, *d'un air indifférent & fâché.*

Je n'en ſais rien.

THERESE.

Ah, tu boudes? eh bien, à la bonne heure, Monſieur Vincent, je ſuis bien bonne de craindre de vous perdre, puiſque vous n'êtes pas plus inquiet que cela.

VINCENT.

Ah, Thérèſe, ne me parle pas comme cela, car tu me fends le cœur.

THERESE.

Pourquoi veux-tu faire auſſi ce que je ne veux pas?

VINCENT.

Eh bien, je te demande pardon.

THERESE.

Je te pardonne; mais que cela ne t'arrive plus.

VINCENT, *en l'embraſſant.*

Je te le promets.

THERESE.

Joliment, ſi c'eſt comme cela.

VINCENT.

Eh bien, oublie-le.

THERESE.

Oui, oublier! cela n'eſt pas aiſé. Dis donc à préſent comment nous ferons?

VINCENT.

Tiens, il me vient une idée: tu ſais comme mon oncle m'aime, comme il eſt bon, quoiqu'il ſoit un peu bruſque?

THERESE.

Oh, pour cela, oui.

VINCENT.

Il t'aime auſſi, il ſait notre amour, il faut le conſulter.

THERESE.

Je le veux bien. *On frappe à la porte.*

SCENE IV.

LA MERE DURAND, THERESE, VINCENT.

LA MERE DURAND, *en dehors frappant à la porte.*

THERESE!

THERESE.

Ah, c'eſt ma Mere.

LA MERE DURAND.

Thérèſe?

THERESE.

Allons, allons, j'y vais.

VINCENT.

Comment faire ? donne-moi la clef de ta chambre.

THERESE.

Je le voudrois bien ; mais ma mere l'a emportée.

VINCENT.

Eh bien ; quand elle ſera rentrée, dis que tu as beſoin d'y aller, tu laiſſeras la porte ouverte, je m'y coulerai tout doucement, nous ſauterons par la fenêtre & tu viendras chez nous.

THERESE.

Qui, moi, je m'en irois avec un garçon ?

VINCENT.

Mais, c'eſt chez mon oncle, & pour lui parler de notre mariage, pour trouver les moyens d'y faire conſentir ta mere. Allons, promets-moi.

LA MERE DURAND.

Eh bien, veux-tu ouvrir ?

THERESE.

Tout-à-l'heure. *A Vincent*, allons, puiſqu'il le faut, je le veux bien.

VINCENT.

Je vais me cacher derriere l'armoire. *Il ſe cache.*

LA MERE DURAND.

Allons donc?

THERESE, *ouvrant la porte.*

Vous êtes bien preſſée : j'allumois la lampe.

LA MERE DURAND.

Et pourquoi allumer la lampe? *Elle ferme la porte.* Allumer la lampe!

THERESE.

C'eſt pour voir clair.

LA MERE DURAND.

Oui, pour filer, cela eſt bien néceſſaire.

THERESE.

Eh bien, ma Mere, le Chat?

LA MERE DURAND.

Le Chat, le Chat; je ne ſais où il s'eſt fourré, je ne l'ai trouvé nulle part, & ſi j'ai couru que je n'en puis plus. J'aurois filé une bobine depuis ce tems-là. Voyons ce que vous avez fait.

THERESE.

Le voilà; mais....

LA MERE DURAND.

Quoi, mais? Vous n'avez rien fait?

THERESE.

C'eſt que je ſongeois.... ma Mere, avez-vous été chez le compere Morin?

LA MERE DURAND.

Pourquoi faire?

THERESE.

C'eſt que, comme c'eſt tout à côté de chez nous, le Chat pourroit bien y être.

LA MERE DURAND.

Tu voudrois bien y aller pour voir ſon neveu Vincent; mais j'aimerois mieux perdre notre Chat tout-à-fait que de t'y envoyer.

THERESE.

Allons, voilà que vous ne l'aimez plus à préſent ce pauvre Robin.

LA MERE DURAND.

Que je l'aime, ou que je ne l'aime plus, ce n'eſt pas ton affaire, pareſſeuſe; allons, va te coucher pour te lever demain de bonne heure.

THERESE.

Oui me coucher ; je ne dormirai pas, ſi je n'ai pas Robin.

LA MERE DURAND.

Il ne falloit pas le laiſſer perdre. *Thérèſe prend la lampe.* Vas-tu renverſer la lampe? Pourquoi la prends-tu?

THERESE.

Pour voir clair à me coucher.

LA MERE DURAND.

Tu ne ſaurois te coucher ſans lumiere?

THERESE.

Non, parce que j'ai peur. Donnez-moi donc la clef.

LA MERE DURAND.

La voilà. *Elle lui donne la clef.* Elle a peur, à cet âge là, & elle veut être mariée!

THERESE.

Si j'étois mariée, je n'aurois plus de peur.

LA MERE DURAND.

Attends, attends moi, que je t'entende encore parler de cela. *Thérèſe entre dans la Chambre &*

laiſſe la porte ouverte. La Mere Durand regarde & dit :

Veux-tu bien fermer la porte ?

THERESE, *la tirant très-fort.*

Elle l'eſt.

SCENE V.

LA MERE DURAND *filant*, VINCENT *caché.*

LA MERE DURAND.

MARIÉE ! mariée ! les Filles d'à-préſent n'ont que cela dans la tête.... il ſemble que les enfans ne ſont pas faits pour autre choſe.... quand ils peuvent travailler & vous aider, ils veulent vous quitter & emporter le plus beau de votre bien.... c'eſt vrai cela.... ah ! je te marierai.

VINCENT.

Miaou, miaou.

LA MERE DURAND.

Eh bien, le voilà ce vilain Chat que j'ai cherché par-tout.

VINCENT.

VINCENT.

Miaou, miaou.

LA MERE DURAND.

Attends, attends, Robin, où étois-tu donc caché ?

VINCENT.

Miaou, Miaou.

LA MERE DURAND.

Cette vilaine bête-là, qui m'a fait courir tout le Village.

VINCENT.

Miaou, miaou.

LA MERE DURAND.

Qu'eſt-ce que tu veux ? entrer dans la chambre ?

VINCENT.

Miaou, miaou.

LA MERE DURAND.

Thérèſe !

SCENE VI.

LA MERE DURAND, VINCENT, THERESE, *dans la Chambre.*

THERESE.

MA Mere.

LA MERE DURAND.

Le Chat eſt ici.

THERESE.

Oui?

LA MERE DURAND.

Allons, ouvre-lui la porte, il veut aller avec toi.

THERESE.

Tenez-vous tranquille, pour ne pas l'effaroucher.

LA MERE DURAND.

Je ne remue pas de ma place.

THERESE.

Robin, Robin.

VINCENT.

Miaou, miaou. *Vincent entre à quatre pattes dans la Chambre.*

LA MERE DURAND.

Eſt-il dans la chambre?

THERESE.

Oui, ma Mere.

LA MERE DURAND.

En ce cas-là, je m'en vais fermer la porte; car cette petite ſotte-là le laiſſeroit encore échapper. *Elle ſe lève & va fermer la porte, après avoir renverſé ſon rouet.*

SCENE VII.

LA MERE DURAND *revient en tâtonnant.*

Ou eſt donc ma chaiſe? Ah, la voilà. *Elle s'aſſied.* Et mon rouet? *Elle tâte.* Mais il étoit devant moi. Je n'y comprends rien; c'eſt ce vilain Chat qui eſt la cauſe de tout cela. Mon Dieu! la ſotte choſe que les enfans & les bêtes! *Elle ſe baiſſe en tâtant.* Ah! qu'eſt-ce que je ſens-là? Eſt-ce le rouet? Oui; c'eſt qu'il étoit tombé. *Elle le relève.* Pourvû qu'il n'y ait rien de caſſé encore. Et la quenouille? *Elle la cherche & elle la trouve.* La voilà. Tout cela fait

perdre plus de tems!.... voilà comme on n'eſt jamais riche! on épargne de la lumière d'un côté, & l'on perd du tems de l'autre. C'eſt de d'même du Chat, ſi je n'en avois pas, il ne me coûteroit rien à nourrir; mais les Rats & les Souris mangeroient tout ce que j'ai. Il faut avouer que l'on eſt bien malheureux! *On frappe à la porte.* Qu'eſt-ce que j'entends? *On frappe encore.*

SCENE VIII.

LA MERE DURAND, LE COMPERE MORIN.

LE COMPERE MORIN *à la porte.*

OUVREZ-donc la Mere Durand.

LA MERE DURAND.

Ah! c'eſt vous, compere Morin?

LE COMPERE MORIN.

Eh, oui; c'eſt moi.

LA MERE DURAND.

Qu'eſt-ce que vous voulez?

LE COMPERE MORIN.

Eh, pardi, je vous rapporte votre Chat.

LA MERE DURAND.

Mon Chat? il eſt ici.

LE COMPERE MORIN.

Je vous dis que non; puiſque je le tiens.

LA MERE DURAND.

Vous vous trompez.

LE COMPERE MORIN.

Non, non. Ouvrez, ouvrez.

LA MERE DURAND.

Je le veux bien, pour vous contenter. *Elle va à la porte en tâtonnant.*

LE COMPERE MORIN.

Eh, bien, venez-vous?

LA MERE DURAND.

Oui; c'eſt que je n'ai pas de lumiere, en avez-vous?

LE COMPERE MORIN.

Oui, oui; j'ai ma lanterne.

LA MERE DURAND *ouvrant la porte.*

Vous croyez donc m'apporter Robin?

LE COMPERE MORIN, *lui donnant le Chat.*

Voyez plutôt ſi je me trompe.

LA MERE DURAND, *prenant le Chat.*

Non, vraiment, c'eſt lui-même. Mais je ne comprends pas cela, il étoit ici tout à l'heure.

LE COMPERE MORIN.

Vous le croyez?

LA MERE DURAND.

Sûrement, je le crois.

LE COMPERE MORIN.

Je vous dis que cela ne ſe peut pas, puiſqu'il étoit renfermé dans notre huche.

LA MERE DURAND.

Eh, pardi, je m'en vais vous le faire dire par Thérèſe.

LE COMPERE MORIN, *riant.*

Oui, Thérèſe!

LA MERE DURAND.

Il faut qu'il ait ſauté par la fenêtre.

LE COMPERE MORIN.

Quand?

LA MERE DURAND.

Je vous dis, tout à l'heure.

LE COMPERE MORIN.

Mais la huche n'a pas été ouverte depuis le dîner ; puiſque nous n'avons pas ſoupé chez nous.

LA MERE DURAND.

Je n'y comprends rien.

LE COMPERE MORIN.

Ce que je ne comprends pas moi ; c'eſt que vous vouliez nous donner bien du tourment à tous les deux.

LA MERE DURAND.

Quoi à cauſe de ce Chat ; parce que je vous dis qu'il étoit ici tout à l'heure.

LE COMPERE MORIN.

Et non, ce n'eſt pas cela.

LA MERE DURAND.

Il s'eſt mis à miauler, & j'ai dit à Thérèſe de le faire entrer dans ſa chambre.

LE COMPERE MORIN.

Eh bien, ce n'étoit pas lui, ſi vous voulez que je vous le diſe.

LA MERE DURAND.

Puiſque je l'ai entendu.

LE COMPERE MORIN.

Ecoutez-moi, vous avez dit à votre fille qu'elle n'épouſeroit jamais mon Neveu.

LA MERE DURAND.

Aſſurément; j'en ſuis la maitreſſe, apparemment.

LE COMPERE MORIN.

Vous avez eu tort.

LA MERE DURAND.

Comment, j'ai eu tort?

LE COMPERE MORIN.

Sans doute, depuis ce tems là, le pauvre garçon eſt comme un fou, & je crains quelque malheur.

LA MERE DURAND.

Mais tout cela ne fait pas que mon Chat n'ait pas été ici tout à l'heure.

LE COMPERE MORIN.

Et ſi vraiment, c'eſt cela qui en eſt cauſe; mais cela vous regarde encore plus que moi; Thérèſe aime Vincent.

LA MERE DURAND.

Je le ſais bien.

LE COMPERE MORIN.

Pourquoi ne voulez-vous pas les marier enſemble ? Moi, je crains tout pour vous.

LA MERE DURAND.

Pour moi, pour moi ? Oh, je ſaurai bien les empêcher de ſe voir, ni de ſe parler.

LE COMPERE MORIN.

Voilà ce qui n'arrivera pas, vous le ſavez bien.

LA MERE DURAND.

Je le ſais bien ?

LE COMPERE MORIN.

Sans doute. Eſt-ce que malgré la défenſe de votre Mere, vous ne voyez pas Pierre Durand tous les jours, quand il étoit amoureux de vous ? Eſt-ce que je ne l'ai pas aidé à vous enlever ? Ce n'eſt pas à moi qu'il faut dire de ces choſes là.

LA MERE DURAND.

Ah ! ſi j'avois ſu ce qui arriveroit après notre mariage....

LE COMPERE MORIN.

Quoi ? Allez, allez, il faut que chacun ſoit heureux à ſon tour.

LA MERE DURAND.

Je vous dis que je ne veux pas marier ma fille.

LE COMPERE MORIN.

Il le faudra.

LA MERE DURAND.

Je vous dis que non, encore une fois.

LE COMPERE MORIN.

Vous y ſerez forcée.

LA MERE DURAND.

Et par qui?

LE COMPERE MORIN.

Par l'honneur & la raiſon, & moi, je ne vous demande rien pour eux; je les prendrai chez moi & je les nourrirai.

LA MERE DURAND.

Cela eſt différent; mais il m'en coûtera toujours quelque choſe, & je ne veux rien donner de mon vivant.

LE COMPERE MORIN.

On ne vous demande rien non plus.

LA MERE DURAND.

Non, à préſent; mais on me demandera

par la ſuite. Je ne veux pas entendre parler mariage du tout.

LE COMPERE MORIN.

Eh bien, empêchez-les donc de ſe parler, de ſe voir.

LA MERE DURAND.

Sûrement, je les empêcherai.

LE COMPERE MORIN.

Et ſi je vous diſois qu'ils ſont à préſent enſemble.

LA MERE DURAND.

A préſent? Vous rêvez.

LE COMPERE MORIN.

Je ne rêve point.

LA MERE DURAND.

Où cela? ici?

LE COMPERE MORIN.

Non, chez moi.

LA MERE DURAND.

C'eſt un conte; ma Fille eſt couchée, & j'ai fermé la porte quand le Chat eſt entré dans ſa chambre.

LE COMPERE MORIN.

Vous croyez que c'étoit le Chat?

LA MERE DURAND.

Sans doute.

LE COMPERE MORIN.

C'étoit mon Neveu qui contrefaiſoit le Chat; ils ont ſauté par la fenêtre & ils ſont venus chez moi; cela preſſe, il faut que vous voyez ce que vous voulez faire.

LA MERE DURAND.

Je ne le ſaurois croire. *Elle va voir dans la chambre, y laiſſe le Chat & rapporte la lampe.* Non, ma Fille n'y eſt pas. Que je ſuis malheureuſe!

LE COMPERE MORIN.

Non, vous n'êtes pas malheureuſe; c'eſt votre faute ſi tout cela eſt arrivé. Ils ſont venus me trouver pour me prier de vous engager à conſentir à ce que je vous propoſe; allons, rendez-vous.

SCENE DERNIÈRE.

THERÈSE, LA MERE DURAND, LE COMPÈRE MORIN, VINCENT.

THERESE, *ſe jettant aux genoux de la Mere Durand.*

AH, ma Mere!

VINCENT, *auſſi à genoux.*

Ah, Madame Durand!

LE COMPERE MORIN.

Allons, la Mere Durand, je m'engagerai par écrit.

LA MERE DURAND.

Ils m'attendriſſent, & vous auſſi; allons, levez-vous. Je conſens à tout, mes enfans; mais tenez-moi la parole que vous me donnez.

THERESE.

Oui, ma Mere, je vous le promets.

VINCENT.

Oui, oui, Madame Durand, il ne me faut rien de plus que Thérèſe.

LE COMPERE MORIN.

Je ſuis auſſi content que vous, mes enfans.

Allons venez vous-en boire un coup chez nous, & nous raiſonnerons de votre mariage, afin qu'il ſe faſſe au plutôt.

VINCENT.

Je vous demanderai auſſi Robin, la Mere, puiſque c'eſt à lui que je dois mon bonheur.

LA MERE DURAND.

Tu m'en donneras donc un autre?

VINCENT.

Oui, oui, ne vous embarraſſez pas, il ſera même plus beau.

LA MERE DURAND.

Pourvû qu'il ſoit auſſi bon, c'eſt tout ce que je veux.

VINCENT.

Ah, Thérèſe, quelle joie!

THERESE.

Nous ne nous croyions pas ſi près d'être heureux

FIN.

LE PRISONNIER,

COMÉDIE

En deux Actes & en Prose.

PERSONNAGES.

LE COMMANDANT.

LA COMMANDANTE.

LA MARQUISE DE VILMAUR.

LE COMTE DE MONBOURG.

LE MAJOR.

LEBRUN, *Valet du Comte.*

Un CAPORAL.

Des SOLDATS.

La Scène eſt dans une Citadelle de Flandre.

LE PRISONNIER.

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente la Place d'Armes d'une Citadelle plantée en quinconces, avec des Bancs, & dans le fond, un Château, avec des Tours, où ſont renfermés les Priſonniers.

SCENE PREMIÈRE.

LE COMTE, LEBRUN.

LE COMTE, *ſe promène en rêvant.*

OUI, le bonheur eſt en nous, dans notre cœur, c'eſt là qu'il réſide; & c'eſt ici que je l'apprends! Ah, Lebrun, je ſuis charmé, en-

chanté de mon ſort ! je ſens, j'éprouve ce que je ne connoiſſois pas encore.

LEBRUN.

Le prix de la liberté, ſans doute; mais quand en jouirons-nous? Votre affaire tire furieuſement en longueur.

LE COMTE.

En longueur? Comment! que veux-tu dire?

LEBRUN.

Peut-être me trompé-je. Seriez-vous prêt de ſortir d'ici?

LE COMTE.

De ſortir d'ici? Ah, Lebrun!

LEBRUN.

Ah, Lebrun! ah, Lebrun! mais vraiment ces exclamations-là m'inſtruiſent beaucoup. Pour moi, je m'ennuie très-fort d'être ainſi renfermé depuis ſix mois; ce lieu-ci eſt d'une triſteſſe affreuſe.

LE COMTE.

D'une triſteſſe affreuſe!

LEBRUN.

Oui, Monſieur: toujours des tambours, des patrouilles, des foſſés d'une profondeur! La

tête me tourne. Toute la nuit j'entends crier ſur tous les tons, *Sentinelle, prenez garde à vous? Qui va là? Alte-là? Caporal, hors de la Garde?* Quel diable de jargon! je ne dors point du tout. Vous riez, cependant rien n'eſt plus vrai; auſſi je ſens que je dépéris.

LE COMTE.

Nous ſortirons un jour, Lebrun; pour toi, tu peux ſortir dès-à-préſent, rien ne te retient.

LEBRUN.

Ah, Monſieur le Comte! croyez-vous que je ſois capable de vous abandonner comme cela dans votre malheur? Mais auſſi, quelle diable de fantaiſie de vous aller battre pour une femme que vous ne connoiſſez pas, & que vous ne connoîtrez peut-être jamais?

LE COMTE.

Et voilà la ſource de mon bonheur! je ſuis bien éloigné de m'en repentir!

LEBRUN.

Oui, ce diable d'homme meurt d'une maladie, ſix ſemaines après que vous l'avez bleſſé; on prend de-là occaſion de vous faire arrêter; on vous envoie ici & vos biens ſont mis en direction. Croyez-vous que votre Oncle ne

vous fera pas tenir renfermé le plus long-tems qu'il pourra, pour vous éviter encore quelques nouvelles folies?

LE COMTE.

Laiſſons-le faire, Lebrun, il m'importe peu. J'ai fait la plus agréable découverte, la plus intéreſſante!....

LEBRUN.

Je vous le répète, je ne vois de bonne découverte, moi, que de trouver un moyen de ſortir d'ici & promptement.

LE COMTE.

Ecoute-moi. Tu ſais l'abus que j'ai fait juſqu'à préſent de tous mes biens pour devenir heureux; que courant ſans ceſſe après les plaiſirs, ils ſembloient fuir devant moi, & que l'ennui les éclipſoit toujours; je ſuis bien changé, Paſquin! c'étoit ici que le bonheur m'attendoit.

LEBRUN.

Ici?

LE COMTE.

Oui: mon cœur n'avoit point encore aimé, & c'eſt dans la paix & la ſolitude, que l'on connoît le véritable amour.

LEBRUN.

Effectivement, vous voilà bien changé.

LE COMTE.

Ah, ſans doute, puiſque j'aime, j'adore la Marquiſe de Vilmaur.

LEBRUN.

La Marquiſe de Vilmaur? Comment, une Veuve ſage & vertueuſe, quelle fantaiſie! ah, Monſieur, vous n'y penſez pas! quelque belle que ſoit cette Dame, à votre âge, voilà un triſte amour, en vérité; ſi on ſavoit cela à Paris, que diroit-on de vous? On vous trouveroit bien baiſſé.

LE COMTE.

Tous les propos qu'on pourra tenir, ne me feront rien du tout, je t'aſſure.

LEBRUN.

Ah, ſortons d'ici, & je vous verrai bientôt changer de langage, former chaque jour un nouvel engagement, rendre tour à tour hommage à toutes les femmes des différens états, & rire ſûrement de tout ce que vous venez de dire.

LE COMTE.

Non, non, tu te trompes, c'en eſt fait, j'aime & c'eſt pour toute la vie.

LEBRUN.

Je le veux croire. Eh bien, parlons ſenſément. La Marquiſe ſortira d'ici, & vous, vous y reſterez, & vous n'en deviendrez que plus malheureux; on ne ſait pas trop même ce qui l'y retient, ſur-tout depuis deux mois que ſon frere qu'elle y avoit accompagné, eſt mort. Elle feint de ne pouvoir pas ſe ſéparer de la Commandante; mais celle-ci eſt trop ridicule, pour qu'il puiſſe y avoir une véritable amitié entr'elles.

LE COMTE.

C'eſt ce qui fait que j'oſe quelquefois me flatter....

LEBRUN.

De quoi? D'être aimé de la Marquiſe? Chimère, vous dis-je, effet de l'amour-propre.

LE COMTE.

Cependant, ſes yeux ſemblent me faire entendre que je ne lui déplaîs pas; ſon regard, ſon ſourire enchanteur, pénètrent mon ame, & me font eſpérer le ſort le plus heureux.

LEBRUN.

Bon ! c'eſt toujours là l'effet que produiſent des grands yeux, ils ſemblent regarder tendrement tout le monde ; on ne doit jamais compter ſur ces yeux-là.

LE COMTE.

Quoiqu'il en ſoit, tu ne parviendras pas à détruire l'eſpoir qui m'a ſéduit.

LEBRUN.

A la bonne heure, puiſque cela vous plaît ; mais s'il eſt ainſi, je dois vous avertir de prendre garde à vous.

LE COMTE.

Comment ?

LEBRUN.

C'eſt que Madame la Commandante vous regarde ſouvent d'une façon à déranger vos projets ; parce que quand la jalouſie s'en mêle une fois, il arrive ſouvent que....

LE COMTE.

Eh, tais-toi. Voici le Commandant & le Major, ainſi....

LEBRUN.

Ah, j'oubliois. J'ai une lettre à vous remettre.

LE COMTE.

Donne-donc & va-t'en. *Il lit la lettre pendant la Scène ſuivante au fond du Théâtre.*

SCENE II.

LE COMMANDANT, LE MAJOR, *avec une jambe de bois*, Un CAPORAL, LE COMTE.

LE COMMANDANT.

Eh bien, Monſieur le Major, vous dites donc que nous aurons huit cens de foin dans la demi-lune ?

LE MAJOR.

Oui, mon Commandant, & ſi vous voulez me laiſſer faire, je vous réponds que dans un an nous en aurons le double; parce que moi, tel que vous me voyez, je ſuis un cultivateur, & j'ai des moyens ſûrs pour réuſſir; premiérement....

LE COMMANDANT.

Monſieur le Major, je crois qu'il faudroit faire étendre un peu les glacis du chemin cou-

vert, ſous prétexte qu'on approche de trop près de la place, & qu'on peut faire des ſignes aux Priſonniers ; cela augmenteroit de beaucoup nos ſoins ; hem, hem, qu'en penſez-vous ?

LE MAJOR.

Cela eſt très-bien dit, mon Commandant, & ſi vous voulez, je me charge de cela, moi ; j'ai été Ingénieur autrefois, & perſonne ne trace plus habilement : il falloit me voir à un ſiége, j'allois toujours à découvert, rien ne m'arrêtoit ; quand j'étois une fois en train, j'aurois franchi tous les ouvrages d'une place ; parce qu'il n'y a qu'à aller d'une certaine maniere.

LE COMMANDANT.

Monſieur le Major, vous ferez mettre en priſon Sans-Quartier & Va-de-bon-Cœur ; le premier étoit en ſentinelle ſans chien à ſon fuſil, & l'autre n'avoit point de bayonnette....

LE MAJOR.

Cela ſe peut bien : je leur dis toujours ; car vous ſavez bien que perſonne n'eſt plus exact à faire l'inſpection tous les jours à la parade, il faut qu'ils n'aient pas eu ſoin de....

LE COMMANDANT.

Cela ne fait rien, cela ne fait rien, que ce ſoit leur faute ou non; parce que.... Vous entendez, Monſieur le Major?

LE MAJOR.

Aſſurément, aſſurément, il n'eſt pas beſoin de m'expliquer deux fois la même choſe, à moi, rien n'eſt plus clair; d'ailleurs, je ſuis l'intelligence même. Si bien donc un jour, c'étoit à l'ordre, la derniere campagne que j'ai faite; la derniere? Non; quand je dis la derniere, c'eſt-à-dire, l'avant-derniere en Italie, ſous le Maréchal de.... de.... Comment appelliez-vous? Le nom n'y fait rien, je diſois donc.... Eh, tenez; ce fut-là où je perdis ma jambe.... Enfin.....

LE COMMANDANT.

Il me vient une idée. Ne pourroit-on pas retrancher la lumiere du Corridor Saint-Sébaſtien? Cela feroit toujours trois chandelles par jour de gagnées, & à la longue.... Monſieur le Major?

LE MAJOR.

Oui, vraiment; c'eſt très-bien dit, on pourroit même faire un peu rogner des bûches du Corps-de-Garde.

LE COMMANDANT.

Cela eſt adroitement imaginé ! il faudra que nous reparlions un peu de tout cela ; ainſi venez-vous-en manger ma ſoupe, après nous raiſonnerons auſſi ſur le Cantinier & le Magaſinier ; mais avant tout, il faut dîner, Monſieur le Major ; voilà mon avis à moi.

LE MAJOR.

C'eſt bien le mien auſſi, Monſieur le Commandant ; & puis il y a toujours à gagner à mettre un tems entre la naiſſance d'un projet & ſon exécution, & comme diſoit feu Monſieur de la Barre, notre ancien Lieutenant-Colonel, qui avoit ſervi ſous feu Monſieur de....

LE COMMANDANT.

Adieu, Major ; je vais prendre un peu l'air dans le grand Baſtion pour gagner de l'appétit.

LE MAJOR.

C'eſt très-bien fait, & moi je m'en vais voir l'Hopital, les Caſernes, le Corps-de-Garde & le grand Magaſin ; de-là je rabattrai chez Madame la Commandante pour lui faire ma cour ; car il étoit bien tard hier au ſoir lorſque je la quittai, & je ſuis inquiet de....

LE COMMANDANT.

Allez, allez, Major.

SCENE III.

LE COMMANDANT, LE COMTE, Un CAPORAL.

LE COMMANDANT.

EH moi, je vais voir de ce côté-ci ſi je n'y trouverai pas le Comte. *Se retournant.* Ah! eh vous voilà, Monſieur le Comte? C'eſt juſtement vous que je cherche.

LE COMTE.

J'attendois, Monſieur, que vous euſſiez fini de donner vos ordres au Major, pour m'informer de vos nouvelles.

LE COMMANDANT.

Mes nouvelles ne ſont pas trop bonnes aujourd'hui, Monſieur le Comte.

LE COMTE.

Comment? Eſt-ce que votre bras, votre jambe, votre épaule, votre tête, vos yeux, tant de glorieuſes bleſſures, enfin, vous occaſionneroient quelque fâcheux reſſentiment?

LE COMMANDANT.

Eh non, non ; j'ai bien un peu de goute à ce genou-ci ; mais ce n'eſt pas cela, Caporal ?

LE CAPORAL.

Mon Commandant ?

LE COMMANDANT.

Qu'on ne laiſſe approcher d'ici perſonne quelconque.

LE CAPORAL.

Cela ſuffit, mon Commandant.

LE COMMANDANT, *au Comte.*

Vous voyez que, malgré les ordres de la Cour, je vous ai traité en ami, & que....

LE COMTE.

Je ſuis pénétré de vos bontés, Monſieur ; & je voudrois qu'il me fût poſſible de vous prouver combien j'en ſuis reconnoiſſant.

LE COMMANDANT.

Je vous en procurerai l'occaſion, Monſieur le Comte.

LE COMTE.

Je ſerai trop heureux ; ordonnez, je vous prie.

LE COMMANDANT.

Vous jouiſſez ici de la plus grande liberté; parce que vous êtes un homme de qualité, d'honneur, que vous m'avez plû, & que je me connois en homme moi. Hem, hem, Monſieur le Comte?

LE COMTE.

Je ſuis charmé de la bonne opinion que vous avez de moi.

LE COMMANDANT.

Ce que je vous dis là, je le dis à tout le monde, à la Commandante, au Major, à la Marquiſe.

LE COMTE.

A la Marquiſe? Eh bien?

LE COMMANDANT.

Voilà mon ſecret. Il ne vient perſonne, Caporal?

LE CAPORAL.

Non, mon Commandant.

LE COMMANDANT.

Ma femme, entre nous, ne ſauroit vivre encore long-tems; la Marquiſe eſt belle, jeune, riche, maîtreſſe de ſes volontés; elle m'enchante! Quand je la vois, la tête me tourne

de plaiſir, & cela me rappelle, en vérité, le tems où je n'étois encore que ſous-Lieutenant, en honneur.

LE COMTE.

Mais vraiment je le crois bien. Et ſait-elle votre amour?

LE COMMANDANT.

Eh non, je ne lui en ai point encore parlé; mais il eſt impoſſible que mes ſoins ne parviennent pas à la toucher; elle ſe plaît à m'enflammer, ſes regards minent vivement mon cœur; je voudrois ſavoir ſi les miens font le même effet ſur le ſien, & cela me paroît difficile; j'envoie ſouvent mes ſoupirs à la découverte, mais ils ne me rapportent rien.

LE COMTE.

Cela eſt fâcheux; cependant il ne faut rien bruſquer; car je crains pour cet amour là, celui que Madame la Commandante a pour vous; ce n'eſt pas que je blâme votre amour, au contraire; mais ſi elle vient à le découvrir, elle en ſera déſolée.

LE COMMANDANT.

Cela eſt très-bien dit, vous prévoyez tout, & vous ſerez un excellent Général; mais nous

n'avons point d'alertes à craindre de ce côté-là ; le Major me ſert d'armée d'obſervation ; il eſt amoureux de la Commandante, il croit que je ne m'en apperçois pas, & je le laiſſe faire ; parce qu'il couvre mes démarches, qu'il ne la quitte pas, qu'il la harcelle continuellement, & qu'il ne lui donnera pas le tems de s'appercevoir de mes ſentimens pour la Marquiſe.

LE COMTE.

Cela eſt très-heureux.

LE COMMANDANT.

Nous autres, Militaires, vous voyez comme nous ſavons tirer parti de tout. Ce que je déſirerois de vous, le voici : c'eſt que vous faſſiez connoître à la Marquiſe que mon cœur n'a pu réſiſter aux attaques vives & réitérées de ſes charmes ; que ſi j'ai le bonheur de lui plaire & qu'elle veuille de moi en légitime mariage ; que ſans attendre encore long-tems, vû la circonſtance.... Vous entendez, Monſieur le Comte ?

LE COMTE.

Oui, oui, à merveille ; je vois que cette conquête vous étoit réſervée & qu'elle vous convient très-fort.

LE

LE COMMANDANT.

Tout de bon ? Ecoutez donc ? J'ai fait une assez belle défense, mais je ne peux plus tenir, il faut bien capituler & rendre les armes; je sens qu'elle est faite pour tout vaincre, & elle doit en user généreusement avec moi. Dites-lui bien, je vous prie, que c'est pour toute ma vie que je m'engage à servir sous ses drapeaux.

LE COMTE.

Ne vous inquiétez pas, je lui parlerai comme pour moi-même.

LE CAPORAL.

Madame la Commandante vient par ici; faut-il la laisser approcher, mon Commandant ?

LE COMMANDANT.

Sans doute, sans doute. *au Comte.* Tâchez, je vous prie, d'aller aux nouvelles, de voir la Marquise, & vous me direz tantôt ce que vous aurez appris. Je vous demande pardon, Monsieur le Comte.

LE COMTE.

Vous vous moquez de moi, Monsieur le Commandant.

SCENE IV.

LE COMMANDANT, LA COMMANDANTE.

LA COMMANDANTE.

Eh bien, mon fils, que faiſiez-vous donc-là, avec le Comte ?

LE COMMANDANT.

Nous parlions de vous, Commandante.

LA COMMANDANTE.

Pourquoi s'en va-t-il, chaton ?

LE COMMANDANT.

Vous ſavez qu'il a beaucoup d'affaires, & j'imagine qu'il eſt allé écrire à Paris.

LA COMMANDANTE.

A propos d'affaires, j'oublioís de vous dire que le Major vous attend dans votre cabinet.

LE COMMANDANT.

Fort bien, fort bien : je ſais de quoi il eſt queſtion, & je vais le trouver. Vous reviendrez bientôt ? Ne me faites pas attendre pour dîner, Madame la Commandante.

LA COMMANDANTE.

Non, non, je ne ſerai qu'un inſtant, chaton; allez, allez toujours.

SCENE V.

LA COMMANDANTE.

Si le Comte pouvoit revenir actuellement que je ſuis ſeule! Pourquoi ne devine-t-il pas tout ce que mon cœur ſent pour lui? La joie que j'aurois de l'entretenir ſans témoins! — Je ne puis cependant douter qu'il ne m'aime; le reſpect le retient ſans doute. — Je vois régner dans toute ſa perſonne une tendre langueur qui m'aſſure de ſon amour. — Ne ſuis-je pas auſſi trop cruelle? Oui, oui. Il faut bien enfin calmer les tourmens que je lui cauſe! — Je n'ai jamais eu d'amans comme lui; ils étoient plus empreſſés, à la vérité; mais en même-tems ſi étourdis, ſi légers, ſi inconſtans!... Il y a un âge pour fixer les hommes; ils ne ſont, en nous aimant, que ce que nous ſommes nous-mêmes; ils veulent nous reſſembler &....

SCENE VI.

LA COMMANDANTE, LA MARQUISE.

LA COMMANDANTE.

AH! ma chere Marquiſe, d'où venez-vous donc? Il y a une heure que je vous cherche.

LA MARQUISE.

Je devine aiſément pourquoi. Je gagerois que c'eſt pour me parler du Comte; convenez-en? Vous devez être bien contente de moi, je vous en entretiens volontiers.

LA COMMANDANTE.

Ah! Madame, n'eſt-il pas charmant! & n'ai-je pas bien raiſon de l'aimer?

LA MARQUISE.

Je comprends que vous croyez avoir raiſon; mais je ſuis fâchée en même-tems que vous ne combattiez pas davantage.

LA COMMANDANTE.

Comment donc! que voulez-vous dire?

LA MARQUISE.

On vient de me mander que ſon affaire eſt

finie, & que celle de ſes créanciers eſt preſque arrangée.

LA COMMANDANTE.

Ah, Madame, vous êtes déſeſpérante!

LA MARQUISE.

Je vous dis ce que je ſais.

LA COMMANDANTE.

Quoi, vous pourriez croire qu'il m'abandonneroit, qu'il renonceroit facilement à me voir?

LA MARQUISE.

Je ne dis pas cela.

LA COMMANDANTE.

Que deviendra le plus tendre amour? Cet amour charmant qu'il m'a inſpiré? Ah! Marquiſe, qu'il ſache du moins combien je l'aime, & le projet que j'avois formé, le croyant ruiné, d'unir ſa deſtinée à la mienne, après la mort de mon mari.

LA MARQUISE.

Ce procédé étoit très-généreux.

LA COMMANDANTE.

Puis-je eſpérer, Madame, que vous voudrez bien l'en aſſurer?

LA MARQUISE.

En pouvez-vous douter? Vous connoiſſez toute mon amitié pour vous, Madame, vous ſavez que c'eſt elle ſeule qui me retient ici.

LA COMMANDANTE.

Ah! je voudrois le voir, lui parler; s'il va fuir rapidement & que je l'ignore; je ne veux pas qu'il me croye ingrate; il faut abſolument qu'il apprenne de moi-même tout ce que je ſens pour lui, peut-être que ſon amour le retiendra, & ſi j'oſois vous prier encore....

LA MARQUISE.

De quoi?

LA COMMANDANTE.

De me ménager un entretien avec lui; peut-être....

LA MARQUISE.

Allez, ſoyez tranquille & comptez ſur moi.

LA COMMANDANTE.

Que ne devrai-je pas à votre amitié! adieu, ma chere Marquiſe; je vais tâcher de me remettre un peu avant d'aller retrouver mon mari, le bon-homme m'aime tant, que voyant mon émotion, ma ſanté ſûrement l'inquiéteroit.

SCENE VII.

LA MARQUISE.

HÉLAS! ſon ridicule amour m'afflige, comme ſi le mien pour toi, cher Comte, devoit avoir le même ſort; non, non, je ne puis le croire; tes yeux, à chaque inſtant, me diſent le contraire, & j'ai tort, ſans doute, de craindre de n'être pas aimée de toi. Le voici, mon ame s'élance vers lui, & il ſemble n'approcher qu'en héſitant; m'abuſerois-je? Mais non, la timidité & le reſpect accompagnent toujours le véritable amour.

SCENE VIII.

LA MARQUISE, LE COMTE.

LE COMTE, *en héſitant.*

LA voilà ſeule; pourquoi ne profiterois-je pas d'un inſtant ſi favorable, pour ſavoir enfin mon ſort. Je tremble pour la premiere fois de faire un tendre aveu.

LA MARQUISE.

Vous me paroiſſez ſi occupé, Monſieur le Comte, que je crains que ce ne ſoit mal fait de vous diſtraire.

LE COMTE.

Me diſtraire, Madame! au contraire, c'eſt réunir toutes mes penſées vers leur véritable objet. Ne vous dois-je pas tous les charmes que je trouve dans cette ſolitude & tous les plaiſirs que j'y goûte? Ah, Madame! que ne puis-je vous apprendre....

LA MARQUISE.

Quoi? Vous ſavez combien je m'intéreſſe à tout ce qui vous regarde; parlez?

LE COMTE.

Eh bien, Madame....

LA MARQUISE.

Auriez-vous des nouvelles de Paris & de votre affaire?

LE COMTE.

Oui, Madame; mais ce n'eſt pas là....

LA MARQUISE.

Que vous mande-t-on de cette affaire?

LE COMTE.

Qu'elle va s'accommoder : une femme dont on ne me dit pas le nom, s'eſt miſe très-généreuſement à la place de mes créanciers, les paie, annulle par-là la direction & va rendre tous mes biens libres.

LA MARQUISE.

Ainſi vous le deviendrez bientôt vous-même, & cette nouvelle doit vous faire plaiſir.

LE COMTE.

Pouvez-vous croire, Madame, que je ſois ſi empreſſé de quitter ces lieux, ſur-tout.....

LA MARQUISE.

Mais vous ſeriez le premier qui voudroit prolonger ſa priſon.

LE COMTE.

Ah, Madame! tant que vous demeurerez ici, que pourrois-je préférer à cette demeure?

LA MARQUISE.

Paris, le monde qui a toujours de nouveaux charmes pour les gens de votre âge, qui ſuivent le torrent & qui courent avidemment après les plaiſirs.

LE COMTE.

Hélas! Madame, plus on les cherche, plus

on varie ſur leur choix, & moins ils nous ſatisfont ; il nous manque toujours quelque choſe, ſi le cœur n'y eſt pour rien ; & ſouvent, c'eſt loin du monde que ce charme délicieux, l'amour, ſe développe & nous enchaîne pour toute la vie.

LA MARQUISE.

On le croit dans les premiers momens ; mais encore cela eſt ſi rare !

LE COMTE.

C'eſt qu'il eſt ſi rare de trouver un objet qui le mérite à tous égards, & que l'on peut regarder comme unique ; mais quand il eſt trouvé, il n'en devient que plus précieux, & ſi notre bonheur faiſoit enfin le ſien, qui pourroit après cela nous toucher encore ?

LA MARQUISE.

L'on croit pouvoir réſiſter à l'habitude de voltiger, & l'on ſe laiſſe entraîner ſans en être le maître ; l'uniformité n'eſt ſupportable qu'à un certain âge.

LE COMTE.

Non, non, Madame, ce n'eſt pas avec un cœur comme le mien. Rien ne m'a jamais enchanté comme ce ſéjour, je n'ai goûté de ma

vie des plaiſirs plus vifs, plus ſenſibles ; les jours que j'ai paſſés près de vous, ſeront toujours ceux que je voudrois voir renaître ſans ceſſe.

LA MARQUISE.

Peut-être eſt-ce auſſi faute de mieux ; je me rends juſtice.

LE COMTE.

Quoi, Madame, après tout ce que je viens de vous dire, vous pourriez penſer....

SCENE IX.

LA MARQUISE, LE COMTE, LE MAJOR.

LE MAJOR.

AH! Monſieur le Comte, Madame la Marquiſe, je ſuis charmé de vous trouver enſemble, pour vous apprendre en même-tems, que je ſuis dans ce moment-ci l'homme du monde le plus content; vous ne devineriez jamais ce qui m'arrive actuellement.

LA MARQUISE, *à part avec humeur.*

De nous interrompre fort mal-à-propos.

LE COMTE, *à part.*

Que le Diable te mange! la peſte ſoit de l'homme.

LE MAJOR.

Je vois que vous êtes tous les deux fort ſurpris; mais ce n'eſt pas tout; je vous ai apperçus de loin, & j'ai dit cela eſt heureux, ils vont bien partager ma joie. Enfin vous allez ſavoir que j'obtiens, après bien des ſollicitations qui duroient depuis un tems infini; parce que vous ſavez les longueurs qui ſont inſéparables des affaires....

LA MARQUISE.

Eh bien, qu'obtenez-vous?

LE MAJOR.

Comment, je ne vous l'ai pas dit? C'eſt la ſurvivance du Commandant. N'eſt-ce pas pour moi la choſe du monde la plus agréable? J'eſpere que vous le ſentez comme moi, Madame?

LA MARQUISE.

Aſſurément.

LE MAJOR.

Et Monſieur le Comte auſſi.

LE COMTE.

On ne peut pas davantage. Voilà apparemment tout ce que vous aviez à nous dire, Monſieur le Major?

LE MAJOR.

Oh, que non; il faut bien d'abord que je vous faſſe des remercimens de la part que vous y prenez; cette grace étoit pour moi de la plus grande conſéquence, comme vous comprenez bien, ou plutôt comme je vais vous l'expliquer.

LE COMTE.

Non, non, il n'eſt pas néceſſaire, cela ſe

car elle ne pourra alors refuſer de m'épouſer; d'ailleurs, je ſuis très-vert encore; je me porte fort bien, & ſi je n'ai qu'une jambe, je n'en vas pas moins bon train; on me voit partout; ainſi je remplirai très-bien toutes mes fonctions, & je vous jure que Mars & l'Amour ſeront fort contents de moi. J'oublioís encore d'ajoûter....

LA MARQUISE, *donnant la main au Comte.*

Cela eſt très-bien, Monſieur le Major, une autre fois vous en direz davantage.

LE COMTE.

Ah! Madame, que je regrette les momens précieux qu'il vient de me faire perdre!

LE MAJOR, *les ſuivant.*

Comme je dîne avec vous, en vous accompagnant, je vous dirai le reſte.

Fin du premier Acte.

ACTE

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

LE COMMANDANT, LE COMTE.

LE COMMANDANT.

EH bien, parlez, hâtez-vous, Monſieur le Comte : qu'a répondu la Marquiſe ? A-t-elle été bien étonnée ; que puis-je eſpérer ? La croyez-vous ſenſible ? Sera-t-elle flattée de régner un jour ſouverainement ici ? Eſt-elle touchée de mon amour enfin ?

LE COMTE.

Je n'ai pu trouver encore le moment de lui en parler ; mais le jour ne ſe paſſera point que vous ne ſachiez à quoi vous en tenir. Soyez-en bien aſſuré.

LE COMMANDANT.

Je compte ſur vous comme ſur moi-même, & j'ai de nouvelles raiſons pour deſirer que vous vous hâtiez un peu ; je ne ſais ſi vous m'entendez, Monſieur le Comte.

LE COMTE.

La Marquiſe voudroit-elle nous quitter ? Je le crains.

LE COMMANDANT.

Ce n'eſt pas cela, ce n'eſt pas cela. Je n'ai rien voulu vous dire devant le monde ; mais je ſuis charmé de vous apprendre en particulier, que vous êtes tout-à-fait libre ; je n'en ai encore rien dit qu'au Major.

LE COMTE, *conſterné.*

Quoi, mes affaires ſeroient entiérement arrangées ?

LE COMMANDANT.

Oui vraiment ; il ſemble que cette nouvelle vous afflige, Monſieur le Comte.

LE COMTE.

Point du tout ; mais c'eſt que j'ai de la peine à croire que....

LE COMMANDANT.

Quand je vous dis que rien n'eſt plus vrai. Allons, allons, ne diſſimulez point avec moi, & convenez du plaiſir que vous reſſentez ; car on m'aſſure que c'eſt une femme charmante à qui vous avez cette obligation ; on

la dit fort riche ; que toute ſon ambition eſt de vous épouſer ; qu'elle vous aime à la folie, & ſans doute vous n'êtes pas ingrat ; ainſi je vous vois, dès à préſent, l'homme du monde le plus heureux, & je vous aſſure que j'en ſuis enchanté.

LE COMTE.

Je vous réponds que je ne comprends rien à cette aventure, & que j'ignore abſolument quelle eſt cette femme, dont vous me croyez ſi amoureux.

LE COMMANDANT.

Fort bien, fort bien ; J'aime votre diſcrétion, elle eſt rare à votre âge. Quoi vous ne vous êtes pas battu pour elle cet hiver ? Hem, hem, Monſieur le Comte.

LE COMTE.

Et vous croyez....

LE COMMANDANT.

Je fais plus, j'en ſuis sûr.

LE COMTE.

Je ne l'ai jamais vue, & je ne la connois point du tout.

LE COMMANDANT.

Quand je vous dis que je ſuis inſtruit. Je

n'en ai dit qu'un mot à la Marquiſe, & elle m'a paru charmée du bonheur qui vous arrive.

LE COMTE, *ſe récriant vivement.*

La Marquiſe ?

LE COMMANDANT.

Oui vraiment, elle eſt certainement bien de vos amies : elle connoît cette femme à ce qu'elle m'a dit, & elle prétend que vous jouirez avec elle du ſort le plus doux. Vous voyez que je ſuis au fait.

LE COMTE, *à part.*

Quelle étoit mon erreur, quand je me croyois aimé de la Marquiſe !

LE COMMANDANT.

Enfin je ſais que cette femme va arriver ici peut-être aujourd'hui, pour vous enmener à Paris.

LE COMTE.

Cette femme pour qui vous dites que je me ſuis battu ?

LE COMMANDANT.

Oui, le bonheur que vous allez goûter me repréſente d'avance celui où j'aſpire. Que j'en-

vie votre ſort, mon cher Comte! Eſt-il rien de ſi doux que d'aller ſe jetter dans les bras de ce qu'on aime, de régner dans ſon cœur, d'y commander & de voir tous ſes ordres prévenus! il n'y a point de Major, d'Aide-de-Camp, qui volent auſſi vîte que les deſirs, & point d'ennemi qui ſe rende avec plus de graces qu'une femme aimable & tendre. Partez, volez, où l'Amour & la Gloire vous appellent.

LE COMTE.

Ah, Monſieur! croyez-vous que je puiſſe être ſi heureux en vous quittant? Quelle ſociété peut être auſſi agréable que la vôtre? Combien j'ai appris de choſes avec vous! ceci me vaut preſqu'une campagne: un ancien Militaire tel que vous ne ſauroit être trop écouté, trop admiré!

LE COMMANDANT.

Ecoutez donc.... je ſuis bien-aiſe que vous penſiez comme cela, je crois que vous ſerez un jour un grand Officier; mais ce qui me fait plaiſir, & ce qui raſſure mon cœur alarmé, c'eſt de ce que vous n'êtes point auſſi empreſſé de nous quitter que je le craignois; parce que vous entendez?

LE COMTE.

Je ſerois bien ingrat! non, Monſieur; tant que vous voudrez bien me ſouffrir ici, je vous réponds d'y demeurer.

LE COMMANDANT.

Tout ce que je deſire ſeulement, c'eſt que vous ne partiez point avant d'avoir aſſuré mon bonheur.

LE COMTE.

Songez que j'en ſuis très-occupé.

LE COMMANDANT.

Hâtez-en donc le moment. Voici la Marquiſe, profitez de cet inſtant; je ne m'éloignerai pas afin de ſavoir mon ſort dès qu'elle vous quittera.

SCENE II.

LA MARQUISE, LE COMTE.

LA MARQUISE, *à part.*

VOYONS ſi l'épreuve que je voulois tenter me réuſſira, & ſi le Comte imagine ſon bonheur ; je ne pouvois trop m'aſſurer de ſon cœur, avant de le lui apprendre.

LE COMTE.

Ah, Madame ! vous voyez un homme au déſeſpoir.

LA MARQUISE.

Et pourquoi donc cela, Comte ?

LE COMTE.

Le Commandant vous a dit ce qui m'arrive, Madame, non-ſeulement je ſerai obligé de ſortir d'ici, mais on m'apprend encore que cette femme, qui a agi ſi généreuſement pour moi, m'aime, qu'elle veut que je l'épouſe ; enfin, c'eſt un myſtère affreux où je ne comprends rien.

LA MARQUISE.

Mais vous vous affligez-là de l'événement

le plus heureux qui pouvoit vous arriver, ce me ſemble.

LE COMTE.

Non, non, Madame, ce n'étoit pas-là pour moi le plus heureux événement; l'eſpoir avoit ſéduit mon cœur; je m'étois flatté.... Ah! Madame, j'en mourrai!

LA MARQUISE.

Je ne vous comprends point; cette femme a, dit-on, quelques appas, eſt aimable, & bien des gens ont ſouhaité, depuis qu'elle eſt veuve, de l'épouſer; la préférence devroit vous flatter.

LE COMTE.

Quoi, c'eſt vous, Madame, qui me conſeillez d'accepter ſa main?

LA MARQUISE.

Sans doute, & c'eſt un conſeil très-ſenſé. Que pouvez-vous lui reprocher? Elle vous a obligation, elle veut vous en marquer ſa reconnoiſſance.

LE COMTE.

Eh non, Madame, elle ne me doit rien, je ne la connois point du tout. Un étourdi l'inſulte au Bal devant moi, cela me déplaît,

j'en dis mon avis tout haut ; cet homme le trouve mauvais, il eſt tout ſimple que nous nous battions, & je ne vois rien là qui l'oblige à faire pour moi tout ce qu'elle fait.

LA MARQUISE.

Eh bien, plus votre ame eſt délicate, généreuſe, plus vous devez être touché de ſon procédé ; il doit vous aſſurer l'avenir le plus agréable avec elle.

LE COMTE.

Il faudroit qu'il me fût poſſible de l'aimer ; mais diſpoſe-t-on de ſon cœur ? Une paſſion funeſte s'eſt emparée du mien ; l'on me hait, ſans doute, & rien ne pourra jamais me dégager. Quel avenir délicieux je me promettois ! Dans un inſtant tout eſt détruit, & je n'en aime que plus ardemment.

LA MARQUISE.

C'eſt une folie d'aimer une ingrate : voyez celle qu'on vous propoſe, elle vous vengera facilement de ces prétendus mépris.

LE COMTE.

Et vous le pouvez croire, vous, Madame, vous ?

LA MARQUISE.

J'oſe vous en aſſurer; elle vous touchera, & je vous réponds que votre cœur ne tiendra pas devant elle.

LE COMTE.

Vous ne le connoiſſez pas, Madame, ce cœur dont vous parlez, ce cœur tout rempli.... & de qui?.... ah, Madame!

LA MARQUISE.

Un cœur vraiment tendre eſt toujours récompenſé : qui ſait aimer, mérite de l'être; il vient un jour que l'on n'eſpéroit pas qui nous amène enfin le bonheur après lequel nous ſoupirons.

LE COMTE.

Ah! que dites-vous? quoi! je pourrois eſpérer qu'un jour!....

LA MARQUISE.

Je voudrois pouvoir vous conſoler & adoucir vos maux; je ne puis, en partant d'ici, ſupporter l'idée de vous y laiſſer auſſi malheureux.

LE COMTE.

O ciel! quoi, vous nous abandonnez!

LA MARQUISE.

Oui, je pars demain ; je ſuis indiſpenſablement obligée de me rendre à Paris, & malgré l'état où vous êtes, je déſire de vous un plaiſir que j'eſpère que vous ne me refuſerez pas. Vous ſeul pouvez m'acquitter envers la Commandante, de toutes les marques d'amitié que j'ai eues d'elle depuis que je ſuis ici.

LE COMTE.

Je ſerai trop heureux, Madame ; exigez, ordonnez, ma vie eſt à vous, ainſi que toutes mes volontés.

LA MARQUISE.

Je ne demande qu'une légère marque de complaiſance de votre part. La Commandante vous aime, elle veut vous entretenir avant que vous partiez, & je me ſuis chargée d'obtenir de vous ce ſoir un moment d'entretien ici.

LE COMTE.

Je ne ſuis guères en état de l'entendre : que voulez-vous que je lui diſe ?

LA MARQUISE.

Tout ce que vous voudrez, je ne vous dicte rien. Y conſentez-vous ?

LE COMTE.

Oui, mais à une condition ; c'eſt que vous aurez la même complaiſance pour le Commandant qui eſt amoureux de vous, à en perdre l'eſprit, & qui m'a fait la même prière.

LA MARQUISE.

Quoi, ce n'eſt pas une plaiſanterie ?

LE COMTE.

Non, d'honneur.

LA MARQUISE.

Rien n'eſt plus ſingulier ! mais ce n'eſt pas la même choſe pour moi. Il ſera nuit, & il n'eſt pas décent....

LE COMTE.

Bon ! que riſquerez-vous ?

LA MARQUISE.

Eh bien, j'y conſens ; il ne ſera pas fort content de moi ; mais je ne ſaurois vous refuſer. Adieu, Comte. Nous nous reverrons encore ?

LE COMTE.

Hélas, Madame, je ne ſais plus ce que je vais devenir !

SCENE III.

LE COMTE.

LA vieilleſſe eſt bien ridicule ! Quelle fantaiſie, à cette femme-là, de m'aimer ?.... Il me vient une idée qui pourra me débarraſſer de ce fâcheux entretien & me laiſſer tout entier à mon amour. Il faut que j'attende ici le Commandant pour lui communiquer mon projet. Enſuite j'irai me jetter aux pieds de la Marquiſe, & j'y mourrai, ſi je ne peux réuſſir à la toucher.

SCENE IV.

LE COMTE, LEBRUN.

LEBRUN.

EH bien, Monſieur, nous allons donc ſortir d'ici ? Partirez-vous cette nuit ?

LE COMTE, *rêvant.*

Cette nuit ?

LEBRUN.

Oui c'en ſeroit toujours une bonne de

gagnée. Ah, quel plaiſir j'aurai de revoir Paris après ſix mois d'abſence; je ſuis dans une joie qui ne ſe conçoit pas. Les chevaux de poſte ſouffriront un peu de mon impatience. A quelle heure les voulez-vous? répondez donc?

LE COMTE.

Je te dirai cela demain.

LEBRUN.

Demain? c'eſt perdre bien du tems. Madame la Marquiſe part, je vous en avertis.

LE COMTE.

Je le ſais.

LEBRUN.

En ce cas-là, je ne comprends pas ce qui peut vous retenir encore ici.

LE COMTE.

Tu le ſauras, le Commandant vient; retire-toi ſans trop t'éloigner; nous aurons beſoin de toi.

LEBRUN.

Allons.

SCENE V.

LE COMMANDANT, LE COMTE.

LE COMTE.

MONSIEUR le Commandant, vous ſerez ſatisfait, la Marquiſe conſent à vous entendre ce ſoir ici.

LE COMMANDANT.

Tout de bon ? elle conſent à m'entendre ! ah, mon cher Comte, que je vous embraſſe ! j'eſpere qu'elle ne ſera pas mécontente de moi. J'attaque ſon cœur en règle, je le bas promptement en brèche, il ne tiendra pas long-tems, je vous réponds ; ceci ne ſera pas mon coup d'eſſai, & dans ma jeuneſſe..... Hem, hem, vous m'entendez, Monſieur le Comte ?

LE COMTE.

Je le crois. On m'a dit que vous aviez été fort amoureux de Madame la Commandante.

LE COMMANDANT.

Ah, ah, il falloit voir comme je vous la menai bon train : mais à propos d'elle, ceci devient fort embarraſſant ; le ſoir nous nous

promenons toujours enſemble ; ſur quel prétexte pourrai-je la quitter pour venir ici tout ſeul ? Hem, hem, Monſieur le Comte ?

LE COMTE.

Cela me paroît difficile, cependant j'imagine un moyen qui pourroit réuſſir, ſi vous y conſentez.

LE COMMANDANT.

Je ne demande pas mieux, dites, je vous prie, ſans héſiter.

LE COMTE.

Vous connoiſſez Lebrun ; c'eſt un original qui a le talent de contrefaire les gens ſupérieurement.

LE COMMANDANT.

Eh bien ?

LE COMTE.

Il faut, ſi vous le trouvez bon, que vous lui donniez tout votre habillement.

LE COMMANDANT.

J'en ai un tout pareil.

LE COMTE.

Fort bien.

LE COMMANDANT.

Achevez, achevez.

LE COMTE.

Lorſqu'il ſera nuit & que vous ſortirez de chez vous, il prendra votre place auprès de la Commandante, ſans qu'elle s'en apperçoive.

LE COMMANDANT.

On ne peut pas mieux.

LE COMTE.

Et moi, je vous prêterai cet habit, afin que ſi elle vous rencontre, elle ne vous reconnoiſſe pas.

LE COMMANDANT.

Cela eſt à ravir, & voilà un ordre de marche très-bien fait; ce ſera à moi à ſuivre l'itinéraire & à conduire le détachement.

SCENE VI.

LE COMMANDANT, LE COMTE, LEBRUN.

LE COMTE.

LEBRUN?

LEBRUN.

Monſieur le Comte?

LE COMTE.

Tu auras ſoin, lorſque le jour baiſſera, de te rendre chez Monſieur le Commandant, de faire tout ce qu'il te dira, & tu paſſeras chez moi avant.

LEBRUN.

Cela ſuffit.

LE COMMANDANT.

Il faudra que vous préveniez la Marquiſe, afin qu'elle ne s'y méprenne pas.

LE COMTE.

Sans contredit, c'eſt ce que je vais faire.

LE COMMANDANT.

Je vais m'en aller avec vous, nous cauſerons chemin faiſant.

SCENE VII.

LEBRUN.

APPAREMMENT que ce ſera un ordre que le Commandant me donnera pour avoir des chevaux de poſte ; je vous reverrai donc enfin, mon cher Paris ! je crois que je ſerois mort d'ennui ſi j'euſſe demeuré plus long-tems ici ; ma joie eſt ſans égale, la tête me tourne.

SCENE VIII.

LA COMMANDANTE, LEBRUN.

LA COMMANDANTE.

EH bien, Paſquin, ton maître va donc partir ?

LEBRUN.

Oui, Madame ; ah, que vous me faites de plaiſir !

LA COMMANDANTE.

Je te le demande ?

LEBRUN.

Oh, vous le ſavez mieux que moi, Madame ; vous avez, ſans doute, vû expédier l'ordre

pour nos chevaux de poſte ; ah, que je ſuis content !

LA COMMANDANTE.

Et crois-tu que le Comte ſoit auſſi charmé que toi de partir ?

LEBRUN.

Je n'en ſais rien, Madame ; je ne le reconnois plus ; il ne ſait ni ce qu'il dit ni ce qu'il fait ; je n'ai pu en tirer une parole.

LA COMMANDANTE.

Il étoit donc triſte ?

LEBRUN.

Triſte ? je crois que oui.

LA COMMANDANTE.

Ah ! vous ne partirez donc pas !

LEBRUN.

Comment, nous ne partirons pas ?

LA COMMANDANTE.

Non, non, Lebrun, j'aime à m'en flatter.

LEBRUN.

Vous vous en flattez vainement, je l'y déterminerai bien.

LA COMMANDANTE.

Il m'abandonneroit & je vivrois !

LEBRUN, *à part.*

Je l'avois fort bien prévu, elle eſt folle de mon Maître.

LA COMMANDANTE.

Que deviendrai-je ſans toi, cher Comte!

LEBRUN.

Ma foi, Madame, vous deviendrez ce que vous pourrez; mais vous ne nous retiendrez pas.

LA COMMANDANTE.

Je ne vous retiendrai pas?

LEBRUN.

Je vous en donne ma parole.

LA COMMANDANTE.

Mon cher Lebrun, il n'y a rien que je ne te promette.

LEBRUN.

Vous me donneriez même, que cela ne me feroit pas changer de ſentiment.

LA COMMANDANTE.

Que les hommes ſont ingrats!

LEBRUN.

Au contraire, nous allons chercher ceux qui nous aiment & que nous aimons.

LA COMMANDANTE.

Que vous aimez ? Attends donc un moment ?

LEBRUN.

Non, non, Madame. Adieu, adieu.

SCENE IX.

LA COMMANDANTE, LA MARQUISE.

LA COMMANDANTE.

AH ! Madame, il m'abandonne, il va partir !

LA MARQUISE.

Qui ? le Comte ?

LA COMMANDANTE.

Oui, Marquiſe, & dans l'inſtant.

LA MARQUISE, *à part les premiers mots.*

O ciel ! ſeroit-il poſſible que le déſeſpoir.... Qui vous l'a dit ?

LA COMMANDANTE.

Lebrun, qui ſort d'ici.

LA MARQUISE.

Cela ne ſe peut pas, je vous réponds qu'il m'a promis de venir vous entretenir ce ſoir ſous ces arbres.

LA COMMANDANTE.

Il vous l'a promis? Ah! Madame, ſeroit-il poſſible!.... Oui, j'eſpere tout de cet entretien, il ignoroit mon amour, peut-être qu'il en ſera touché & qu'il le retiendra. Que je ſuis impatiente de voir arriver ce moment! Le jour baiſſe déja; je viendrai me promener comme à l'ordinaire avec mon Mari, & je ſaurai bien me débarraſſer de lui pour venir trouver le Comte. S'il reſtoit, Madame, s'il reſtoit!.... Je m'en fuis pour revenir plutôt.

SCENE X.

LA MARQUISE.

LE Comte partiroit-il en effet aujourd'hui? On eſpere quand on aime juſqu'au dernier moment, & tout doit lui faire déſirer de me revoir encore. La légereté dont on l'a accuſé juſqu'à préſent, a occaſionné ma réſiſtance; je ne ſaurois trop le récompenſer des maux

que je lui ai fait ſouffrir ; il eſt tems enfin de lui apprendre que je l'aime. J'entends quelqu'un ; il eſt preſque nuit, mettons ce chapeau ; cette robe, qui reſſemble un peu à celle de la Commandante, & ce voile, tromperont aiſément le Comte, & en contrefaiſant ma voix, il me prendra ſûrement pour elle ; juſtement le voici.

SCENE XI.

LA MARQUISE, LE COMTE.

LE COMTE.

QU'EST devenue la Marquiſe ? je la cherche vainement. Me fuiroit-elle ?.... Mais, que vois-je ? ſeroit-ce déja la Commandante ? Où me ſuis-je embarqué !

LA MARQUISE, *contrefaiſant ſa voix.*

Ah ! cher Comte, enfin je puis vous parler ſans témoins.

LE COMTE.

C'eſt elle-même ; comment échapper ?

LA MARQUISE.

Eſt-il bien vrai que vous voulez nous quitter ?

LE COMTE.

Madame, vous ne devez pas croire que....

LA MARQUISE.

Parlez-moi naturellement.

LE COMTE.

Il ſeroit difficile de vous dire....

LA MARQUISE.

Je conviens que je vous ai traité trop rigoureuſement.

LE COMTE.

Madame....

LA MARQUISE.

Ma réſiſtance vous auroit-elle rebuté ?

LE COMTE.

Madame....

LA MARQUISE.

Vos yeux m'ont aſſuré tant de fois que j'avois pu toucher votre cœur ; m'auroient-ils trompée ?

LE COMTE.

Madame....

LA MARQUISE.

Parlez, pouvez-vous vous réſoudre à m'abandonner ?

LE COMTE.

Mais....

LA MARQUISE.

Si vous m'aimez encore, pourquoi vous taire ?

LE COMTE.

Je....

LA MARQUISE.

Craignez-vous que je n'approuve pas votre amour ?

LE COMTE.

Il eſt vrai que..,.

LA MARQUISE.

Vous ne me connoiſſez pas. Parlez, parlez, je vous le permets, & ſi vous m'aimez conſtamment....

LE COMTE.

Moi, Madame ?

LA MARQUISE.

Oui, je jure de n'être jamais qu'à vous. Pourquoi vouloir me fuir? Ah! cher Comte, ne puis-je faire votre bonheur!

LE COMTE.

Qu'entends-je? ce n'eſt pas la Commandante.

LA MARQUISE.

Non, je ne le ſuis pas.

LE COMTE, *s'approchant avec émotion.*

Ah! Madame, qui êtes-vous donc? parlez, je vous en conjure.

LA MARQUISE.

Je ſuis une femme qui vous aime depuis le premier inſtant qu'elle vous a vû, & que vous avez fait pour elle une action qu'elle ne ſauroit récompenſer.

LE COMTE, *s'éloignant.*

O ciel! c'eſt la femme maſquée!

LA MARQUISE.

Oui; c'eſt elle qui vous offre & ſa main & ſon cœur; pourrez-vous la refuſer?

LE COMTE.

Ah! Madame, en ſuis-je digne? & par

où méritai-je tant de bontés ? Mon cœur n'eſt plus à moi ; ſans doute il vous appartiendroit, s'il pouvoit être à une autre que celle que j'adorerai toute ma vie.

LA MARQUISE.

Il eſt donc à moi, Comte ; reconnoiſſez la Marquiſe de Vilmaur qui vous aime & qui vous aimera toujours.

LE COMTE, *ſe jettant aux genoux de la Marquiſe.*

Quoi ! c'eſt vous, Madame, c'eſt vous à qui je dois autant, c'eſt vous qui faites mon bonheur ? ſe peut-il que mon cœur ait pû vous méconnoître ? Trop occupé de la funeſte penſée que vous ne m'aimiez pas, pouvois-je me flatter d'un bien ſi précieux ? Que je ſuis bien récompenſé de tous les maux que j'ai ſoufferts !

LA MARQUISE.

J'entends quelqu'un. Il faut que ce ſoit le Commandant & ſa femme.

LE COMTE.

Eloignons-nous, je ne veux point parler à la Commandante.

LA MARQUISE.

Ni moi à ſon Mari. Que deviendront-ils donc?

LE COMTE.

Vous le verrez. *Ils ſe retirent dans le fond du Théâtre.*

SCENE XII.

LA COMMANDANTE, LEBRUN, *en Commandant*, LE COMTE, LA MARQUISE.

LEBRUN.

La ſoirée eſt charmante, & autrefois..... Hem, hem, vous m'entendez, Madame la Commandante?

LA COMMANDANTE.

Oui, oui, mon fils; je me rappelle toujours ce tems-là avec plaiſir, chaton; mais il fait beaucoup de ſerein aujourd'hui, & je crains que vous ne vous enrhumiez; rentrez, rentrez; je me promenerai avec la Marquiſe.

LEBRUN.

Moi, vous quitter! ah, vous ne me connoiſſez pas encore, Commandante.

LA COMMANDANTE.

Si votre complaiſance pour moi vous devenoit funeſte, je ne m'en conſolerois jamais.

LEBRUN.

Non, non, ne craignez rien. Mais je penſe que j'ai oublié de faire dire quelque choſe à l'ordre. Je viens dans l'inſtant.

LA COMMANDANTE.

Eh bien, allez, allez. Ah, je reſpire! Où eſt le Comte actuellement?

LEBRUN, *revenant.*

J'ai quelque ſcrupule de vous laiſſer ainſi ſeule, cela eſt trop malhonnête, & je penſe que demain il ſera encore tems.

LA COMMANDANTE.

Si cela eſt de conſéquence, pourquoi remettre?

LEBRUN, *s'en allant.*

Oui, oui, vous avez raiſon, j'y vais, j'y vais.

LA COMMANDANTE.

Ce ſera très-bien fait. Profitons de cet heureux inſtant.

LEBRUN, *revenant.*

Je vous retrouverai ici, n'eſt-ce pas Commandante ?

LA COMMANDANTE.

Oui, oui. Quoi, c'eſt encore vous ? vous m'avez fait peur.

LEBRUN.

Voudriez-vous une ſentinelle pour vous garder ? vous n'avez qu'à dire.

LA COMMANDANTE.

Non, vraiment. Une ſentinelle !

LEBRUN, *s'en allant.*

Eh bien, eh bien, promenez-vous, promenez-vous.

LA COMMANDANTE.

Une ſentinelle ! quelle propoſition ! il m'a fait frémir.

LA MARQUISE, *au Comte.*

Il eſt bien long-tems à ſe déterminer à la quitter.

LE COMTE.

Le coquin, ſe divertit.

LA MARQUISE.

Comment?

LE COMTE.

C'eſt Lebrun qui contrefait le Commandant. Le voici. *A Lebrun.* Cela eſt très-bien; va-t'en tout préparer pour notre départ.

SCENE XIII.

LA MARQUISE, LE COMTE, *dans le fond du Théâtre*, LA COMMANDANTE, LE COMMANDANT, *avec l'habit du Comte.*

LA COMMANDANTE.

J'ENTENDS venir quelqu'un, c'eſt ſans doute le Comte. Ah! moment précieux!

LE COMMANDANT.

Plus j'ai de peine à marcher aujourd'hui, & plus il m'eſt difficile de trouver cette chere Marquiſe; mais je crois que c'eſt elle que j'apperçois. Eſt-ce bien vous, Madame?

LA

LA COMMANDANTE.

Oui, oui, c'eſt moi. Venez, il y a long-tems que je déſirois de vous entretenir librement. Parlez bas.

LE COMMANDANT.

Puiſque vous voulez bien m'entendre, Madame, je ſuis trop heureux de pouvoir vous dire enfin, pour la première fois de ma vie, combien je vous aime.

LA COMMANDANTE.

Qu'il y a long-tems que je déſirois d'entendre ce mot de votre bouche!

LE COMMANDANT.

Vous approuvez donc mon amour?

LA COMMANDANTE.

Je l'approuve & je le partage, pourvu que vous me promettiez de m'aimer toujours & de ne me quitter jamais.

LE COMMANDANT, *baiſant la main de ſa Femme.*

Moi, vous quitter? moi, ceſſer de vous aimer? Non, non, je le jure à vos pieds: donnez-moi cette main charmante, que mes tranſports vous expriment la violence de mon amour!

LA COMMANDANTE.

Vous m'aimerez toujours ?

LE COMMANDANT, *lui baisant la main.*

Oui, toujours. Quelle main adorable !

LA COMMANDANTE.

Ah, ah, finissez donc ?

LE COMMANDANT.

Non, je ne me rassasierai jamais de la baiser. Haye, haye, haye !

LA COMMANDANTE.

Qu'avez-vous donc ?

LE COMMANDANT.

Ce n'est rien, Madame ; c'est la goute. Haye, haye, haye !

LA COMMANDANTE.

La goute ! vous, Comte ?

LE COMMANDANT.

Ah ! quelle crise ! haye, haye, haye le genou ! Moi, Comte ! ah ! Marquise, trahiriez-vous ma flamme ?

LA COMMANDANTE.

Moi, Marquise !

LE COMMANDANT.

Haye, haye le genou !

LA COMMANDANTE.

On vient, levez-vous, levez-vous?

LE COMMANDANT.

Je ne saurois, je n'en puis plus.

SCENE DERNIÈRE.

LA MARQUISE, LE COMTE, LE COMMANDANT, LA COMMANDANTE, LE MAJOR, *une lanterne à la main*, LE CAPORAL, DES SOLDATS.

LE MAJOR, *une lanterne à la main.*

PRENEZ garde que personne ne s'échappe: c'est par ici que j'ai entendu du bruit; c'est peut-être quelque Prisonnier qui cherche à s'évader?

LA COMMANDANTE.

Nous sommes perdus, levez-vous?

LE MAJOR.

Eh mais..... comment c'eſt vous, mon Commandant? quel eſt cet équipage?

LE COMMANDANT, *regardant le Major pendant qu'on le relève.*

C'eſt que la goute m'a pris....

LA COMMANDANTE.

Quoi! c'eſt vous, Monſieur?

LE COMMANDANT.

O ciel! que vois-je? quoi! me faire cet affront! corbleu, & en ma préſence, à moi-même!

LE MAJOR.

Voyez, voyez donc comme elle eſt belle à la lumière!

LA COMMANDANTE.

Infidelle!

LE MAJOR.

Point de courroux, il terniroit l'éclat de vos charmes.

LE COMMANDANT.

Trahir ainſi la foi conjugale d'un Commandant! ah, ventrebleu! ſi je n'avois pas la goute!

LA COMMANDANTE.

Allez, allez, vous êtes un vieux fou. *A part.* Quelle mépriſe cruelle!

LE COMMANDANT.

Madame la Commandante?

LE MAJOR.

Pouvez-vous quereller une ſi belle perſonne? vous êtes bien inhumain!

LE COMMANDANT.

Morbleu, Monſieur, mêlez-vous de vos affaires, & me laiſſez en repos.

LA COMMANDANTE, *ſe retournant pour s'en aller, elle voit la Marquiſe.*

Madame la Marquiſe, vous m'avez trompée!

LA MARQUISE.

Non, vous vous êtes trompés tous les deux.

LE COMMANDANT.

Hem, hem, Monſieur le Comte, vous m'entendez?

LE COMTE.

J'aimois Madame la Marquiſe, & je n'eſpérois pas qu'elle ſeroit ſenſible à mon amour; vous avez long-tems aimé Madame la Com-

mandante; je vous conſeille de ne point diſcontinuer de vous aimer & de nous imiter.

LE COMMANDANT.

Allons, Commandante, ſuivons les conſeils du Comte.

LA COMMANDANTE.

Je le veux bien; nos torts ſont les mêmes, ce ſeroit les prolonger que de ne pas les oublier.

VAUDEVILLE.

LE COMMANDANT.

AUROIS-JE cru que dans ma place
Quelqu'un de moi fût le vainqueur,
Et que l'on vînt, avec audace,
Attaquer & prendre mon cœur?
C'eſt envain qu'on eſt ſous les armes,
Il faut céder à tant de charmes;
L'Amour ne fait point de quartier,
Chacun devient ſon priſonnier.

LA COMMANDANTE.

Un Mari devient infidelle,
Il faut bien venger ſes appas;
Mais à quoi nous ſert d'être belle,
Si l'on ne fait que des ingrats?

Avec de l'or, il faut donc rendre
Un jeune Amant ſoumis & tendre;
L'Amour ne fait point de quartier,
Chacun devient ſon priſonnier.

LE MAJOR.

Pour voir couronner ma conſtance,
J'obtenois ce Commandement;
Mais envain; cette ſurvivance
Ne finira point mon tourment;
Oui, je vois qu'il faut qu'on s'attende
Qu'un jour j'épouſe une Marchande;
L'Amour ne fait point de quartier,
Chacun devient ſon priſonnier.

LA MARQUISE.

Envain on vante du veuvage
Les charmes & la liberté;
C'eſt dans le plus doux eſclavage
Qu'on goûte la félicité;
Plus on craint de devenir tendre
Et plus on eſt près de ſe rendre;
L'Amour ne fait point de quartier,
Chacun devient ſon priſonnier.

LE COMTE.

Quand les faveurs que l'on achette
Vous donnent les plus grands travers,
Glorieux de pareille emplette,
On croit avoir les meilleurs airs;
Mais reſpectant ce qu'on deſire
On eſt heureux quand on peut dire,
L'Amour ne fait point de quartier,
Chacun devient ſon priſonnier.

LEBRUN.

Tout à Paris, ravit, enchante,
Et l'on ne s'afflige de rien ;
L'on dépenſe, l'on bôit, l'on chante,
Et même ſans avoir du bien ;
Le plaiſir eſt toujours extrême,
On eſt aimé dès que l'on aime ;
L'Amour ne fait point de quartier,
Chacun devient ſon priſonnier.

FIN.

LE PATAGON,

COMÉDIE

En un Acte & en Proſe.

PERSONNAGES.

LA COMTESSE DE ROSEVAL.

LE MARQUIS DE FERVILLE.

ADÉLAIDE, *Femme-de-Chambre de la Comteſſe.*

LE DOCTEUR BRISTOL, *Médecin Anglois.*

M. CHARMÉ, *Poëte.*

M. CRESCENDO, *Muſicien.*

UN PATAGON.

COMTOIS, } *Laquais de la Comteſſe.*
LA FRANCE, }

La Scène eſt chez la Comteſſe.

LE PATAGON,

COMÉDIE.

SCENE. PREMIÈRE.

LE MARQUIS, ADÉLAIDE.

ADÉLAIDE.

ENTREZ, Monſieur le Marquis, & ne faites point de bruit; parce que je ne veux pas que Madame ſache que je vous ai parlé.

LE MARQUIS.

Quel eſt donc ce myſtère? Il ſemble que je vienne ici pour la premiere fois.

ADÉLAIDE.

Non ; mais j'ai peur que ce ne ſoit pour la dernière, ſi vous n'y prenez garde.

LE MARQUIS.

Vous vous moquez de moi ; malgré les vapeurs de la Comteſſe, je ſais qu'elle m'aime au fond, & je ne crains pas qu'elle m'échappe.

ADÉLAIDE.

Cependant avec la confiance que vous avez, je n'en ſerois pas ſurpriſe.

LE MARQUIS.

Je ne ſuis point fat, je l'aime ſincerement, & au lieu de la contrarier, je m'accommode à toutes ſes fantaiſies ; voilà ſur quoi je fonde ma confiance.

ADÉLAIDE.

Oui ; mais vous ne ſavez pas ce qui eſt près d'arriver ?

LE MARQUIS.

Non. Eſt-ce quelque idée bien biſarre qui lui a paſſé par la tête ? Je n'en ſerois pas ſurpris.

ADÉLAIDE.

Le Docteur Briſtol, que vous lui avez donné

pour Médecin, le croyez-vous réellement de vos amis ?

LE MARQUIS.

Oui, je l'ai connu pendant mon voyage d'Angleterre ; il m'a paru avoir de l'esprit & être honnête homme ; pour bon Médecin, c'est autre chose. Il emploie des manieres de remèdes fort extraordinaires, parce qu'ils sont simples ; & cette espèce de charlatannerie qui n'est pas dangereuse, peut guérir l'esprit de la Comtesse, ou ses nerfs, comme on appelle sa maladie.

ADÉLAIDE.

Je vous ai laissé dire ; mais apprenez qu'il vous sert fort mal.

LE MARQUIS.

Quelle folie !

ADÉLAIDE.

Oui, folie ! il lui a mis dans la tête un goût d'une vivacité fort extraordinaire, pour un homme qu'il protége.

LE MARQUIS, *riant.*

Quoi ; cela est bien vrai ?

ADÉLAIDE.

Riez, vous n'en aurez bientôt plus d'envie !

LE MARQUIS.

Et cet homme, quel eſt-il ?

ADÉLAIDE.

Ma foi, je n'en ſais rien. Il doit arriver de bien loin ; c'eſt un.... un Patagon qu'il ſe nomme. Savez-vous ce que c'eſt ? Un Roi à ce qu'on dit.

LE MARQUIS.

A peu près, & elle en eſt donc enchantée !

ADÉLAIDE.

Oui vraiment.

LE MARQUIS.

Eh bien, nous verrons.

ADÉLAIDE.

Vous m'impatientez.

LE MARQUIS.

Je vous réponds, ma chere Adélaide, que cet engouement-là ceſſera.

ADÉLAIDE.

Mais qui vous donne cette aſſurance ?

LE MARQUIS.

Le voici. Le Docteur Briſtol, pour amuſer la Comteſſe, lui raconte ſouvent des traits de

ſes voyages, & il lui a parlé d'une Iſle des Patagons.

ADÉLAIDE.

Oui; c'eſt cela même, elle m'en parle auſſi ſans ceſſe; elle dit que ces hommes-là ont onze pieds de haut; c'eſt ce qui m'a fait trembler pour vous.

LE MARQUIS.

Eh bien, vous verrez s'ils ſont ſi redoutables. Il falloit contenter le déſir qu'elle avoit d'en voir un, & c'eſt à quoi j'ai pourvu.

ADÉLAIDE.

Vous êtes un Amant rare. Faire venir un Patagon pour ſa Maîtreſſe; voilà ce qu'on appelle une attention merveilleuſe!

LE MARQUIS.

Pas tant que vous le croyez. Elle ne penſe plus à mon amour quand elle a quelque fantaiſie dans la tête, & je veux la guérir de celle-ci.

ADÉLAIDE.

Enfin, c'eſt votre affaire. J'entends Madame, faites comme ſi vous ne veniez que d'entrer.

LE MARQUIS.

Ne vous inquiétez pas.

SCENE II.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, ADÉLAIDE, COMTOIS, LA FRANCE.

LA COMTESSE *en peignoir, un Livre à la main, une Boëte à tabac, des Lettres & parlant à ſes Laquais.*

LA France, des réponſes à mes trois Lettres. *La France ſort.* Comtois, mes Chevaux, pour aller chercher le Docteur Briſſol; s'il n'eſt pas ici dans une heure. Ah, courez après la France; voici encore une Lettre pour Monſieur Floux le Peintre. *Au Marquis.* Monſieur le Marquis, je ſuis aujourd'hui dans un état cruel! Je ne vous dirai pas un mot; car je n'ai pas la force de parler. *A Adélaide.* Mademoiſelle, vous ne penſez à rien. Prenez donc ce Livre. Je dis le Livre, & non pas la Boëte.

LE MARQUIS.

Vous avez mal dormi cette nuit, peut-être?

LA COMTESSE.

Oh, dormi! je ne dors plus: je rêve, je me retourne, c'eſt un vrai tourment que cela, & le

le Docteur m'abandonne ? Je meurs de froid : un manteau, Mademoiſelle.

ADÉLAIDE.

En voilà un, Madame.

LA COMTESSE.

Eh bien, où eſt-il ? Ah, oui !.... Non.... Laiſſez-le là. C'eſt affreux l'état où je ſuis !

LE MARQUIS.

Il y paroît à l'altération de votre viſage.

LA COMTESSE.

L'altération de mon viſage ? Cela eſt tout-à-fait galant, Monſieur. Mademoiſelle ?.... Mon écritoire ?.... Non.... Du tabac. *Elle prend du tabac.* Monſieur le Marquis, vous vous croyez aimable avec votre groſſe ſanté ?

LE MARQUIS.

Moi, Madame ? Point du tout : mais je dors la nuit au lieu de veiller ; voilà ce que vous devriez faire.

LA COMTESSE.

Oui, cela eſt tout-à-fait noble ! ſe coucher de bonne heure, pour ſe bien porter ! mais cela eſt pitoyable ! je ne ſais où vous prenez tout ce que vous dites.

LE MARQUIS.

Je ne dis pas abſolument ſe coucher de bonne heure; mais ne pas tant veiller.

LA COMTESSE.

Pouſſez-moi donc ce fauteuil, Mademoiſelle. *Elle s'aſſied.* Mes nerfs ne tiennent à rien; c'eſt une pâte; il n'y a nuls reſſorts! *A Adélaide.* Avancez la toilette. Monſieur le Marquis vous m'excédez aujourd'hui! Je ſuis fâchée de vous le dire. Mademoiſelle, que voulez-vous que je faſſe de ce Livre? Mais aſſeyez-vous donc, Monſieur, vous piétinez ſans ceſſe, cela me fatigue horriblement! en vérité, vous n'avez nulle attention, il faut tout vous dire; il faudroit avoir une poitrine de fer, d'acier.

LE MARQUIS *s'aſſeyant.*

Je ne ſais pourquoi; mais, Madame, je ne mérite pas ces reproches.

LA COMTESSE.

Vous en méritez cent fois plus. Mademoiſelle, Monſieur Creſcendo ne vient point.

ADÉLAIDE.

Madame, à peine a-t-il reçu votre billet.

LA COMTESSE.

Allons, vous voilà comme le Marquis. Et Monſieur Charmé? Nulle nouvelle non plus?

LE MARQUIS.

Monſieur Creſcendo, Monſieur Charmé! je n'ai jamais entendu parler de ces gens-là.

LA COMTESSE.

Je le crois bien; vous n'avez nul goût. Mademoiſelle, des boucles comme diſoit Monſieur Floux. Vous en ſouvenez-vous?

ADÉLAIDE.

Oui, Madame.

LA COMTESSE *au Marquis.*

Vous ne connoiſſez pas Monſieur Floux, non plus?

LE MARQUIS.

Je vous jure que non.

LA COMTESSE.

C'eſt pourtant lui qui a deſſiné toutes les Ruines d'Herculanum; il connoît l'Antique comme les Grecs: c'eſt le premier Peintre qu'il y ait à préſent.

LE MARQUIS.

Je l'ignorois.

LA COMTESSE.

Monſieur Charmé eſt un Poëte délicieux! ſes vers ſe chantent d'eux-mêmes, ils me tranſportent, ils calment toutes mes inquiétudes!

LE MARQUIS.

C'eſt un homme précieux.

LA COMTESSE.

Non, Monſieur, ce n'eſt pas précieux qu'il faut dire. Savez-vous que rien n'eſt plus excédant que de n'avoir jamais le mot propre. Monſieur Creſcendo eſt le Muſicien de la Nature; il peint tout! l'agitation des feuilles, le bruit d'une caſcade, le vol des oiſeaux; un aveugle s'y méprendroit.

LE MARQUIS.

Cela eſt charmant!

LA COMTESSE.

Charmant, précieux! cela eſt divin; voilà le mot qui exprime. Je n'en puis plus! Mademoiſelle, du ſel de vinaigre, je vous prie.

LE MARQUIS *prenant un flacon ſur la Toilette.*

Je crois que le voilà.

LA COMTESSE.

Non, Monſieur, laiſſez cela. Mademoiſelle; c'eſt à vous que je le demande. En vérité, Monſieur, pour un homme qui dit qu'il ſait autant aimer; vous n'avez nulle délicateſſe, non....

LE MARQUIS.

Mais, Madame, vous ne me rendez pas juſtice.

LA COMTESSE.

Quoi? N'allez-vous pas vous plaindre à-préſent? Le ton langoureux m'affadit les nerfs, je vous en avertis.

LE MARQUIS.

Vous n'aurez plus ce reproche à me faire.

LA COMTESSE.

Des reproches, moi! que voulez-vous dire?

LE MARQUIS.

Rien, Madame.

LA COMTESSE.

Rien? C'eſt fort tendre.

LE MARQUIS.

La tendreſſe a un terme, Madame, il faut en convenir, & j'eſpère qu'à l'avenir, vous

ſerez plus contente de moi : votre amitié me ſera toujours précieuſe.

LA COMTESSE.

Je crois que vous rêvez ! qu'eſt-ce que vous parlez d'amitié ? Qu'eſt-ce que c'eſt que ce langage-là ? Mais répondez donc ?

LE MARQUIS.

Madame.... Je vais me marier ; puiſqu'il faut vous le dire.

LA COMTESSE.

Vous marier ! Mademoiſelle, vous croyez qu'il va ſe marier ?

ADÉLAIDE.

Oui, Madame ; moi, j'aime les gens qui ſe marient ; parce qu'à la fin, chacun à ſon tour.

LA COMTESSE.

C'eſt bien ſot ce que vous dites-là ! vous marier !.... Comment ſe marie-t-on ſans amour ? Cela fait mal au cœur !

LE MARQUIS.

Mais il peut naître du mariage.

LA COMTESSE.

Naître du mariage, l'amour ? Fi-donc,

Monſieur ! Enfin vous vous mariez, & vous venez me confier cela ; c'eſt tout-à-fait flatteur ; mais très-flatteur !. j'en ſuis en vérité charmée, enchantée !.... Vous me faites un mal, Mademoiſelle !... Mais finiſſez donc.

ADÉLAIDE.

Madame, je ne vous touche pas.

LA COMTESSE.

Vous vous mariez ? Vous devez avoir beaucoup d'affaires.

LE MARQUIS.

J'entends ce que cela veut dire ; vous voulez que je vous laiſſe.

LA COMTESSE.

Je ne vous dis pas cela ; ce ſera comme vous voudrez ; la gaucherie d'eſprit m'anéantit ! Vous verra-t-on ?

LE MARQUIS.

Madame....

LA COMTESSE.

Aujourd'hui, je le veux abſolument.

LE MARQUIS.

Oui, Madame.

LA COMTESSE.

Allez donc vous marier. Allez, allez.

SCENE III.

LA COMTESSE, ADÉLAIDE.

LA COMTESSE.

Je ne puis pas ſouffrir les hommes qui ſe marient; cela n'eſt plus capable de rien; nuls ſoins, plus d'égards.... En vérité, je ne ſais ce que j'ai....: Je ſuis oppreſſée.... J'ai de l'étouffement. Laiſſez-moi donc reſpirer..... Ah! il ſe marie!...., Il devoit pourtant m'aimer toujours!

ADÉLAIDE.

Mais, Madame, vous avez bien eu envie de vous marier auſſi.

LA COMTESSE.

Cela ſe reſſemble-t-il? Je peux & je dois faire tout ce qu'il me plaît.

ADÉLAIDE.

Il aura peut-être ſu l'infidélité que vous vouliez lui faire.

LA COMTESSE.

L'infidélité, Mademoiſelle ! apprenez que les femmes ne ſont jamais dans le cas de l'infidélité, il n'y a que les hommes. Comment, avec une ſanté déplorable, il faudra ne penſer qu'à un ſeul homme ! ne s'occuper que de lui, ne faire que ce qu'il veut, que ce qu'il lui plaît, n'eſt-ce pas ?

ADÉLAIDE.

Mais vous admiriez tant Aſtrée, il y a quelque tems.

LA COMTESSE.

Aſtrée avoit une ſanté de Villageoiſe, les tourmens, les pleurs, les inquiétudes, tout cela eſt bon pour ces gens-là. Enfin, il va ſe marier ! j'en ſuis bien aiſe..... Je me meurs ! dénouez mes rubans : je n'en puis plus !

SCENE IV.

LA COMTESSE, ADÉLAIDE, COMTOIS.

COMTOIS.

MONSIEUR le Docteur Briſtol.

LA COMTESSE.

Je ne puis pas continuer ma toilette. Allez-vous en, Mademoiſelle, je vous appellerai.

SCENE V.

LA COMTESSE, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR.

MADAME, je ne ſuis point été à l'hôtel depuis la matin; mais j'ai trouvé Monſieur la Marquis qui m'a dit que vous aviez envoyé chez moi. Qu'eſt-ce que c'eſt?

LA COMTESSE.

Ah! cher Docteur, mon mal augmente à chaque inſtant.

LE DOCTEUR.

Cela il doit être, voyez-vous; c'eſt un fort bon indiquement.

LA COMTESSE.

Quoi, je dois toujours ſouffrir?

LE DOCTEUR.

Non, je dis pas toujours, mais encore & puis plus. Porte vous à le ſpectacle, faites tout ce que vous avez envie, & tout il ira bien.

LA COMTESSE.

J'ai pris vos pilules; j'ai été ſoulagée d'abord; mais dans ce moment-ci, c'eſt pis que jamais.

LE DOCTEUR.

Oui, je vois fort bien.

LA COMTESSE.

Mon ame eſt tendue de noir.

LE DOCTEUR.

C'eſt l'épaiſſement de l'humeur; c'eſt un bon ſigne; tout cela il va ſortir promptement, tout enſemble.

LA COMTESSE.

C'eſt que j'eſſuye des contrariétés inſoutenables!

LE DOCTEUR.

Il faut pas, il faut pas, il faut pas, chaſſe tout cela, je vous prie.

LA COMTESSE.

Mais je n'en ſuis pas la maîtreſſe ; le Marquis en eſt la cauſe ; il m'eſt odieux !

LE DOCTEUR.

Si vous voulez ; je le purgerai demain, le Marquis, & puis tout cela il va mieux : il fera pour vous, je ſuis certainement sûr, le ſympathie ; il ſera plus fort.

LA COMTESSE.

De la ſympathie entre lui & moi, il n'y en aura jamais.

LE DOCTEUR.

Je croyois pourtant qu'il étoit ; mais il viendra, laiſſe-moi faire ; il eſt bon tempérament & cela il fera bien. Mange pourtant aujourd'hui un peu.

LA COMTESSE.

Mais quoi ?

LE DOCTEUR.

Tant qu'il vous plaît, la plaiſir il eſt la meilleur remède.

LA COMTESSE.

Puiſque vous le dites, cher Docteur, je le crois; mais où eſt-il le plaiſir?

LE DOCTEUR.

Partout: ſur vos yeux, dans votre viſage, & puis encore.... dans votre logis, je trouve toujours dé le porte.

LA COMTESSE.

Moi, je le trouve dans tout ce que vous dites.

LE DOCTEUR.

C'eſt un grand bonté; mais mon converſation il eſt ingratement, à cauſe de la langage que je ne ſuis pas encore bien au fait.

LA COMTESSE.

J'y trouve pourtant un charme, une expreſſion que perſonne n'a. Mais, à propos, je rafolle de votre Patagon. Quand artive-t-il?

LE DOCTEUR.

Je puis pas dire bien au juſte, peut-être à ce moment, dans cinq jours, demain, après; la vent il fait tout. Je dois avoir aujourd'hui le poſte d'Angleterre. Je trouverai peut-être chez moi.

LA COMTESSE.

Vous le connoiſſez beaucoup, celui qui vient ici?

LE DOCTEUR.

Oh, plus encore: nous fumions plus que ſept pipes de tabac enſemble, pendant ſix ſemaines tout le jour.

LA COMTESSE.

Et il a beaucoup d'eſprit?

LE DOCTEUR.

Oh, oui; j'ai trouvé beaucoup; mais il ne parle pas Anglois.

LA COMTESSE.

Vous entendez aſſez le François pour en juger.

LE DOCTEUR.

Il ne parle point François; il dit la langage de ſon pays.

LA COMTESSE.

Et avez-vous eu beaucoup de peine à apprendre cette langue-là?

LE DOCTEUR.

Moi, je n'ai point jamais ſçu: mais Monſieur Creſcendo il ſait fort bien; il vous dira.

LA COMTESSE.

Je l'attends & il n'arrive pas. Vous verrez le divertiſſement que je fais faire pour recevoir votre Patagon.

LE DOCTEUR.

Il aime beaucoup la muſique du tambour, par exemple.

LA COMTESSE.

C'eſt-il bon pour les nerfs?

LE DOCTEUR.

Oui, parce qu'il engurdit la nerf. Adieu, Madame, je marche, dans le moment, ſur un malade, & je reviens avec ma poſte d'Angleterre.

LA COMTESSE.

Docteur, ne ſoyez pas long-tems.

LE DOCTEUR.

Pas plus que le tems de marcher.

LA COMTESSE.

Adieu, Docteur, adieu. Je ne me porte bien qu'avec vous. Ecoutez, Docteur, je meurs d'impatience de voir votre Patagon.

LE DOCTEUR.

L'impatience il n'eſt pas bon pour le ſanté.

LA COMTESSE.

Cela ne me fait rien; je ne veux pas être contrariée.

LE DOCTEUR.

Vous ferez comme il vous plaît, Madame.

LA COMTESSE.

Ah! Docteur, vous êtes délicieux!

SCENE VI.

LA COMTESSE, ADÉLAIDE.

ADÉLAIDE.

MADAME, Monsieur Charmé est là-dedans, puis-je le faire entrer?

LA COMTESSE.

Sans doute : vous faites attendre un homme que j'attends moi, depuis le matin.

ADÉLAIDE.

Mais quand Madame est avec Monsieur le Docteur, je croyois....

LA

LA COMTESSE.

Vous croyez mal. Allons, Mademoiſelle, qu'il entre, & achevez de me coëffer.

ADÉLAIDE.

Monſieur Charmé, donnez-vous la peine d'entrer.

SCENE VII.

LA COMTESSE, M. CHARMÉ, ADÉLAIDE.

LA COMTESSE.

On vous a fait attendre, Monſieur Charmé, j'en ſuis furieuſe. Vous me trouvez dans un abattement, dont il n'y a que vous qui puiſſiez me tirer.

M. CHARMÉ.

Je ſerois trop heureux, Madame, ſi mes vers avoient ce bonheur là.

LA COMTESSE, *lui faiſant ſigne de s'aſſeoir.*

J'en ſuis sûre, vous dis-je. Vous êtes auſſi

trop modeſte ; un Auteur comme vous doit ſentir ce qu'il vaut.

M. CHARMÉ.

Je crois bien le ſentir auſſi, Madame ; mais les jaloux ſont toujours à l'affut du mérite pour le dénigrer.

LA COMTESSE.

Quoi, vous avez des jaloux ?

M. CHARMÉ.

Ah ! Madame, je n'ai que tout Paris ſeulement.

LA COMTESSE.

Je vous plains ; mais je ne ſuis pas jalouſe, moi ; vous pouvez me parler naturellement. Où en ſommes-nous ? Qu'a fait Monſieur Creſcendo ? Etes-vous mis en muſique ?

M. CHARMÉ.

Oui, Madame, & pas mal, il y a ſeulement de certaines choſes ; ou ſi Madame vouloit lui parler un peu....

LA COMTESSE.

Je lui parlerai, je lui parlerai, voyons toujours. Mademoiſelle, point de bonnet aujourd'hui, ſongez-y.

ADÉLAIDE.

Oui, Madame.

M. CHARMÉ, *tirant un papier de ſa poche.*

Madame, voici mon ſujet; c'eſt Vénus qui quitte l'Iſle de Paphos, pour venir dans l'Iſle des Patagons.

LA COMTESSE.

Délicieux, divin! ah! Monſieur, quelle imagination! ſûrement vous devez avoir bien des jaloux, vous avez raiſon.

M. CHARMÉ.

Madame.... Les Patagons ſont rangés en paliſſade à droite, & les Patagones à gauche. Ils ſont accourus ſur le rivage pour voir débarquer la Flotte galante de Vénus, qui paroît dans le lointain. Cela commence par un chœur.

CHŒUR DE PATAGONS.

Hurlons,
Chantons,
Chantons,
Hurlons,
Le prodige,
Le preſtige
Que nous voyons.

Chantons,
Hurlons,
Hurlons,
Chantons,
Le preſtige,
Le prodige
Que nous voyons.

LA COMTESSE.

Admirable, Monſieur Charmé! c'eſt gai, lyrique, & dans le genre, le coſtume : il n'y a que vous, il n'y a que vous capable de faire des Opéra. Mademoiſelle, vous n'admirez pas cela ?

ADÉLAIDE.

Mais, Madame, hurler ne me paroît pas agréable.

LA COMTESSE.

La mauſſade créature! vous ne comprenez rien. Apparemment que les Patagons hurlent en chantant; il faut tout vous dire, tout vous dire. Monſieur Charmé, continuez & ne l'écoutez pas.

M. CHARMÉ.

Madame, à préſent une Bergere Patagone vient chanter ſeule.

LA BERGERE.

Que les Merluches,
Que les Péruches,
Fendent les airs, fendent les eaux,
Pour accourir ſur ces côteaux.

Que nos chants ſe confondent,
Que tous les échos nous répondent.

Que les Merluches,
Que les Péruches,
Fendent les airs, fendent les eaux,
Pour accourir ſur ces côteaux.

Et puis le Chœur reprend.

Hurlons,
Chantons,
Chantons,
Hurlons,
Le prodige,
Le preſtige
Que nous voyons.

LA COMTESSE.

Voilà comme on peint la joie, l'étonnement, le raviſſement, l'empreſſement!....

M. CHARMÉ.

Ah, Madame, arrêtez, vous faites une Ariette ſans y ſonger.

LA COMTESSE.

Moi ?

M. CHARMÉ.

Sans doute ; voyez

Le raviſſement,
L'étonnement,
L'empreſſement.

Quel mouvement dans tout cela ! voilà ce qu'on appelle peindre.

LA COMTESSE.

Eh bien, c'eſt ſans m'en appercevoir. Vous ne vous en étiez pas apperçue non plus, vous, Mademoiſelle ?

ADÉLAIDE.

Non, Madame, je vous aſſure.

LA COMTESSE.

Vous n'entendez rien. Jugez donc, Monſieur, de l'excellence de vos vers, puiſqu'ils en font faire aux autres.

M. CHARMÉ.

Madame.... je ſuis bien flatté....

LA COMTESSE.

Monſieur ; mais comment tous les Muſiciens ne courent-ils pas après vous ?

M. CHARMÉ.

Madame, cela ſeroit inutile ; j'ai donné ma parole à Monſieur Creſcendo de ne travailler que pour lui.

LA COMTESSE.

Ah, c'eſt d'un honnête homme cela, par exemple, on ne peut que vous louer. Voyons la ſuite. Mademoiſelle, laiſſez-moi, & écoutez pour vous former le goût.

M. CHARMÉ.

Le Roi des Patagons va au-devant de Vénus ; marche de tous les Patagons. Les Néréïdes, les Tritons, les Amours, chantent, courent, nagent, voltigent ; les airs ſe parfument, ce que l'on n'a point encore vû.

LA COMTESSE.

Ah, vous avez bien raiſon, ſi l'on peut ne ſentir plus le ſuif : mais il faut que ces odeurs ne fatiguent pas les nerfs.

SCENE VIII.

LA COMTESSE, M. CHARMÉ, ADÉLAIDE, COMTOIS.

COMTOIS.

MONSIEUR Crescendo demande à voir Madame.

LA COMTESSE.

Monsieur Crescendo? Faites entrer.

ADÉLAIDE.

Madame sonnera quand elle aura besoin de moi.

LA COMTESSE.

Oui, oui. Eh bien, Monsieur Crescendo, où est-il donc?

COMTOIS.

Le voici.

SCENE IX.

LA COMTESSE, M. CHARMÉ, M. CRESCENDO.

LA COMTESSE.

ALLONS, Monſieur Creſcendo, je vous attends avec un empreſſement, un deſir....

M. CRESCENDO.

Madame la Comteſſe me fait bien de l'honneur.

LA COMTESSE.

N'êtes-vous pas enchanté des paroles de Monſieur Charmé?

M. CRESCENDO.

Oui, Madame, ſur-tout depuis que j'ai changé tout plein de choſes.

LA COMTESSE.

Comment, changé?

M. CHARMÉ.

Madame, ne ſouffrez pas cela, je vous prie.

M. CRESCENDO.

Madame, ces Meſſieurs font des vers; mais

ils ne font pas de la Muſique, & c'eſt la Muſique qui fait tout.

LA COMTESSE.

Mais le Poëme eſt le deſſein, l'enſemble...?

M. CRESCENDO.

Oui, oui; mais la Muſique eſt ce qu'on vient entendre; ainſi il faut que ce ſoit elle qui ait le pas.

M. CHARMÉ.

Le pas? Non, Monſieur, voilà ce que je diſputerai.

LA COMTESSE.

Eh, Meſſieurs, ne diſputons pas, je vous prie; il n'eſt pas queſtion ici de la prééminence de la Muſique ou de la Poëſie. Les vers de Monſieur Charmé, la conduite de ſon Poëme, raviſſent!

M. CHARMÉ.

Vous en conviendrez bien, Monſieur?

M. CRESCENDO.

Monſieur, Monſieur, il faut voir tout cela en muſique.

LA COMTESSE.

Mais, Monſieur, le premier coup-d'œil eſt

enchanteur. Cette Vénus, flottant ſur les eaux avec tout ce qui l'environne....

M. CRESCENDO.

Voilà préciſément ce que j'ai changé.

M. CHARMÉ.

Quoi, Monſieur?....

M. CRESCENDO.

Ce n'eſt rien; ce n'eſt que le titre à changer: au lieu de Vénus dans l'Iſle des Patagons, je mets Jupiter; qu'eſt-ce que cela fait?

M. CHARMÉ.

Tout, tout, Monſieur.

M. CRESCENDO.

Non, je mets des hommes à la place des femmes, & des femmes à la place des hommes.

M. CHARMÉ.

Monſieur, en ce cas-là, je retire mon Poëme.

M. CRESCENDO.

Ah, tant que vous voudrez, je ſais m'en paſſer.

LA COMTESSE.

Un moment, Meſſieurs. Monſieur Charmé,

écoutons, je vous prie. Monſieur Creſcendo, pourquoi ce changement ? car le plan eſt de moi, c'eſt moi qui veut que Vénus aime un Patagon; c'eſt une allégorie.

M. CRESCENDO.

Madame, trouvez-moi donc une voix pour chanter Vénus, quand j'ai des baſſes-tailles à choiſir pour faire mon Jupiter ?

LA COMTESSE.

Je conviens que les baſſes-tailles.... mais c'eſt qu'il n'y a point de tendreſſe dans les baſſes-tailles.

M. CRESCENDO.

Eh, Madame, tous les Bergers ſont baſſes-tailles à préſent.

LA COMTESSE.

Cela eſt vrai; mais avez-vous auſſi changé les paroles du premier chœur ?

M. CRESCENDO.

Non, Madame, quand les choſes me conviennent, je les conſerve avec ſoin.

LA COMTESSE.

C'eſt qu'il m'a paru divin !

M. CHARMÉ.

Il eſt fait pour la Muſique, je crois.

Fendez les airs, fendez les eaux.

M. CRESCENDO.

Oui, oui.

LA COMTESSE.

Pourriez-vous me faire entendre ce premier chœur?

M. CRESCENDO.

Oui, Madame; c'eſt par où je commence.

LA COMTESSE.

Vous voyez bien que tout n'eſt pas changé, Monſieur Charmé; il faut avoir patience.

M. CRESCENDO.

Si Madame veut me faire l'honneur de m'écouter, voici le chœur.

Il chante & il contrefait un Chœur.

Tan tan tan tan
Tirelititi
Tan tan tan tan
Tron tron tron tron
Ti ti ti ti ti
Ta ta ta ta ta
Tirelititi
Tron tron tron tron

LA COMTESSE.

Fort beau, Monſieur Creſcendo, raviſſant!

M. CRESCENDO *chante.*

Tan tan tan tan
Tirelititi
Tan tan tan tan
Tron tron tron tron
Ti ti ti ti
Ta ta ta ta ta
Tirelititi
Tron tron tron tron.

LA COMTESSE.

Cette Muſique-là eſt fort bonne, Monſieur Charmé.

M. CHARMÉ.

Oui, avec les paroles, cela ne ſera pas mal.

M. CRESCENDO.

Avec les paroles? Mais elles y ſont toutes.

LA COMTESSE.

Je ne les ai pas diſtinguées du tout.

M. CRESCENDO.

Madame, dans un chœur, ce n'eſt pas l'uſage. Ecoutez cependant. *Il chante.*

Tan tan tan tan
Tirelititi

Tan tan tan tan
Tron tron tron tron
Ti ti ti ti
Ta ta ta ta ta
Tirelititi
Tron tron tron tron.

LA COMTESSE.

Je n'y comprends pas davantage.

M. CHARMÉ.

Ni moi non plus, je vous aſſure.

M. CRESCENDO, *riant.*

Ah, ah, ah, Madame, je ſais bien pourquoi.

LA COMTESSE.

Dites donc?

M. CRESCENDO.

C'eſt que j'ai traduit les paroles Françoiſes en Patagon.

LA COMTESSE.

Ah, il n'y a rien à dire, vous êtes un homme merveilleux!

M. CRESCENDO.

Voilà ce que c'eſt que de ſavoir cette langue-là, & je m'en ſers très-ſouvent; la langue Patagone eſt très-ſonore.

LA COMTESSE.

Oui ?

M. CRESCENDO.

Sans doute ; tenez voyez. Patagon, Patagon, Patagon : cela exprime tout. J'en mets ſouvent dans tous mes Opéra, & quand vous croyez ne pas entendre les paroles, c'eſt que les Acteurs chantent en Patagon.

LA COMTESSE.

Ah, je ne ſavois pas cela.

M. CRESCENDO.

Au lieu de dire, par exemple,

Chantons,
Hurlons,

Je dis,

Tan tan tan tan
Tirelititi, &c.

M. CHARMÉ.

Madame, approuvez-vous cela ?

LA COMTESSE.

Comment, ſi je l'approuve ?

M. CHARMÉ.

Eh bien, il peut faire tout votre Opéra, en

en Patagon ſi vous voulez ; pour moi, quand je fais des paroles, je veux qu'on les entende.

M. CRESCENDO.

Monſieur Charmé, vous êtes un ingrat.

M. CHARMÉ.

Un ingrat, Monſieur, un ingrat ?

LA COMTESSE.

Eh, Meſſieurs....

M. CRESCENDO.

Oui, Monſieur, un ingrat, & vous m'avez une très-grande obligation. Quand mes accompagnemens empêchent qu'on entende vos vers, je le fais par amitié pour vous.

M. CHARMÉ.

Mes vers ſont bons à entendre, Monſieur Creſcendo.

M. CRESCENDO.

Oui, Monſieur ? Eh bien, la premiere fois j'adoucirai tout, & on n'en perdra pas un mot ; je me vengerai, puiſque vous le voulez.

M. CHARMÉ.

Mes paroles ſoutiendront votre muſique.

M. CRESCENDO.

Ma muſique n'a pas beſoin de paroles.

M. CHARMÉ.

Tant mieux, Monſieur, vous n'en aurez plus. Adieu, adieu.

LA COMTESSE.

Mais, Monſieur Charmé, un moment.

M. CHARMÉ.

Non, Madame, non; qu'il vous faſſe des paroles, puiſque vous l'admirez tant.

SCENE X.

LA COMTESSE, M. CRESCENDO, ADÉLAIDE *entre.*

LA COMTESSE.

TOUT votre Opéra eſt-il fait dans ce goût-là, Monſieur?

M. CRESCENDO.

Oui, Madame.

LA COMTESSE.

En vrai Patagon? Allons finiſſez, Mademoiſelle.

M. CRESCENDO.

En vrai Patagon. Ce ſera peut-être ce que j'aurai fait de plus beau. Quand vous en voudrez entendre une répétition, tout eſt copié.

LA COMTESSE.

Une répétition ? Mais aujourd'hui même.

M. CRESCENDO.

Je ne le peux pas. Si Madame la Comteſſe veut demain, je raſſemblerai tous les Muſiciens.

LA COMTESSE.

Demain ? Sûrement, Monſieur Creſcendo ; demain.

M. CRESCENDO.

Madame, je crois que vous ſerez contente. Je m'en vais promptement.

LA COMTESSE.

Vous ne m'oublierez pas ; car je ſuis d'une impatience....

M. CRESCENDO.

Non, non, Madame, vous y pouvez compter.

SCENE XI.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, ADÉLAIDE, COMTOIS.

COMTOIS.

MONSIEUR le Marquis de Ferville.

LA COMTESSE, *du ton de reproche.*

Vous revenez de bonne heure, Monſieur.

LE MARQUIS.

Madame, c'eſt que que j'ai eu beaucoup d'affaires.

LA COMTESSE.

Vous avez tout perdu.

LE MARQUIS.

Comment? Vous m'effrayez!

LA COMTESSE.

Des Vers, de la Muſique.

LE MARQUIS

Quoi vous aimez les Vers & la Muſique à préſent?

LA COMTESSE.

A préſent; je les ai toujours aimés: mais

c'eſt inconcevable la mauvaiſe opinion que vous avez de moi!

LE MARQUIS.

Je ne ſais que ce que vous m'avez dit.

LA COMTESSE.

J'ai dit ce que j'ai voulu, & je n'aime pas qu'on me faſſe ſouvenir de ce que j'ai dit.

LE MARQUIS.

Ah! c'eſt autre choſe.

LA COMTESSE.

Oui, Monſieur. Enfin vous auriez entendu un Opéra délicieux.

LE MARQUIS.

Un Opéra! nouveau?

LA COMTESSE.

Très-nouveau; car c'eſt moi qui l'ai fait faire.

LE MARQUIS.

Je n'entends rien à cette plaiſanterie.

LA COMTESSE.

Ce n'eſt pas une plaiſanterie. Vous vous mariez, n'eſt-ce pas?

LE MARQUIS.

Oui, Madame.

LA COMTESSE.

Eh bien, moi, je m'occupe de recevoir un Patagon. Ne puis-je pas lui donner une fête?

LE MARQUIS.

Sûrement, Madame.

LA COMTESSE.

Songez donc quel plaiſir je vais goûter, d'avoir chez moi un homme d'une eſpèce ſi rare & que perſonne n'a jamais vu dans ce païs-ci! cela vaut mieux que tous les Cabinets de Tableaux, d'Hiſtoire Naturelle, de Médailles, de Magots, d'Antiques, & tout ce qu'il y a de plus rare & de plus précieux. Je ſuis dans une joie!... qui m'empêche de ſonger à autre choſe: je l'avoue, je ſens que cela doit vous piquer.

LE MARQUIS.

Pourquoi, Madame?

LA COMTESSE.

C'eſt que je ſuis bien sûre que vous ne vous mariez que par dépit, & qu'au fond du cœur vous me regrettez.

LE MARQUIS.

Mais me regrettez-vous, moi, Madame?

LA COMTESSE.

J'aime tout-à-fait la comparaiſon. Et ſi je voulois vous épouſer, je crois que cela ne ſeroit pas difficile.

LE MARQUIS.

Je vous demande pardon, Madame, ſurtout au point où en ſont les choſes.

LA COMTESSE.

Moi, je vous dis que ſi je le voulois, cela ſeroit.

LE MARQUIS.

Non, Madame.

LA COMTESSE.

Celui-là eſt impertinent!

LE MARQUIS.

Et pourquoi impertinent? Eſt-ce que je m'oppoſe à la joie que vous avez d'avoir chez vous un Patagon, au plaiſir que vous aurez de le faire voir à tout le monde, à l'eſpèce de triomphe dont vous vous apprêtez à jouir? Chacun cherche à ſe procurer l'eſpèce de bonheur qui lui convient, ſelon ſa maniere de penſer & de ſentir; cela eſt tout ſimple.

LA COMTESSE.

Non, je veux que vous entendiez ce qu'il va me dire. Docteur, en vérité, vous êtes odieux d'être ſi long-tems ſans me voir.

LE DOCTEUR.

Madame, il vient de m'arriver un petit aventure fort chagrinant. Vous connoiſſez le Baronne de Fortpierre, qu'il y a long-tems que je traite; car il y a preſque cinq ans : il m'a fait un trahiſon étrangement grand.

LA COMTESSE.

Comment donc? Elle en eſt bien capable, au reſte.

LE DOCTEUR.

Je lui entretiens ſon petit langueur depuis que je le connois, ſans rien faire du tout que de le voir, pour lui donner du patience après la rétabliſſement de ſon ſanté.

LA COMTESSE.

C'eſt bien ſagement la conduire.

LE DOCTEUR.

Eh bien, point du tout, il me trahit avec un autre Médecin, & je trouve juſtement qu'il va mieux depuis un mois, comme il doit al-

ler par mon Ordonnance, & à-préſent il dit que cette Médecin, c'eſt lui qui l'a guéri; pendant que plus que cinq ans moi j'y travaille.

LA COMTESSE.

C'eſt une noirceur abominable!

LE DOCTEUR.

Pour moi, je retourne après cela en Angleterre, ſur le moment.

LA COMTESSE.

Ah, Docteur! vous m'abandonneriez?....

LE DOCTEUR.

Mais, ſi ce n'eſt pas à préſent, ce ſera une autrefois toujours; votre charme ſeule il peut me retenir encore ici après cette malheur.

LE MARQUIS.

Il eſt galant, le Docteur!

LA COMTESSE.

Plus que vous toujours. Eh bien, avez-vous reçu des nouvelles d'Angleterre?

LE DOCTEUR.

Oui, l'autre Docteur il dit que la Patagon, il arrive juſtement aujourd'hui à ce qu'il croit à Paris; qu'il vient avec lui à Calais, & qu'il me fait encore un poſte de lettre.

LA COMTESSE *avec joie.*

Aujourd'hui! aujourd'hui! c'eſt charmant! Mademoiſelle, ôtez-moi ce peignoir. Eh bien, Marquis, vous ne dites rien?

LE MARQUIS.

Moi, Madame, je vous félicite; c'eſt un très-grand bonheur! vous allez acquérir là sûrement un grand ami, ſi l'on en juge pat la taille.

LA COMTESSE, *ironiquement.*

Voilà une très-jolie plaiſanterie, & vous devez être bien content d'avoir trouvé cela.

LE MARQUIS.

N'eſt-ce pas onze pieds de haut qu'il a, Docteur?

LE DOCTEUR.

Oui, onze pieds de chez nous; c'eſt comme juſtement dix des vôtres.

LA COMTESSE.

Vous ſerez bien aiſe de le voir toujours.

LE MARQUIS.

Comment, mais je vous prierai de me faire l'honneur de me préſenter à lui.

LA COMTESSE.

Mais écoutez donc ; c'eſt un Souverain, n'eſt-ce pas, Docteur ?

LE DOCTEUR.

Oui, comme cela ; un chef de Nation qu'on appelle.

LA COMTESSE.

Eh bien, c'eſt la même choſe.

SCENE XIII.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, ADÉLAIDE, LE DOCTEUR, COMTOIS.

LA COMTESSE *à Comtois.*

QU'EST-CE qu'il y a ?

COMTOIS.

C'eſt Monſieur le Docteur qu'on demande.

LA COMTESSE.

Voyez, voyez, Docteur ; ce ſont peut-être encore des nouvelles.

LE DOCTEUR.

Je vais regarder. *Il ſort.*

SCENE XIV.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, ADÉLAIDE.

LA COMTESSE *au Marquis.*

JE veux que vous reſtiez.

LE MARQUIS.

Comme vous voudrez.

LA COMTESSE.

Juſqu'à ce que le Docteur ſoit revenu. Mademoiſelle, donnez-moi donc ce collier gris-de-lin. Ah, voilà le Docteur!

SCENE XV.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, LE DOCTEUR, ADÉLAIDE.

LA COMTESSE.

EH bien, Docteur, ſont-ce des nouvelles?

LE DOCTEUR, *d'un air triſte.*

Oui, Madame, il eſt arrivé.

LA COMTESSE, *avec joie.*

Il eſt arrivé?

LE DOCTEUR, *toujours triſte.*

Et j'ai ordonné de tranſporter ici tout préſentement.

LA COMTESSE.

Ah, quel bonheur! mais, Monſieur, faites-moi donc compliment. Docteur qu'avez-vous donc?

LE DOCTEUR.

Madame; c'eſt que je crains un malheur, juſtement.

LA COMTESSE.

Comment un malheur! eſt-ce qu'il ſeroit malade?

LE DOCTEUR.

C'eſt bien une autre choſe pour lui & pour vous que le maladie.

LA COMTESSE.

Je ne vous comprends point.

LE DOCTEUR.

Ecoute le lettre du Docteur Kniſton. *Il lit.* Mon cher ami, je me hâte de vous envoyer le Patagon, parce que en arrivant à Calais, j'ai été étrangement ſurpris de voir qu'il n'étoit plus ſi grand moins d'un pied.

LE MARQUIS.

C'eſt qu'on l'a meſuré avec un pied de France, peut-être.

LA COMTESSE.

Oui, le Marquis a raiſon.

LE DOCTEUR.

Non, non, voyez le ſuite du lettre. *Il lit.* J'ai regarde avec attention, & j'ai cru voir qu'il eſt moins encore toujours, cela il me fait décider à vous l'envoyer ſans dormir à Calais; vous verrez ſon grandeur à Paris, & ſi je me trompe. Bonjour Docteur.

LE

LE MARQUIS.

Eh bien, nous allons voir.

LE DOCTEUR.

La Valet-de-chambre qui vient avec lui & le lettre, il dit qu'il ne reconnoît plus pour ſon grandeur, qu'il eſt preſque pas plus que un autre.

LA COMTESSE *conſternée.*

Je ne le ſaurois croire.

LE DOCTEUR.

Il va venir.

LE MARQUIS.

C'eſt la différence du climat sûrement.

LE DOCTEUR.

Je penſe comme Monſieur la Marquis, il paroît vrai.

SCENE XVI.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, LE DOCTEUR, ADÉLAIDE, COMTOIS.

COMTOIS,

ON demande Monſieur le Docteur.

LE DOCTEUR.

Je vais. *A la Comteſſe.* On m'écrit auſſi qu'il parle François, qu'il dit bonjour, fort bon.

LE MARQUIS.

Cela eſt charmant!

LA COMTESSE.

Vous triomphez; mais tout cela n'eſt peut-être pas vrai. Docteur faites-le entrer.

LE DOCTEUR.

Je vais dire à ce moment. *Il ſort pour aller chercher le Patagon & il rentre.*

SCENE XVII.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, LE PATAGON, ADÉLAIDE, LE DOCTEUR, COMTOIS.

LE DOCTEUR.

ENTREZ, entrez.

LE PATAGON, *au Docteur.*

Bonjour, bonjour.

LE DOCTEUR, *lui donnant la main.*

C'eſt lui-même. Bonjour, mon cher ami.

LE PATAGON, *diminuant peu-à-peu.*

Fort bon, fort bon.

LE MARQUIS.

Eh bien, Madame, je le trouve charmant!

LA COMTESSE, *affligée.*

Quoi, Docteur, c'eſt-là un Patagon?

LE DOCTEUR.

Oui, Madame; mais il étoit plus une fois grand toujours.

LE PATAGON.

Bonjour, bonjour.

LE MARQUIS.

Mais parlez-lui donc, Madame, pendant qu'il eſt grand encore; car il me ſemble qu'il ne le ſera pas long-tems.

LA COMTESSE.

Effectivement, Docteur, il diminue à vue d'œil.

LE DOCTEUR.

Je crois voir auſſi.

LE PATAGON.

Fort bon, fort bon.

LA COMTESSE.

Ah, je ſuis déſeſpérée!

LE MARQUIS.

Je crains, ſi on ne le renvoie promptement, qu'il ne devienne à rien.

LE PATAGON.

Bonjour, bonjour.

LE DOCTEUR.

Je penſe auſſi comme Monſieur la Marquis.

LE MARQUIS.

Mais, Madame, regardez-le donc.

LE PATAGON.

Fort bon, fort bon.

LA COMTESSE.

Monſieur, vous êtes inſoutenable, ô Dieux! Docteur que ferons-nous?

LE DOCTEUR.

Je vais dire à celui qui l'a amené de le remener ſur le moment. *Il ſait ſortir le Patagon, qui eſt tout petit.*

LE PATAGON.

Bonjour, bonjour.

SCENE DERNIÈRE.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, LE DOCTEUR.

LE MARQUIS.

CE Patagon-là n'a pas profité en venant chez nous.

LE DOCTEUR.

Il y a un remède à cela, Madame la Comteſſe.

LA COMTESSE.

Quel eſt-il ?

LE DOCTEUR.

C'eſt de vous embarquer avec lui, & d'aller dans ſon Iſle ; il y reviendra sûrement auſſi grand qu'il étoit.

LA COMTESSE.

Le Marquis le mériteroit.

LE MARQUIS.

Moi, Madame, je ne vois pas pourquoi.

LA COMTESSE.

Pour me venger du triomphe dont vous

ſemblez jouir ; mais je ſuis généreuſe, je vous pardonne, & je vous donne ma main.

LE MARQUIS.

Mais, Madame....

LA COMTESSE.

Comment, vous héſitez, je crois?

LE MARQUIS.

Vous ſavez les engagemens que j'ai formés; &....

LA COMTESSE.

Il n'y a point d'engagement qui tienne devant ma volonté.

LE DOCTEUR.

Monſieur la Marquis, quand un Dame il vous prie.

LA COMTESSE.

Je ne prie point, je le veux & je le lui ordonne.

LE MARQUIS.

Mais, me promettez-vous, du moins, de m'aimer toujours?

LA COMTESSE.

Je ne vous promets rien; mais je vous épouſe: vous êtes encore trop heureux.

LE MARQUIS.

Eh bien, moi, je vous promets tout. *Il lui baiſe la main.*

LE DOCTEUR.

Madame le Comteſſe, je vous fais ma compliment.

LA COMTESSE.

Je vous remercie, Docteur ; mais ce mariage-là ne me conſolera jamais de la perte du Patagon.

FIN.

L'AMANTE DE SON MARI,

COMÉDIE

En deux Actes & en Proſe.

PERSONNAGES.

LA MARQUISE D'ORAN, *ſous le nom de la Comteſſe de Saint-Gord.*

LE MARQUIS D'ORAN, *Mari de la Marquiſe.*

LA BARONNE DE GOURCI, *Tante de la Marquiſe.*

LE COMTE D'ARAMONT, *Pere de la Marquiſe.*

LE CHEVALIER DE GRÉVAL.

LEBRUN, *Valet-de-Chambre.*

UN COURIER.

La Scène eſt à la Campagne, chez la Baronne de Gourci.

L'AMANTE DE SON MARI,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIÈRE.

LA BARONNE, LE CHEVALIER,

LA BARONNE.

En vérité, Monsieur le Chevalier, vous êtes tout-à-fait aimable ! voilà trois fois que je vous envoie chercher aujourd'hui, & l'on ne peut pas vous avoir.

LE CHEVALIER.

Allez-vous me gronder ?

LA BARONNE.

Et vous direz, après cela, que vous m'aimez.

LE CHEVALIER.

Vous ne ſavez pas les raiſons qui me retenoient chez le Vicomte.

LA BARONNE.

C'eſt ſans doute quelque femme que vous trouvez charmante.

LE CHEVALIER.

Vous ſavez que rien au monde ne peut m'intéreſſer autant que vous.

LA BARONNE.

Voilà ce que je ne crois pas.

LE CHEVALIER.

Fort bien, vous allez être injuſte à-préſent.

LA BARONNE

Et puis vous arrivez-là au milieu des viſites de campagne, d'un air triomphant.

LE CHEVALIER.

Je vous croyois ſeule, vous ne vous tenez jamais dans ce ſalon-là.

LA BARONNE.

Non; parce que nous avons beſoin de ce-

lui-ci, & qu'à la campagne on ne peut pas faire fermer ſa porte.

LE CHEVALIER.

Dites donc ce que vous me voulez ; parce qu'il faut que je m'en retourne

LA BARONNE.

Où cela ?

LE CHEVALIER.

Chez le Vicomte.

LA BARONNE.

Nous avons beſoin de vous.

LE CHEVALIER.

Ce ſoir, demain, tant que vous le voudrez.

LA BARONNE.

Non, à-préſent. Qui vous en empêche ?

LE CHEVALIER.

Ce qui vous empêchera vous-même de reſter ici ; car le Vicomte vous attend.

LA BARONNE.

Pourquoi faire ?

LE CHEVALIER.

C'eſt que vous ſavez bien mon nouvel Opéra Comique, je l'ai fait répéter toute la

matinée, & on le joue ce ſoir; vous y ſouperez; peut-être on y danſera, & je reviendrai avec vous.

LA BARONNE.

Cela eſt fort aiſé à dire; mais je ne crois pas que cela convienne à ma Niéce.

LE CHEVALIER.

Madame la Marquiſe d'Oran?

LA BARONNE.

Oui. Bon! je ſuis auſſi étourdie que vous; j'oubliois de vous dire que ce n'eſt pas-là comme on l'appelle ici, c'eſt la Comteſſe de Saint-Gord. N'y manquez pas.

LE CHEVALIER.

Pourquoi ce changement de nom?

LA BARONNE.

Vous l'allez ſavoir. N'y a-t-il perſonne chez le Vicomte qui la connoiſſe?

LE CHEVALIER.

Non, il n'y a que des gens des environs, qui ne l'ont ſûrement jamais vue.

LA BARONNE.

Vous en êtes bien ſûr?

LE CHEVALIER.

Mais, oui. Je ne comprends pas pourquoi ce myſtère.

LA BARONNE.

Elle vous l'expliquera. Je vais vous l'envoyer.

LE CHEVALIER.

Mais, un moment.

LA BARONNE.

Que voulez-vous?

LE CHEVALIER.

Cela eſt bien aiſé à deviner. Vous m'avez dit qu'après votre voyage de Lyon, vous fixeriez le jour de notre mariage; voilà deux jours que vous êtes de retour, & vous ne décidez rien.

LA BARONNE.

Ce n'eſt pas là le moment de parler de cela.

LE CHEVALIER.

Mais, je vous en ſupplie....

LA BARONNE.

Tenez voici ma Niéce.

SCENE II.

LA BARONNE, LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

LA MARQUISE.

Ah! Monſieur le Chevalier, je ſuis bien aiſe de vous voir.

LE CHEVALIER.

Madame la Comteſſe de....

LA BARONNE.

Saint-Gord.

LE CHEVALIER.

Madame la Comteſſe de Saint-Gord, je ſuis enchanté....

LA BARONNE.

Eh ne perdez pas de tems en complimens. Qu'avez-vous fait de ces ennuyeuſes viſites?

LA MARQUISE.

Mon Pere les fait jouer. Mais la Préſidente vient d'arriver.

LA BARONNE.

Il faut que j'aille la voir, ſans cela elle viendroit

viendroit ici, & nous ne pourrions plus nous en défaire.

LA MARQUISE.

Mon Pere va partir, je vous en prie, ma Tante, retenez-le juſqu'à ce que j'aie parlé à Monſieur le Chevalier.

LA BARONNE.

Oui, oui.

LE CHEVALIER.

Madame, vous viendrez chez le Vicomte, sûrement?

LA BARONNE.

Il le faudra bien.

LA MARQUISE.

Pourquoi faire?

LA BARONNE.

Il vous le dira. Finiſſez; car le Marquis votre mari, peut arriver d'un moment à l'autre. Je vous enverrai avertir.

LA MARQUISE.

Ne l'oubliez pas.

SCENE III.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

LA MARQUISE.

MONSIEUR le Chevalier, vous êtes ami de mon Mari; je vous prie, non-seulement de ne me point trahir, mais encore de m'aider à découvrir s'il ne se moque pas de moi, & si j'ai réussi dans le piége que je lui ai tendu.

LE CHEVALIER.

Vous pouvez compter, Madame, que je ferai tout ce que vous voudrez. Voyons, de quoi s'agit-il?

LA MARQUISE.

Lorsque j'épousai le Marquis, je n'avois que treize ans, j'étois fort peu formée. On me mit au Couvent, & il partit pour une négociation qui a duré six ans. Mes traits ont beaucoup changé depuis, & c'est ce qui m'a persuadée qu'il n'auroit aucune idée de moi qui pût m'en faire reconnoître.

LE CHEVALIER.

Fort bien! le Roman s'établit à merveilles.

LA MARQUISE.

Sachant que mon Mari devoit paſſer par Lyon, je projettai d'y aller avec ma Tante qu'il ne connoiſſoit pas; elle eſt amie du Commandant, le Marquis vint chez lui, & je fus aſſez heureuſe pour qu'il me diſtinguât des autres femmes, & qu'il me marquât ſon empreſſement par mille ſoins.

LE CHEVALIER.

Il ne fut pas rebuté?

LA MARQUISE.

Au contraire, il devint ſi vivement épris de moi, qu'il écrivit à Paris que des affaires le retenoient à Lyon, & qu'il ne pouvoit pas dire encore quand il en partiroit.

LE CHEVALIER.

Vous n'étiez donc pas cruelle?

LA MARQUISE.

C'eſt-à-dire, je l'aimai, & je fus très-aiſe de trouver qu'il reſſembloit à ſon portrait & à tout ce qu'on m'avoit dit de lui.

LE CHEVALIER.

Et pourquoi ne vous en êtes-vous pas fait reconnoître; car tout cela c'eſt perdre du tems.

LA MARQUISE.

Il m'aimoit comme la veuve d'un autre, & peut-être ne m'auroit-il plus aimé dès qu'il auroit ſu que j'étois ſa femme.

LE CHEVALIER.

Voilà comme vous vous plaiſez à nous trouver inconſéquents.

LA MARQUISE.

Cela n'eſt pas ſi inconſéquent que vous le croyez.

LE CHEVALIER.

Et ſur quoi pouvez-vous l'imaginer?

LA MARQUISE.

Sur le dédain avec lequel il m'a parlé de moi, comme ſa femme.

LE CHEVALIER.

Cela eſt délicieux!

LA MARQUISE.

Sur le déſeſpoir où il étoit d'être marié & de ne pouvoir pas m'épouſer.

LE CHEVALIER.

Mais c'eſt une choſe charmante d'être ainſi la rivale de ſoi-même.

LA MARQUISE.

Tout cela m'a fait ſentir qu'on aime mieux ſa Maitreſſe que ſa Femme.

LE CHEVALIER.

Oui ; c'eſt très-bien conclure, & c'eſt un grand tort d'aimer une Maitreſſe charmante & de la préférer à ſa Femme, ſur-tout quand on ne la connoît pas.

LA MARQUISE.

Vous entendez bien ce que je veux dire.

LE CHEVALIER.

Oui, que votre ſexe aime à ſe plaindre du nôtre en partageant ſes torts.

LA MARQUISE.

Mais enfin, ne m'eſt-il pas infidèle?

LE CHEVALIER.

Il eſt infidèle à votre titre de femme & non pas à votre perſonne.

LA MARQUISE.

Tout cela m'a déplu, & j'ai voulu m'en venger.

LE CHEVALIER.

Vous gagnez beaucoup à cette vengeance. Eh bien, que ferez-vous?

LA MARQUISE.

Je l'ai fait prier par la Baronne de venir ici paſſer quelques jours en allant à Paris ; il vouloit venir avec nous ; mais je l'ai fait conſentir à reſter encore deux jours à Lyon, & il va arriver.

LE CHEVALIER.

Eh bien ?

LA MARQUISE.

Je deſire que vous pénétriez s'il n'a pas ſu qui j'étois.

LE CHEVALIER.

Cela ſera fort aiſé.

LA MARQUISE.

Vous l'attendrez ici. Voilà pourquoi nous nous tenons aujourd'hui dans l'autre Sallon.

LE CHEVALIER.

Mais vous déclarerez-vous enfin ?

LA MARQUISE.

Mon Pere.... Mais le voici.

SCENE IV.

LA MARQUISE, LE COMTE, LE CHEVALIER.

LE COMTE.

EH bien, Monſieur le Chevalier, vous prêtez-vous à toutes les folies de ma fille.

LE CHEVALIER.

Je vous réponds, Monſieur, que je ſuis très-flatté de pouvoir être utile à Madame, & que je la ſervirai de tout mon cœur.

LE COMTE.

Oui; mais il faut finir, & le plutôt eſt le meilleur.

LE CHEVALIER.

C'eſt ce que j'avois l'honneur de dire à Madame, c'eſt mon avis.

LE COMTE.

J'ai affaire à Paris, & il faudra que je revienne demain; cela eſt agréable!

LA MARQUISE.

Sur-tout ne paroiſſez pas ſans être inſtruit de ce que vous aurez à faire.

LE COMTE.

Tout cela ſe pourroit aujourd'hui, même avant le ſouper.

LE CHEVALIER.

Oh, non, Monſieur; car ces Dames viennent à une fête que nous donnons le Vicomte & moi, où l'on danſera; vous voyez que cela nous menera loin dans la nuit.

LE COMTE.

Je reviendrai donc demain.

LA MARQUISE.

Je vous en prie.

SCENE V.

LA MARQUISE, LE COMTE, LE CHEVALIER, LEBRUN.

LEBRUN.

MONSIEUR le Marquis d'Oran vient d'arriver, il va venir ici.

LA MARQUISE.

Cela eſt bon. Monſieur le Chevalier, voulez-vous bien l'attendre. *Au Comte.* Je vais vous

conduire par la terraſſe à la petite porte du jardin, afin qu'il ne vous voie pas.

LE CHEVALIER.

J'entends quelqu'un, ſortez donc.

LE COMTE.

Allons.

SCENE VI.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LEBRUN.

LE MARQUIS.

C'EST donc ici où ſe tiennent ces Dames?

LEBRUN.

Oui, Monſieur le Marquis; elles vont venir.

LE MARQUIS.

Mais, que vois-je? le Chevalier de Grévah

LE CHEVALIER.

C'eſt moi-même. Bonjour, mon cher Marquis, je ſavois ton arrivée ici.

LE MARQUIS.

Ces Dames t'ont parlé de moi?

LE CHEVALIER.

Mais beaucoup. Te voilà donc de retour, enfin. Eſt-ce pour toujours ?

LE MARQUIS.

Je n'en ſais rien.

LE CHEVALIER.

Tu viens peut-être pour chercher ta femme ; tu l'as tenue aſſez long-tems ſans te voir.

LE MARQUIS.

Ma foi, que veux-tu ? Je l'ai laiſſée enfant, Je parie que je ne la reconnoîtrois pas.

LE CHEVALIER.

Réellement ?

LE MARQUIS.

Oui ; car on me l'a mandé.

LE CHEVALIER.

C'eſt-là ce qui cauſe ton empreſſement ; la curioſité....

LE MARQUIS.

Oui, la curioſité ! où ſont donc ces Dames ?

LE CHEVALIER.

On eſt ſûrement allé les avertir. Tu ne les connois que pour les avoir vues à Lyon ?

LE MARQUIS.

Non vraiment.

LE CHEVALIER.

Ce ſont des Femmes charmantes!

LE MARQUIS.

Tu connois la Comteſſe?

LE CHEVALIER.

Oui, beaucoup.

LE MARQUIS.

Comment beaucoup?

LE CHEVALIER.

Fort bien. Je devine, tu l'aimes?

LE MARQUIS.

Ma foi, au point que je ſuis très-fâché d'être marié.

LE CHEVALIER.

Tu l'épouſerois?

LE MARQUIS.

Pourquoi pas.

LE CHEVALIER.

Quand on eſt du Corps Diplomatique, on aime à faire des alliances; mais je ſuis bien aiſe de te voir penſer comme cela.

LE MARQUIS.

Pourquoi ?

LE CHEVALIER.

Parce que je craignois que tu n'approuvaſſes pas ma conduite.

LE MARQUIS.

Comment.

LE CHEVALIER.

Oui ; je me marie, & je n'attendois pour cela que le retour de ces Dames de Lyon.

LE MARQUIS.

Le retour de ces Dames ?

LE CHEVALIER.

Oui.

LE MARQUIS.

Pour épouſer l'une d'elles ?

LE CHEVALIER.

Oui.

LE MARQUIS.

Serois-tu jaloux de moi ? Et ne m'aurois-tu fait parler que pour ſavoir....

LE CHEVALIER.

Mais....

LE MARQUIS.

Chevalier, ſi c'eſt la Baronne, ne me laiſſe pas plus long-tems dans l'inquiétude ; par pitié....

LE CHEVALIER.

Je ne peux te rien dire.

LE MARQUIS.

Veux-tu me laiſſer croire.... Mais la Comteſſe ſe ſeroit-elle jouée de moi ?

LE CHEVALIER.

Elle en eſt bien capable

LE MARQUIS.

Pourquoi me permettre de demander à la Baronne la permiſſion de venir ici ?

LE CHEVALIER.

Pour jouir de ſon triomphe à mes yeux, peut-être.

LE MARQUIS.

Chevalier ?

LE CHEVALIER.

Eh bien ? Ah ! voici ces Dames.

LE MARQUIS, *à part.*

Je ne ſais que penſer. Quel tourment !

SCENE VII.

LA BARONNE, LA MARQUISE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LA BARONNE.

MONSIEUR le Marquis, je ſuis bien aiſe de vous voir ici, & vous arrivez bien à propos ; car nous allons vous donner une fête.

LE MARQUIS.

A moi, Madame?

LA BARONNE.

Pas abſolument à vous ; mais vous en profiterez.

LE MARQUIS.

Sûrement ; Madame la Comteſſe y ſera plus ſenſible que moi.

LA MARQUISE.

Comment, que vous eſt-il donc arrivé depuis Lyon?

LE MARQUIS.

Je ne ſais pas bien encore ; mais je crains d'avoir tout perdu, & je ne ſais pas ſi je pourrai reſter ici autant que je le deſirerois.

LE CHEVALIER.

Il faut bien que tu ſois témoin de mon mariage.

LE MARQUIS.

Voilà ce qui n'arrivera pas.

LE CHEVALIER.

Je te réponds que tu reſteras. Mais, Madame, le tems ſe paſſe, & pour aller chez le Vicomte, vous nous ferez attendre.

LA BARONNE.

Non; non; Monſieur le Marquis, nous vous menerons.

LE MARQUIS.

Où donc, Madame?

LA BARONNE.

Voir un Opéra Comique, fait par le Chevalier.

LE MARQUIS.

Il eſt heureux. Je ne ſuis pas ſurpris de ſa gaieté.

LA MARQUISE.

Que vous eſt-il donc arrivé?

LE MARQUIS.

Pouvez-vous le demander?

LA MARQUISE.

Sûrement, j'ignore....

LA BARONNE.

Il vous expliquera tout cela. Pour moi, je vais emmener le Chevalier pour qu'il donne des ordres ; vous le voulez bien, ma Niéce? Faites les honneurs à Monſieur le Marquis, je lui renverrai le Chevalier pour que vous me veniez trouver, afin de ne pas nous faire attendre.

LE CHEVALIER.

Mais, Madame, vous voulez que je laiſſe le Marquis têtê-à-tête, comme cela, avec Madame la Cómteſſe?

LA BARONNE.

Pourquoi donc pas?

LE CHEVALIER.

C'eſt que.... En vérité....

LA BARONNE.

Allons, venez, venez.

SCENE

SCENE VIII.

LA MARQUISE, LE MARQUIS.

LA MARQUISE.

Qu'avez-vous donc, Monſieur? Vous m'alarmez.

LE MARQUIS.

Eh, Madame, pouvez-vous continuer de feindre de prendre encore quelque intérêt à moi.

LA MARQUISE.

Moi, feindre? Vous me croyez capable de tromper?

LE MARQUIS.

Je me ſuis abuſé, ſans doute.

LA MARQUISE.

Non, quand je vous ai dit que je vous aimois, je ne croyois pas que vous puiſſiez avoir d'autre engagement qu'avec moi.

LE MARQUIS.

Et depuis que vous avez ſu que j'étois marié; malgré tout ce que j'ai pu faire pour vous aſſurer que je n'aimerois jamais que

vous, le peu de tems que vous avez été ſans me voir, vous a, ſans doute, fait faire des réflexions.

LA MARQUISE.

Des réflexions?

LE MARQUIS.

Oui; puiſque vous m'abandonnez.

LA MARQUISE.

Je vous abandonne, moi?

LE MARQUIS.

Eh, ſans doute, vous avez cru que je ne vous aimois que foiblement, qu'à mon retour à Paris, occupé de ma femme, j'oublierois bien-tôt le bonheur d'avoir pu vous plaire.

LA MARQUISE.

Quelle idée vous avez-là!

LE MARQUIS.

Et vous avez formé un autre engagement.

LA MARQUISE.

Moi?

LE MARQUIS.

Oui, Madame; vous avez cru par-là vous guérir de la légère impreſſion que j'avois faite ſur vous.

LA MARQUISE.

La légère impreſſion?

LE MARQUIS.

Peut-être me flattai-je encore trop; j'ai cependant de la peine à croire que vous ayez voulu me jouer, & j'aime mieux penſer....

LA MARQUISE.

Monſieur le Marquis, cette mauvaiſe opinion que vous avez de moi m'afflige ſincèrement; mais vous ne le croirez pas encore.

LE MARQUIS.

Mais....

LA MARQUISE.

Moi, vous paroître fauſſe ou légère!

LE MARQUIS.

Eh, Madame, que voulez-vous que je penſe, quand je vois qu'en ſi peu de tems vous avez changé.

LA MARQUISE.

En vérité je ne vous comprends pas.

LE MARQUIS.

Pourquoi m'avoir laiſſé demander à la Baronne la permiſſion de venir ici?

LA MARQUISE.

Parce que je croyois que cela vous feroit plaiſir.

LE MARQUIS.

Quoi, d'être témoin de mon malheur?

LA MARQUISE.

Quel malheur?

LE MARQUIS.

Ce mariage....

LA MARQUISE.

Vous rend malheureux?

LE MARQUIS.

J'aime votre ſurpriſe.

LA MARQUISE.

Elle eſt toute ſimple, je ne croyois pas que vous aimaſſiez la Baronne.

LE MARQUIS.

Que dites-vous d'elle?

LA MARQUISE.

Si ſon mariage avec le Chevalier vous tourne la tête....

LE MARQUIS.

Le Chevalier l'épouſe?

LA MARQUISE.

Oui, j'ai cru que vous le ſaviez ; de quoi vouliez-vous donc parler ?

LE MARQUIS.

Le traître m'a laiſſé croire qu'il vous épouſoit.

LA MARQUISE.

Réellement ?

LE MARQUIS.

Quand il m'a dit qu'il ſe marioit ici, je lui ai montré la plus vive inquiétude, & il en a profité pour me cauſer le plus cruel tourment que j'aie éprouvé de ma vie.

LA MARQUISE.

En effet, je ne vous reconnoiſſois pas.

LE MARQUIS.

Eh, pouvois-je conſentir à vous perdre ſans éprouver le plus grand déſeſpoir.

LA MARQUISE.

Que vous êtes facile à tourmenter.

LE MARQUIS.

Cette douloureuſe épreuve pourroit-elle vous déplaire ?

LA MARQUISE.

Non, Marquis, puiſqu'elle m'aſſure de l'excès de votre amour.

LE MARQUIS.

Il durera toute ma vie, permettez que je jure à vos pieds....

SCENE IX.

LA MARQUISE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

FORT bien, Monſieur, vous croyez apparemment que je trouverai bon qu'une perſonne que je dois épouſer....

LE MARQUIS.

Je ſais qui tu épouſe, la plaiſanterie ceſſe, c'eſt moi qui l'ai fait naître, & je te la pardonne.

LE CHEVALIER.

Refuſeras-tu encore d'être témoin à mon mariage?

LA MARQUISE.

Dites-nous donc ce que fait la Baronne?

LE CHEVALIER.

Elle vous attend.

LA MARQUISE.

Je vais la trouver....

SCENE X.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

EH bien, comment vont tes affaires?

LE MARQUIS.

Mais, grace à toi, j'ai fait là une ſcène de jalouſie dont la Comteſſe ſe ſeroit bien paſſée.

LE CHEVALIER.

Bon! les femmes ne ſont pas fâchées, tant qu'elles aiment, que leurs amans ſoient jaloux; ce n'eſt que lorſqu'elles n'aiment pas que cela leur déplaît.

LE MARQUIS.

Mais c'eſt qu'un jaloux eſt biſarre, fâcheux, elle croira que j'ai tous ces défauts.

LE CHEVALIER.

Oui ; mais elle croira que tu l'aimes véritablement, & voilà l'eſſentiel.

LE MARQUIS.

Elle parloit donc quelquefois de moi.

LE CHEVALIER.

Toujours ; mais il faut profiter....

LE MARQUIS.

Comment ?

LE CHEVALIER.

Des diſpoſitions favorables où elle eſt.

LE MARQUIS.

Je t'entends ; ce n'eſt pas une choſe aiſée.

LE CHEVALIER.

Il faut en parler en plaiſantant, & ſaiſir ſérieuſement la premiere occaſion.

LE MARQUIS.

Mais, c'eſt que ce n'eſt pas une femme comme une autre.

LE CHEVALIER.

Bon ! en fait d'amour, elles ſont toutes de même, & toute femme qui aime eſt bien foible.

LE MARQUIS.

, Songe donc que c'eſt une veuve, qui n'a point vécu avec ſon mari ſeulement.

LE CHEVALIER.

Si l'on croyoit toutes les veuves qui n'ont pas eu d'enfans, il n'y en a pas une qui ne diſe la même choſe. Elle te dira auſſi qu'elle n'a jamais aimé que toi.

LE MARQUIS.

Il eſt vrai.

LE CHEVALIER.

Et tu le crois?

LE MARQUIS.

Je le deſire.

LE CHEVALIER.

Et qu'eſt-ce que cela te fait?

LE MARQUIS.

Il eſt flatteur d'être l'objet de la premiere paſſion d'une femme aimable.

LE CHEVALIER.

Et à cauſe de cela il faut languir dans ſes fers & peut-être l'impatienter.

LE MARQUIS.

L'impatienter?

LE CHEVALIER.

Oui, ſi tu veux que je te parle clairement, les femmes ont ſouvent mauvaiſe opinion d'un amant qui ne les preſſe pas de ſe rendre.

LE MARQUIS.

Tu le crois.

LE CHEVALIER.

Mais d'où diable viens-tu donc? Quand une femme a de l'amour, elle penſe, elle ſent plus vivement que nous; parce que rien ne la diſtrait.

LE MARQUIS.

Mais ſonge donc....

LE CHEVALIER.

Oui, je me rappelle qu'en ſortant du Collége, rempli de tous les beaux ſentimens des Romans, je perdis à force de la reſpecter, une femme de qui j'étois aimé.

LE MARQUIS.

Je ſais tout cela.

LE CHEVALIER.

Que veux-tu dire? Une femme qui ſe laiſſe aimer par un homme qui eſt marié à une perſonne de dix-neuf ans, n'imagine pas d'attendre que ſon amant ſoit veuf.

LE MARQUIS.

Tu as raiſon.

LE CHEVALIER.

Tiens nous allons paſſer une ſoirée charmante. Après un ſpectacle délicieux, parce qu'il eſt de moi....

LE MARQUIS.

Quoi c'eſt-là cette fête dont on me parloit tantôt?

LE CHEVALIER.

Sans doute. Après le ſpectacle, nous aurons un excellent ſouper, enſuite on danſera, ne quitte point la Comteſſe; tu dois ſavoir danſer des Allemandes, danſe avec elle; elle les aime à la folie; enfin négocie pour ton amour, comme tu fais pour les affaires du Roi, & ſi tu ne réuſſis pas entièrement, tu gagneras toujours quelque choſe : & puis il me vient une idée admirable.

LE MARQUIS.

Qu'eſt-ce que c'eſt?

LE CHEVALIER.

Je te le dirai. Voici quelqu'un; ſouviens-toi qu'en amour le pardon ſuit de près l'offenſe.

SCENE XI.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LEBRUN.

LEBRUN.

MESSIEURS, ces Dames vous attendent pour partir.

LE CHEVALIER.

Allons, viens.

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

LA BARONNE, LE CHEVALIER.

LA BARONNE.

OUI, Monſieur, je ſuis très-mécontente de vous.

LE CHEVALIER.

Mais pourquoi ?

LA BARONNE.

Vous devez le ſavoir.

LE CHEVALIER.

En vérité, je ne ſais ce que vous voulez dire, Madame : je n'aime que vous, je ne ſuis occupé que de vous, & ce ſeroit moi qui aurois à me plaindre de ce que....

LA BARONNE.

Il n'eſt pas queſtion de cela.

LE CHEVALIER.

Expliquez-vous donc?....

LA BARONNE.

J'exige de vous que vous ſerviez ma Niéce dans la plaiſanterie qu'elle veut faire à ſon Mari.

LE CHEVALIER.

Eh bien, ſelon ce qu'il m'a dit, elle n'a point à ſe plaindre.

LA BARONNE.

Oui; mais il ſait qu'elle eſt ſa femme?

LE CHEVALIER.

Non.

LA BARONNE.

Mais....

LE CHEVALIER.

Elle doit être perſuadée elle, qu'il eſt réellement ſon mari.

LA BARONNE.

Quoi, il ne ſait abſolument rien?

LE CHEVALIER.

Non, je vous jure qu'il ne s'en doute pas ſeulement.

LA BARONNE.

Et comment a-t-il oſé entreprendre?....

LE CHEVALIER.

Quand on a beaucoup d'amour....

LA BARONNE.

Monſieur le Chevalier?

LE CHEVALIER.

Madame la Baronne?

LA BARONNE.

Je vous dis que vous nous avez trahies.

LE CHEVALIER.

Je vous jure en honneur que le Marquis ignore que votre Niéce eſt ſa femme.

LA BARONNE.

Oui, Monſieur, je ſuis sûre à-préſent que c'eſt vous qui lui avez donné la clef avec laquelle il eſt entré chez elle cette nuit.

LE CHEVALIER.

Sur quoi pouvez-vous le penſer?

LA BARONNE.

Vous avez logé dans cet appartement, vous le connoiſſez, sûrement c'eſt vous. Avouez-le.

LE CHEVALIER.

Puiſque vous le voulez....

LA BARONNE.

Les hommes ſont de grands traîtres, quand il eſt queſtion de nous tromper!

LE CHEVALIER.

Je ne crois pas que la Marquiſe me querelle autant que vous. Si elle s'eſt trahie elle-même, ce n'eſt pas ma faute.

LA BARONNE.

Non, elle ne lui a rien dit qui puiſſe le faire ſoupçonner qu'elle eſt ſa femme.

LE CHEVALIER.

Voilà ce qu'on appelle avoir de la préſence d'eſprit.

LA BARONNE.

Je vous dis que je n'aime point les plaiſanteries que vous vous permettez ſur nous.

LE CHEVALIER.

Et moi, je n'aime point qu'un caprice faſſe ſouffrir mon ami, que plus il aime, plus on le tourmente, & j'ai voulu le venger, & je crois la vengeance douce pour tous les deux.

LA

LA BARONNE.

Je veux qu'il ſoit puni de ce qu'il a oſé chez moi ſuivre vos conſeils, & je ne vous pardonnerai qu'à condition que vous ferez pour cela tout ce que je vous preſcrirai.

LE CHEVALIER.

Sûrement ; mais fixerez-vous enfin le jour après lequel j'aſpire.

LA BARONNE.

Voici le Marquis, je veux ſavoir de lui-même ce qu'il penſe. Allez-vous-en chez la Marquiſe, vous y trouverez ſon Pere, ils vous inſtruiront, & je vous rejoins dans l'inſtant.

SCENE II.

LA BARONNE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

OUI, Madame.

LE MARQUIS.

Chevalier, où vas-tu donc?

LE CHEVALIER.

Je reviens.

SCENE III.

LA BARONNE, LE MARQUIS.

LA BARONNE.

VOUS me paroiſſez bien triſte aujourd'hui, Monſieur le Marquis.

LE MARQUIS.

Moi, Madame?

LA BARONNE.

Oui, vous. Vous aimez ma Niéce, & l'inquiétude que vous a donné hier le Chevalier, en parlant de ſon mariage, me l'a appris.

LE MARQUIS.

Eh bien, Madame, je vous l'avouerai.

LA BARONNE.

Cette inquiétude eſt détruite, & je ne vois pas ce qui peut vous affliger; je l'ai vue ce matin, elle, & elle ne ſe plaint pas de vous, elle dit même que pendant le ſouper, pendant le Bal, vous avez été charmant.

LE MARQUIS.

Quoi, elle vous a parue contente de moi?

LA BARONNE.

Oh, mais, très-fort.

LE MARQUIS.

Je ne comprends pas cela.

LA BARONNE.

Comment donc.

LE MARQUIS.

Aujourd'hui elle ne veut pas me voir. J'ai

fait l'impoſſible, j'ai tout tenté, & je crains de lui avoir déplu.

LA BARONNE.

Mais je ne conçois pas le deſir que vous avez eu d'en être aimé.

LE MARQUIS.

Pourquoi donc?

LA BARONNE.

C'eſt qu'à la veille d'aller retrouver une femme, jeune, aimable, charmante enfin; car voilà comme eſt la vôtre, c'eſt vous donner des entraves, & la Comteſſe doit craindre de vous perdre dès que vous ſerez à Paris.

LE MARQUIS.

Ah! jamais.

LA BARONNE.

Jamais? Je vous prédis moi, que vous aimerez votre femme à la folie.

LE MARQUIS.

Ah, Madame, ſi vous avez donné cette inquiétude à la Comteſſe, je ne ſuis plus ſurpris de ce qui m'arrive, elle doit me regarder d'avance comme un monſtre, oui, Madame, vous m'avez perdu.

LA BARONNE.

Je vous réponds, ſur tout ce qu'elle m'a dit, qu'elle ne craint point de vous perdre, même en ſachant que vous aimerez votre femme.

LE MARQUIS.

Je ne ſais ſi vous voulez plaiſanter ; mais tout ceci devient une énigme.

LA BARONNE.

Je vous dis que vous ſerez heureux.

LE MARQUIS.

Ah, dites-moi plutôt ce qui eſt cauſe que la Comteſſe ne veut pas me voir.

LA BARONNE.

Je ne le puis.

LE MARQUIS.

Ah, Madame, je vous prie, obtenez d'elle que je puiſſe ſavoir moi-même ſi j'ai pu lui déplaire ; il n'y a pas de ſacrifice que je ne veuille lui faire.

LA BARONNE.

Vous ne pouvez lui faire celui de votre femme.

LE MARQUIS.

Eh, Madame, vous êtes bien cruelle de me rappeller toujours ce malheureux engagement.

LA BARONNE.

Vous ne le trouverez pas toujours malheureux.

LE MARQUIS.

Sûrement, voilà ce qui me fait tort auprès de la Comteſſe.

LA BARONNE.

Je vous réponds que non, & ſi vous voulez, elle vous le dira elle-même.

LE MARQUIS.

C'eſt tout ce que je deſire.

LA BARONNE.

Je vais lui parler.

LE MARQUIS.

Ah, Madame, dites-lui bien....

LA BARONNE.

Ne vous inquiétez pas. *Elle ſort.*

SCENE IV.

LE MARQUIS.

POURQUOI m'a-t-on forcé de me marier il y a ſix ans? La Richeſſe.... Oui, la richeſſe! c'eſt bien d'elle que dépend la ſatisfaction de l'ame, ce plaiſir ſi doux de ſe voir aimé autant que l'on aime!

SCENE V.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

EH bien, Chevalier, conçois-tu pourquoi la Comteſſe ne veut pas me voir?

LE CHEVALIER.

Il eſt bien queſtion de cela!

LE MARQUIS.

Comment donc?

LE CHEVALIER.

Ta femme t'aime paſſionnément, elle eſt inſtruite des moindres particularités de tout

ce qui s'eſt paſſé entre la Comteſſe & toi depuis que tu l'as vue, pour la premiere fois, à Lyon.

LE MARQUIS.

Je ne reviens point de mon étonnement!

LE CHEVALIER.

Son Pere va paroître ici avec elle.

LE MARQUIS.

Que devenir? Quelle affreuſe ſituation! fuirai-je?

LE CHEVALIER.

Je ne puis te le conſeiller; le procédé ne ſeroit pas honnête pour elle.

LE MARQUIS.

Qu'elle ne compte pas que je ceſſe d'aimer jamais la Comteſſe; mais que me veut ſon Pere?

LE CHEVALIER.

Il eſt homme du monde, il ſait les uſages.

LE MARQUIS.

Mais ſa fille?

LE CHEVALIER.

Elle vient reclamer ſes droits.

LE MARQUIS.

Ses droits?

LE CHEVALIER.

Sans doute.

LE MARQUIS.

Vient-elle ſe plaindre de la Comteſſe? Pourquoi la Baronne la reçoit-elle?

LE CHEVALIER.

La Baronne eſt ſon amie.

LE MARQUIS.

La Baronne eſt amie de la Marquiſe?

LE CHEVALIER.

Sûrement.

LE MARQUIS.

Mais elle aime la Comteſſe.

LE CHEVALIER.

Beaucoup.

LE MARQUIS.

Veut-elle l'expoſer à des reproches....

LE CHEVALIER.

La Baronne a de l'eſprit, elle arrangera tout cela à merveilles.

LE MARQUIS.

Oui ; mais je ſerai obligé, en ſuivant ma femme, d'abandonner la Comteſſe.

LE CHEVALIER, *riant.*

Non, non.

LE MARQUIS

Je ne ſais pas ce qu'il y a de ſi plaiſant à tout cela. Mon embarras ſemble te divertir.

LE CHEVALIER.

La poſition eſt ſinguliere.

LE MARQUIS.

Singuliere ? Elle eſt cruelle ! mais *ſi la Baronne* vouloit me ſervir, elle détruiroit les ſoupçons de ma femme ſur la Comteſſe, en en paroiſſant offenſée.

LE CHEVALIER.

Mais ce ne ſont pas des ſoupçons ; c'eſt une certitude.

LE MARQUIS.

Il ne peut y avoir rien de certain que les choſes dont on a été témoin.

LE CHEVALIER.

Et voilà le fait.

LE MARQUIS.

Quoi cette nuit....

LE CHEVALIER.

Oui.

LE MARQUIS.

Elle étoit dans la chambre de la Comteſſe?

LE CHEVALIER.

On n'en ſauroit douter.

LE MARQUIS.

Tu le ſavois peut-être?

LE CHEVALIER.

Oui. Sans cela....

LE MARQUIS.

Quoi ſans cela?

LE CHEVALIER.

Sans cela, je ne t'aurois pas fourni les moyens d'y entrer. J'ai voulu que tu te vengeaſſe de ſa conduite avec toi.

LE MARQUIS.

Pour occaſionner l'inquiétude, l'embarras où je ſuis?

LE CHEVALIER.

Ce n'étoit pas mon deſſein.

LE MARQUIS.

Mais tu devois le prévoir.

LE CHEVALIER.

Non, ce n'eſt que depuis....

LE MARQUIS.

Comment?

LE CHEVALIER.

Voici la Baronne, parle-lui.

SCENE VI.

LA BARONNE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

MADAME, je ne puis concevoir, n'ignorant pas combien j'aime Madame votre Niéce, pourquoi vous recevez ici ma femme & ſon Pere.

LA BARONNE.

J'ai cru qu'ayant appris que vous étiez chez moi, j'aurois tort de leur refuſer de venir vous y trouver.

LE MARQUIS.

Vous n'avez pas prévu le cruel embarras où je me trouverois.

LA BARONNE.

J'ai cru que vous ne ſeriez pas fâché de revoir une femme qui eſt faite pour être aimée, & que vous aimerez.

LE MARQUIS.

Sur-tout en ne venant me chercher que pour me faire des reproches.

LA BARONNE.

Elle ne vous en fera point.

LE MARQUIS.

Elle m'en devroit faire ſeulement de mon peu d'empreſſement de la revoir. Ah! ſi je pouvois parler à la Comteſſe, ſavoir le ſujet de ſa rigueur aujourd'hui, mériter de la calmer, & enſuite lui apprendre les raiſons que j'ai de m'éloigner ſans voir ma femme & ſon Pere, je ſerois trop heureux.

LA BARONNE.

Cela ne ſe peut pas, vous ne ſauriez partir ſans les voir, d'ailleurs la Comteſſe l'exige.

LE MARQUIS.

Elle l'exige ?

LA BARONNE.

Oui, elle vient de me le dire. *Au Chevalier bas.* Elle nous écoute.

LE MARQUIS.

Je n'y comprends rien. J'eſpere du moins qu'elle ne les verra pas.

LA BARONNE.

Je crois qu'elle verra le Pere.

LE MARQUIS.

Le Pere ? Quelle néceſſité ? Auriez-vous appris ce qui eſt cauſe qu'elle n'a point voulu me voir ce matin.

LA BARONNE.

Je m'en doute.

LE MARQUIS.

Eſt-elle fâchée contre moi ?

LA BARONNE.

Non ; mais elle le ſeroit réellement ſi vous nous quittiez. Ah ! voici le Comte d'Aramont.

LE MARQUIS.

Chevalier, aide-moi. Je ne ſaurai que lui dire.

SCENE VII.

LA BARONNE, LE COMTE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE COMTE.

EH bien, Monſieur le Marquis ; c'eſt parce que vous êtiez bien sûr de voir ma fille ici, que vous vous y êtes arrêté.

LE MARQUIS.

Monſieur, la plaiſanterie...,

LE COMTE.

Je ne plaiſante point, c'eſt elle-même qui me l'a dit. Elle a un talent très-rare pour ſavoir tout ce qui vous intéreſſe.

LE MARQUIS.

Elle emploie des moyens....

LE COMTE.

Que vous devez trouver charmans. Elle ſait que vous croyez n'avoir point d'empreſſement de la revoir, que vous croyez que vous ne l'aimerez jamais.

LE MARQUIS.

Une femme jalouſe....

LE COMTE.

Oh, oui, ne ſauroit ſe faire aimer.

LE MARQUIS.

Que peut-elle donc eſpérer?

LE COMTE.

Vous la verrez, elle vous le dira elle-même.

LE MARQUIS.

Monſieur le Comte, épargnez-moi un entretien qui ne ſauroit être que fâcheux pour l'un & pour l'autre.

LE COMTE.

Pourquoi le ſeroit-il pour elle? Elle vous aime, elle goûtera mille charmes à vous le dire, à vous en convaincre, & à vous voir partager ſes ſentimens.

LE MARQUIS.

Tenez, Monſieur, remenez-la à Paris, je feindrai d'ignorer qu'elle eſt ici; nous vivrons enſemble comme preſque tous les gens mariés vivent à préſent.

LE COMTE.

Ce ne ſeroit pas ſon compte, & à vous dire vrai, Monſieur, je ne ſaurois approuver ce projet. Ma fille mérite d'être mieux traitée, elle mérite d'être aimée & elle le ſera.

LE MARQUIS.

Ce ton affirmatif a de quoi m'étonner.

LE COMTE.

Cela peut être. Mais je vous dis ce qui arrivera.

LE MARQUIS.

Et qui m'y forcera, Monſieur, ſera-ce vous?

LE COMTE.

Moi?

LA BARONNE.

Eh, Meſſieurs....

LE COMTE.

Madame, ſoyez tranquille.

LE MARQUIS.

Répondez-donc, Monſieur?

LE COMTE.

Rien n'eſt plus aiſé.

LE MARQUIS.

Dites, qui me forcera d'aimer ma femme?

LE COMTE.

Elle-même, Monſieur, & dès qu'elle paroîtra vous en conviendrez.

SCENE VIII.

LA MARQUISE, LE MARQUIS, LA BARONNE, LE COMTE, LE CHEVALIER, LEBRUN.

LEBRUN.

MADAME la Marquiſe d'Oran.

LE MARQUIS, *à part.*

O Ciel! comment éviter ſes reproches! *Il s'éloigne & n'oſe regarder. La Marquiſe vient le trouver.*

MARQUISE.

Pourquoi donc me fuyez-vous, Monſieur! Vous ſemblez vouloir m'éviter.

LE MARQUIS.

Ce n'eſt pas vous, Madame, que j'évite; mais une femme qui me pourſuit, qui a oſé m'épier, & que je crains qui n'oſe vous offenſer. Madame, je vous en ſupplie, éloignez-vous.

LA MARQUISE.

Quelle eſt votre erreur?

LE MARQUIS.

Ce n'eſt point une erreur.

LA MARQUISE.

Je ſuis trop touchée du tourment que vous éprouvez, pour ne pas le faire ceſſer promptement, écoutez-moi.

SCENE DERNIÈRE.

LA MARQUISE, LE MARQUIS, LA BARONNE, LE COMTE, LE CHEVALIER, UN COURIER.

LE COURIER.

MONSIEUR le Marquis d'Oran?

LE CHEVALIER.

Le voici.

LE COURIER.

Monſieur, on m'a chargé de vous remettre cette lettre qui eſt très-preſſée. Il n'y a point de réponſe, & je repars. *Il ſort.*

LA MARQUISE.

Marquis, liſez donc.

LE MARQUIS, *lit.*

Qu'eſt-ce que cela ſignifie ? *Continuant.* Monſieur le Comte, faites lire ceci à Madame votre fille. Où eſt-elle donc ?

LE COMTE.

Donnez. *Il lit bas.*

LE MARQUIS.

Liſez haut.

LE COMTE.

Puiſque vous le voulez.... *Il lit.* Monſieur, avant que vous ayez vu Madame la Marquiſe, vous devez être inſtruit de ſa conduite depuis quelque tems. Occupée de celui qu'elle aime, cette nuit même elle a comblé ſon amour. Vous devez ſavoir ce que vous avez à faire, je ne vous en dis pas davantage. Voilà une bonne plaiſanterie !

LE MARQUIS.

Je crois, Monſieur, qu'après cela vous ne m'aſſurerez pas encore du deſir qu'elle a de ſe voir aimée de moi.

LE COMTE.

Pardonnez-moi, Monſieur.

LE MARQUIS.

C'eſt vouloir m'inſulter.

LE COMTE.

Non, Monſieur, je vous le jure.

LE MARQUIS.

Monſieur, ſans faire d'éclat, je lui rends ſon bien, qu'elle y rentre & qu'elle conſente que nous nous ſéparions.

LE COMTE.

Elle n'y conſentira jamais, ni vous non plus.

LE MARQUIS.

Je ſaurai bien l'y forcer.

LA MARQUISE.

Vous, Marquis?

LE MARQUIS.

Oui, Madame.

LA MARQUISE.

Vous pourriez vivre ſans moi?

LE MARQUIS.

Non ſûrement.

LA MARQUISE.

Et vous voulez que nous nous ſéparions?

LE MARQUIS.

Moi? Que dites-vous donc, Madame?

LA MARQUISE.

Que je ſuis cette femme avec qui vous ne voulez plus vivre.

LE MARQUIS.

Eſt-ce un ſonge?....

LA MARQUISE.

Non, Marquis, j'ai voulu vous revoir ſans que vous me connoiſſiez; j'ai été au-devant de vous à Lyon ſous un autre nom; j'ai été aſſez heureuſe pour être aimée de vous, & je n'ai prolongé votre erreur que pour vous punir du peu d'empreſſement que vous aviez de revoir une femme qui vous aimoit.

LE MARQUIS.

Mon bonheur égale ma ſurpriſe.

LA MARQUISE.

Moi, je vous jure de vous aimer toujours.

LE MARQUIS.

Que de traîtres m'environnoient!

LE CHEVALIER.

Marquis, j'ai été forcé de te tromper.

LE MARQUIS.

Je te le pardonne.

LE CHEVALIER.

Mais j'ai trompé ces Dames à leur tour; car cette lettre eſt de mon imagination, & elles n'en ſavoient rien. Mais, Madame, je dois obtenir le prix de tous mes ſoins.

LA MARQUISE.

Ma Tante, vous le lui avez promis.

LE COMTE.

Oui, qui vous retarde?

LA BARONNE.

Rien; puiſque tout eſt prêt, & que c'eſt demain que je l'épouſe.

LE COMTE.

Ah, tant mieux! l'Hymen va donc terminer toutes les folies de l'Amour.

Fin du premier Volume.

TABLE

Des PIÈCES contenues dans le premier Volume.

1. *Le Petit Dom Quichotte*, page 1
2. *Les Amans Indiſcrets*, 53
3. *Le Chat perdu*, 91
4. *Le Priſonnier*, 127
5. *Le Patagon*, 201
6. *L'Amante de ſon Mari*, 265

Fin de la Table.

2944

4 vols.
N-904

UNS. 157 i. 31